AUG 21 1922

29e Année. N° 14. 15 Juillet 1922.

GENERAL LIBRARY
AUG 21 1922
PUBLIC LIBRARY

# LA REVUE DE PARIS

## SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| Gérard d'Houville. . . | *Le Sylphe* . . . . . | 225 |
| ★★★★. . . . . | *Autour d'un Mariage royal*. . . . . | 254 |
| Gustave Simon. . . . | *Victor Hugo et les Critiques*. . . . . | 268 |
| G. Lacour-Gayet . . . | *Les Origines de l'Expédition d'Égypte* . . . . | 308 |
| Paul Renaudin . . . . | *L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles*. — I. | 329 |
| Claude Farrère. . . . | *Préface aux Poèmes de Kaddour* . . . . . | 360 |
| Pierre d'Arcangues. . | *Les Chansons de Kaddour* . . . . . | 362 |
| Alfred Guignard . . . | *La Paix française au Soudan* . . . . . | 380 |
| Abel Bonnard. . . . . | La Vie présente : *L'Enfance* . . . . . | 395 |
| Albert Flament. . . . | La Quinzaine : *Tableaux de Paris* . . . . . | 406 |
| Hubert Morand. . . . | La Vie universitaire : *Le Concours général*. . . | 422 |
| André Chaumeix . . . | La Politique : *La Crise allemande*. . . . . | 435 |


Copyright 1922 *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

*La* **Revue de Paris** *publiera dans ses prochains numéros la deuxième partie des*

## Mémoires de la Princesse PALEY

*La première partie qui a obtenu un vif succès auprès de nos lecteurs (numéros des 1er juin, 15 juin et 1er juillet) exposait les origines de la Révolution et les événements qui se sont succédé sous le gouvernement de Kerenski, jusqu'à l'avènement des bolchevistes.*

*La deuxième partie constitue un saisissant tableau de la Russie sous la dictature des soviets, depuis janvier 1918 jusqu'à l'année 1919.*

---

# LIVRES NOUVEAUX

### LA FEMME SANS NOM,
par **G. Lenôtre.**

Le 18 janvier 1788, la marquise de Douhault, qui venait de quitter son château du Berry et, avant d'atteindre Paris, but de son voyage, s'était arrêtée chez des amis à Orléans, mourait brusquement et était ensevelie au cimetière de cette ville. Ses biens, qui étaient considérables, étaient partagés entre ses héritiers. — Or le 28 janvier de cette même année, une prisonnière nommée Blainville était écrouée à la Salpêtrière. Après être restée plusieurs jours dans un état de stupeur, cette prisonnière prétend être la marquise de Douhault, raconte son voyage à Orléans, son malaise, son transport à Paris. Libérée en juillet 1789, cette prétendue marquise, sans un sou vaillant, mais obstinée à revendiquer son titre, va peu à peu, de 1790 à 1805, s'imposer à l'opinion et passionner la France. Les héritiers, menacés dans leur fortune, multiplient autour d'elle les pièges, la font passer pour une aventurière. Elle est pourtant reconnue et triomphalement reçue dans ses domaines. La longue lutte judiciaire entamée par « la femme sans nom » se termine en 1805 par un arrêt de la Cour de Cassation qui la déboute de ses prétentions. Cette dramatique histoire est contée dans ce livre avec cet art consommé, et cette connaissance approfondie de la société française d'autrefois, qui ont valu à M. Lenôtre une autorité et un succès si légitimes.

### L'EMPIRE ROMAIN, ÉVOLUTION ET DÉCADENCE,
par **G. Bloch.**

Ce volume fait suite à celui qui avait été publié par l'éminent historien sous ce titre : *La République romaine, les Conflits politiques et sociaux*. L'auteur décrit les conséquences de la conception hybride d'Auguste et le déroulement, au cours de trois siècles, du conflit entre les vestiges des institutions républicaines et la réalité du pouvoir impérial. La deuxième partie du volume traite des institutions, d'abord dans la période paisible et prospère, puis à l'époque de la décadence : la complexité du nouveau système administratif, la ruine économique, la croissance et le triomphe du christianisme, l'invasion pacifique ou violente des Barbares amènent la ruine inévitable de l'Empire et de la domination romaine sur l'Occident.

### LA RELIGION DES CHINOIS,
par **Marcel Granet.**

On dit constamment que la Chine est le peuple des trois religions, celles de Lao-Tseu, du Bouddha et de Confucius : cette affirmation n'est pas inexacte, en ce qu'elle constate que ce pays de civilisation antique n'a rien éliminé de son passé religieux, et qu'il réunit en un vaste syncrétisme des croyances et des rites d'origine diverse. — Aussi l'auteur a-t-il été amené à étudier dans leur mode de formation les alluvions successives de croyances dont les superpositions ont formé la religion de la Chine moderne. Tout d'abord, la religion paysanne, le vieux fonds religieux de la race, qui date du temps où la société était toute rurale, est reconstituée à la lumière de la géographie, de la sociologie et de l'histoire. Puis les villes se formant, une hiérarchie féodale s'établit au sein de seigneuries confédérées; cultes et croyances de cette époque sont décrits de façon à faire pressentir leur fortune future. Alors, aidant à la formation de l'unité nationale sous forme d'Empire, les écoles de *lettrés* apparaissent, parmi lesquels Confucius, et une religion officielle s'élabore. Contre elle, le bouddhisme et le taoïsme, essais de renouveau religieux, se montrent impuissants à régner seuls. — Un curieux chapitre de synthèse et d'observations personnelles expose ce qui subsiste de ce riche passé dans le sentiment religieux de la Chine moderne, et sert de conclusion à cette étude originale, riche de matière, et vivante.

### LA FOI JURÉE,
par **Georges Davy.**

Au lieu de se livrer à une analyse dialectique de l'idée du contrat à la manière des juristes, et de rechercher une explication psychologique plus ou moins vraisemblable de la fidélité à la foi jurée, l'auteur procède objectivement. C'est dans les faits qu'il examine comment se présente, dans les différentes sociétés, ce que nous appelons le contrat. Et comme aucun des anciens droits classiques ne permet d'en saisir la nature première, l'auteur s'adresse aux sociétés les moins évoluées que nous connaissions, en Mélanésie et en Amérique; il y étudie l'alliance par le sang, le mariage, et une curieuse institution rituelle, juridique et économique à la fois : le *potlatch*. Il rejoint alors et explique la formation des anciens droits classiques, et il voit naître l'habitude de s'obliger volontairement, qui deviendra peu à peu l'âme du droit et de la morale. Ce livre est une nouvelle preuve de la fécondité des méthodes de recherche définies et appliquées par Emile Durkheim, et qui, peu à peu, renouvellent des parties considérables de l'histoire des institutions et du droit.

### LES GRANDS MARCHÉS DES MATIÈRES PREMIÈRES,
par **F. Maurette.**

Que sont devenus, depuis la guerre, les grands marchés des matières premières : houille et pétrole, coton, laine et soie, fer, caoutchouc, blé? C'est ce que montre ce petit livre, à la fois extrêmement clair et très substantiel, qui, quoique très condensé, fait merveilleusement comprendre la multiplicité et l'interdépendance des phénomènes économiques contemporains. Sa documentation est toute fraîche, les chiffres donnés sont les plus récents, et les croquis et les diagrammes sont nombreux et ingénieux.

# LE SYLPHE

PERSONNAGES DU TEMPS PASSÉ ET SANS ÉTAT CIVIL :

M. DENIS.
MADAME DENIS.
ANNETTE, leur arrière-petite-fille : seize ans.
JAVOTTE, leur servante.
SYLVAIN, fils du jardinier : dix-sept ans.
UN SYLPHE.

## PREMIER TABLEAU

### SCÈNE PREMIÈRE

*La fin de mai. Une maison aux volets fermés sous de grands ombrages. Jardin. Fleurs. Rosée. Aube.*

*Le sylphe est seul avec les fleurs, les oiseaux et les arbres; il gambade, il vole, il fait le fou, il ondule au vent du matin comme une écharpe, se roule dans la pelouse, joue avec ce qu'on ne voit pas.*

LE SYLPHE, *au rosier.*

Tu m'as piqué... Ce n'est pas de jeu... Oh! pas bien fort... mais si tu m'avais un peu déchiré l'extrême bout de mon aile, vieux grognon, je ne te pardonnerais pas. Pourquoi es-tu de mauvaise humeur? Il fait si beau! Ah oui! hier le jardinier t'a dépouillé de tes plus belles roses pour orner la chambre d'Annette... Mais tous tes boutons au maillot vont s'ouvrir... Et puis cette petite fille est si gentille! (*Il cesse de s'adresser au rosier et parcourt la scène de-ci de-là*). Et puis cette petite fille est si gentille! Je crois bien qu'un jour peut-être elle entendra ma voix et me verra vibrer dans l'air qui l'entoure... Moi, je connais tout le monde;

je sais le langage des hommes, comme celui des herbes et des bêtes, je suis avec tout l'univers à tu et à toi. Je vole, je chante, je parle, je saute, je ris, je me moque; je fais des farces et des contes, je sais la musique des sons et des mots, des sentiments et des pensées... Mais ici, personne ne me connaît... Hein, lilas? Ici dort sous ses persiennes closes, un vieillard illustre et intelligent (*il salue*). Aussi a-t-il fait couper tes plus belles branches parce qu'elles chatouillaient son nez quand il vient s'asseoir sur ce banc... Il sait tout. Mais il ne sait pas que j'existe. Il ne me voit pas. Il n'a jamais compris, pauvre lilas, que moi seul inclinais tes thyrses pour lui tourmenter les narines jusqu'à l'éternuement... Ah ah! il éternue avec un tel désespoir... Il craint sans doute que s'en aille avec ce bruit et ce souffle intempestifs une de ses idées les plus raisonnables. Passons. A côté : chambre de madame Denis; là : mansarde de Javotte; en dessous : fenêtre d'Annette, ma petite sotte chérie; et là à l'écart, cette maison perdue sous les glycines, celle du jardinier et de son fils, mon ami Sylvain. L'autre nuit ce coquin, ce malicieux a failli me prendre par les ailes... Car je dors sous ces courtines mauves, ces grappes en baldaquin; la nuit était pleine d'amour, et la lune m'avait raconté une histoire si bête, mais si bête, que je chantais pour l'oublier. Mes frères, tous les jolis sylphes du voisinage, ravis par mon petit air, y répondaient en chœur, ou alternativement... Je dois dire que c'était charmant... Sylvain a poussé sa croisée; il tendait vers moi son visage attentif, ses oreilles de musicien, sa bouche faite aussi pour chanter, ses yeux dangereux de jeune poète qui s'ignore; il murmurait : « Suis-je fou? est-ce que je rêve tout éveillé? n'entends-je pas le plus délicieux concert? Ah! que de songes informulés, d'idées imprécises, de rythmes insaisissables m'apporte cet enchantement! Suis-je ivre? mais je ne bois pas de vin... Une allégresse m'exalte... et pourtant je ne sais que pleurer... » Et, penché sur l'appui, en sanglotant, il laissait ses mains pendre, errer dans la fraîcheur parfumée des glycines. Il a voulu cueillir une, une seule, des petites valves nacrées à l'extrémité de la grappe... Et c'est alors qu'il m'a pincé (*il se secoue*). J'ai le bout des ailes très délicat... Je me suis blotti; je me suis tu; les sylphes lointains

se sont endormis; et, dans le subit silence, le jeune homme a regagné son lit, en soupirant.

Le ciel rosit. Bonjour, aurore! Bonjour, iris encore enroulés dans vos chemises de nuit; bonjour, herbes, mousses, écorces, feuillages; fruits encore durs de la poire et de l'abricot (*il va les palper*), fraises qui fardez les lèvres des clairières... et du potager (*il en vole une*), cerises supendues (*il en cueille*), nouvelle aubépine à l'odeur marine (*il la renifle*), naissantes pommes du cèdre et du pin, lierres avares qui étouffez les vieux tilleuls parce que vous les aimez trop (*il cueille une feuille et s'en évente*) : liserons remplis d'aube, volubilis débordant d'une liqueur d'azur (*il semble y boire*), clématites vous souvenant d'avoir été des araignées; bonjour, salades! escargots (*il fait les cornes*), vieux puits plein de fougères où je vais parfois jouer à colin maillard avec la vérité; bonjour, rat qui se cache, papillon qui se défripe, chat qui s'étire, sauterelle qui saute, fourmi qui fourmille; bonjour, tous les oiseaux! Bonjour, lis encore clos avec lesquels je poudrerai de jaune le nez de Monsieur Denis; bonjour, rhododendrons où je me balance, assis sur vos touffes de tulle; et bonjour à vous, ô rêves du jour nouveau, éclos de la nuit favorable, chants non encore entendus, délire des amours secrètes, immense modulation des esprits et des âmes qui se propage dans la lumière; cris délicieux, frais battements des poitrines de jeune fille, syllabes balbutiées par les enfants, bonjour à vous, à vous, ainsi qu'aux plus aériennes harmonies. Bonjour, charmant matin! Mon cœur est une rose que tu viens d'épanouir; je me roule dans ta rosée, je m'enivre de mes paroles et du doux bruit que font mes ailes musicales. Mes pieds sont frais ainsi que le dessous d'une feuille... Mes cheveux sont tout poudrés d'un pollen d'or; mon corps est sinueux et joyeux autant que l'eau vive... Quel bonheur d'être un petit sylphe! Mes frères, mes sœurs? êtes-vous éveillés? Venez! venez chanter dans l'air rose! Assez culbuté dans les herbes avec les lapins et les reinettes; assez frétillé dans les ruisseaux et taquiné les poissons somnolents; assez apprivoisé le réveil des bêtes sauvages! Venez! Venez! joignez-vous à moi! Célébrons le jour qu'une fois encore Dieu nous donne! Venez! portons jusqu'aux cieux la reconnaissance de la terre; unissons nos

essors dans les rayons irisés; et, plus haut que l'alouette matinale, montons, tout près du soleil, pousser nos cris les plus purs!

SCÈNE II

M. DENIS, *entr'ouvrant ses volets, appelle d'une voix forte, rauque et cassée :*

Javotte! Javotte!

LE SYLPHE, *gambadant une seconde encore sous la fenêtre avec un grand salut.*

Monsieur! je suis un Sylphe!

M. DENIS, *éternuant.*

L'air du matin est froid et pernicieux. (*Il se mouche.*)

*Le Sylphe éclate de rire et disparaît.*

*M. Denis apparaît tout à fait à sa fenêtre. En même temps, aux fenêtres de droite et de gauche ouvertes avec bruit, s'encadrent madame Denis et Annette. Ils se saluent comme trois guignols.*

ANNETTE, *toute décoiffée et retenant ses cheveux défaits.*

Bonjour, bonne maman. Bonjour, bon papa.

MONSIEUR ET MADAME DENIS, *ensemble.*

Bonjour, mon enfant. Javotte! Javotte!

*Javotte ouvre les portes du rez-de-chaussée, secoue un torchon, rentre et reparaît avec un plateau qu'elle pose sur une table, près du banc, dans le jardin.*

Voilà. Et bonjour.

MONSIEUR DENIS, MADAME DENIS, ANNETTE, *en chœur.*

Bonjour, Javotte.

*Puis, Annette, monsieur et madame Denis rentrent dans leurs chambres comme des diables dans leurs boîtes. Peu après, M. Denis en robe de chambre et calotte de velours, un immense mouchoir et une canne à la main, sort de la maison et s'assied sur le banc pendant que Javotte le sert.*

M. DENIS

Javotte?

JAVOTTE

Monsieur?

M. DENIS, *gonflé d'orgueil.*

J'attends ce matin le courrier du roi d'Hyrcanie...

JAVOTTE

Que vous veut cette bête-là?

M. DENIS

Simple esprit, apprends que ce roi qui règne à l'autre bout du monde, subjugué d'admiration par mes écrits...

VJAVOTTE

Est-ce Dieu possible! par vos écrits! à l'autre bout du monde et moi qui suis là, à deux pas de vous, je n'en ai jamais lu une ligne!

M. DENIS, *dédaigneux et de plus en plus important.*

Ne m'interromps pas! je te dis que le roi d'Hyrcanie, en hommage à mon génie...

JAVOTTE

On dirait une chanson!

M. DENIS

Me fait porter par un courrier spécial et extraordinaire...

JAVOTTE

Quelque chose de beau, j'espère...

M. DENIS, *exalté.*

L'insigne le plus haut de l'ordre de la Tigresse rayée, qu'il n'accorde dans son pays qu'aux personnes royales.

*Il se lève et se promène majestueusement en gonflant son ventre.*

JAVOTTE

Alors, vous voilà roi?

M. DENIS

Mais non, grosse bête... Cela te fait simplement juger de l'importance qu'il m'attribue.

JAVOTTE

Et pas de rente?

M. DENIS

Quoi?

JAVOTTE

Je dis : il vous attribue un ordre royal et une importance de majesté, mais il ne vous fait pas une petite rente en même temps?

M. DENIS, *haussant les épaules.*

Cela ne se fait pas. D'ailleurs j'ai gagné beaucoup d'argent avec mes ouvrages; et madame Denis avait une bonne dot. Je suis riche et Annette va faire un beau mariage en épousant Anselme, le fils du notaire qui m'a si bien fait prospérer ma fortune, et que je suis venu rejoindre en ce pays.

JAVOTTE

Anselme est un beau parti; mais la pauvrette en préférerait un plus modeste, car elle n'aime pas Anselme.

M. DENIS

Je sais... je sais... Mais cela n'a aucune importance. Amourettes! autant en emporte le vent! Elle me remerciera plus tard de l'avoir faite, malgré elle, solidement riche.

JAVOTTE

Trouvez-vous la richesse plus solide que l'amour? Une bonne petite aisance, du travail, un gars qui vous aime... Mais je bavarde et j'ai mon ménage à faire et mon déjeuner. Je m'en vas.

M. DENIS

Emmène ce chien et ces chats.

JAVOTTE

Vous n'aimez point les bêtes, monsieur?

M. DENIS

Non; ni les bêtes, ni les fleurs. Elles n'ont pas lu mes livres.

JAVOTTE

Tout comme moi. Je m'en vas donc.

M. DENIS

Je te prie de ne pas déranger mes papiers dans mon cabinet.

JAVOTTE, *indignée.*

C'est cela; chaque fois que je nettoie et mets de l'ordre, vous dites que j'ai tout dérangé...

M. DENIS

Il y a ordre et ordre. Certes je suis pour l'ordre en toutes choses, mais...

JAVOTTE

Il n'y a point de mais. Si vous êtes pour l'ordre, vous devriez savoir, à votre âge et avec toute votre instruction, que l'ordre ne s'établit point sans bousculade et qu'il faut commencer, pour bien balayer, par débarrasser la place et mettre tout tête en bas, jambes en l'air. Ceci fait, on balaie, on essuie, on frotte, on cire, on encaustique, on lave, on bat, on tape, on fourbit, on souffle, on époussète, on remet tout en état. Et vous, qui « êtes pour l'ordre », quand vous survenez par là-dessus, vous jurez, grognez, pestez, sous prétexte que l'on se casse le nez

sur mon parquet glissant, que j'ai arrêté la pendule, fêlé la potiche, cassé le bibelot, perdu les paperasses, éborgné l'empaillé, bousculé les grimoires... Vrai, monsieur, vous n'êtes pas juste et je devrais vous laisser tout à votre aise rêver « à l'ordre » sous la poussière, la crotte et les fatras et recevoir par une pluie d'ordures le courrier du roi d'Hyrcanie.

*Elle s'en va, lui tournant le dos avec colère.*

## SCÈNE III

M. DENIS, *ironiquement.*

Avoir écrit quatre-vingts livres, tous plus célèbres les uns que les autres! Faire partie de toutes les Académies, et de tous les Instituts! Etre constellé de décorations plus encore qu'une belle nuit, d'étoiles! Traduit dans toutes les langues, accablé des admirations universelles; se savoir génial, mondial, et s'entendre parler avec tant d'irrespect par une servante illettrée et d'un insupportable dévouement! Javotte...

JAVOTTE *apparaît fourbissant un chaudron*

Monsieur?

M. DENIS, *la menaçant de sa canne.*

N'oublie pas que j'attends le courrier du roi d'Hyrcanie. Et ne lui ferme pas la porte au nez, sans quoi je te fais bouillir dans ta propre marmite après t'avoir empalée sur la broche!

*Javotte disparaît en haussant les épaules.*

M. DENIS, *seul et emphatique.*

L'an prochain mon château sera prêt; j'aurai des laquais et des carrosses. Annette sera mariée. Madame Denis, qui ne va pas bien, sera morte. Je serai débarrassé de ses criailleries et pourrai recevoir enfin les hommages de mes admirateurs d'une manière digne de moi. Ma fortune a atteint le chiffre que je lui avais marqué, auquel j'avais décidé d'arrêter mes économies et de me livrer à quelque faste en rapport avec ma renommée, qui ne cesse de s'étendre d'un pôle à l'autre. Je parviens au faîte des honneurs. Mes tragédies remplissent les théâtres; mes livres de philosophie bouleversent toutes les cervelles; mes poèmes volent sur toutes les lèvres; mes récits historiques ont remis au point les faits et les destinées; mes *Se peut-il?* font pâlir les *Essais* de Montaigne, mon

*Ramollinagrobis* enfonce Rabelais; depuis mes *Post-Scriptum* il ne reste plus grand'chose des *Dialogues* de Platon. Des neiges aux tropiques, les hommes se prosternent devant mon œuvre, incroyable de variété, d'intensité. Les rois me reçoivent, les grands me recherchent. Mes émules m'envient. Je suis sublime! Mes ambitions les plus hautes sont légitimement comblées... J'ai obtenu tout ce que j'ai voulu; toutes les couronnes, toutes les récompenses, toutes les gloires auréolent ma noble et laborieuse existence. Et je n'ai pas fini! Il reste à faire paraître après ma mort quarante volumes de correspondance! J'ai gardé tous les brouillons de mes lettres pour la postérité...

MADAME DENIS, *en bonnet à ruches, en robe à volants, survient à petits pas de chattemite.*

... Des rats, monsieur Denis.

M. DENIS, *furieux, se retournant.*

Ah! c'est vous, madame Denis? qu'avez-vous dit?

MADAME DENIS, *elle fait une révérence.*

C'est une plaisanterie, monsieur Denis. Je vous souhaite le bonjour. Savez-vous que vous avez aujourd'hui quatre-vingt-dix ans? et que, votre anniversaire de naissance coïncidant avec celui de nos noces, il y aura tantôt soixante-cinq ans que nous vivons en parfaite mésintelligence?

M. DENIS, *morose.*

Je vous salue donc, madame Denis. Comment vous sentez-vous ce matin?

MADAME DENIS

Aussi bête que d'habitude.

M. DENIS

Votre bonnet est de travers et vous êtes toute pimprelochée.

MADAME DENIS

Je ne me regarde plus guère au miroir. A quoi bon? Le vieux gratte-cul que je suis ne redeviendra pas une rose... (*Toute minaudière.*) Néanmoins, mon cher petit cœur, ne me ferez-vous pas un cadeau pour notre anniversaire?

M. DENIS, *véhément.*

J'attends le courrier du roi d'Hyrcanie. Cette magnifique

décoration de la Tigresse royale, qu'il m'apporte, servira de présent pour toute la famille.

MADAME DENIS, *avec une moue puérile.*

J'eusse préféré le moindre colifichet. Mais vous ne pensez jamais qu'à vous.

M. DENIS, *sincèrement étonné.*

Mais à qui voulez-vous donc que je pense? Et si, par hasard, il m'advenait de penser aux autres, ces autres sont de si piètre intérêt que je serais bientôt ramené, fatalement, à cette éminente personnalité qui est mienne.

MADAME DENIS, *quittant ses petits airs.*

Éminente personnalité? Pauvre homme! Vous qui n'êtes plus bon qu'à faire un mort!

M. DENIS, *exaspéré.*

Vous voilà reprise de cette manie, que le médecin juge maladive, de parler pour ne dire que ce que vous pensez.

MADAME DENIS, *suavement.*

J'ai pourtant avalé mes gouttes, mais sans doute je n'en ai pas compté un nombre suffisant pour modérer ma sincérité.

M. DENIS, *éternuant.*

Atchoum, Atchoum, Atchoum, Atch....

MADAME DENIS, *faisant l'aimable.*

Allons! Allons! à vos souhaits! petit ambitieux! petit égoïste!

M. DENIS, *se mouchant les yeux au ciel.*

Ambitieux, moi? Je n'ai jamais demandé aux hommes et à la vie que ce qui m'était dû.

MADAME DENIS

Sait-on jamais ce qui vous est dû? Vous ne méritez peut-être qu'une pichenette qui vous fera tomber dans l'oubli comme un vieux pantin...

M. DENIS, *conciliant.*

Allons, madame Denis; je connais votre mauvaise humeur. Au fond vous m'admirez; vous êtes fière de moi. Jamais vous n'auriez espéré que j'atteindrais si haut.

MADAME DENIS

Vous? Vous ne m'avez jamais causé que des déceptions.

M. DENIS, *riant.*

Oh! l'ironique petite chérie!

MADAME DENIS

... Des désillusions...

M. DENIS, *lui prenant le menton.*

Vous m'aimiez pourtant?

MADAME DENIS

C'est bien pour cela! Et puis il y a belle lurette... et vous étiez si sévère et tellement ennuyeux que j'ai bien vite cessé de vous importuner de cet amour.

M. DENIS, *gonflé.*

Et quand donc avez-vous cessé de m'aimer?

MADAME DENIS

Quand je ne vous ai plus fait de scènes.

M. DENIS, *vexé.*

Je pensais simplement vous avoir assoupli le caractère...

MADAME DENIS

Ainsi, nous sommes restés ensemble soixante-cinq ans, vous, horripilé, par respect des institutions; moi, consternée, par paresse et timidité; et voilà ce que l'on appelle une affection inaltérable. (*Révérence.*)

M. DENIS, *chiffonné dans sa vanité de vieux mâle.*

Allons donc! madame Denis, vous ne pouvez vous passer de moi.

MADAME DENIS

Ta, ta, ta.

M. DENIS

Et si je mourais, que feriez-vous donc?

MADAME DENIS, *tranquillement.*

Je dînerais à neuf heures.

M. DENIS, *suffoqué, éternue de nouveau.*

Atchoum. La nature est pleine de courants d'air! Ah! que ne suis-je resté dans ma maison de ville sans écouter les ordonnances de mon médecin...

MADAME DENIS

... Dans votre cabinet vitré, qui sent le moisi, et où vous vous enchantez de plantes stérilisées, d'oiseaux empaillés, de papillons morts, d'insectes numérotés, de cailloux étiquetés, de squelettes fossiles, de bouquins poussiéreux et des salamalecs de vos courtisans et flatteurs... Dire que c'est la première fois en soixante-cinq ans de tyrannie que vous

consentez à venir, et à me laisser venir dans cette demeure de mes parents! J'ai pleuré en revoyant le jardin, les petits champs, les prairies, le potager, la rivière, les jolis bois... enfin tous ces chers lieux où dans ma quinzième année, j'imaginais que viendrait me chercher le bonheur!

*Elle s'essuie les yeux.*

M. DENIS

Comme elle m'ennuie! comme elle m'ennuie! Et si elle savait à quel point je l'ai trompée avec toutes mes ferventes admiratrices, jusqu'à l'âge à la fois le plus avancé et le plus tendre! Ah! quand arrivera enfin le courrier du roi d'Hyrcanie puisse-t-il me laisser la décoration et emporter, en échange, madame Denis, à tout jamais; à moins que la Tigresse rayée ne devienne fauve véritable et ne la dévore!

MADAME DENIS

Que dites-vous?

M. DENIS

Que j'attends impatiemment le courrier du roi d'Hyrcanie. Je suis vieux et supporte mal l'attente. Or, jamais, plus que ce matin, je n'ai désiré qu'il m'arrive quelque chose d'agréable!

MADAME DENIS, *amèrement.*

Vous avez toujours été de même. Le jour où notre petite-fille, la mère d'Annette, est morte en couches, vous n'avez pas eu le loisir de la pleurer : vous espériez fébrilement la dépêche qui devait vous nommer membre de l'Institut de Patagonie...

M. DENIS

L'homme fort doit surmonter sa douleur...

MADAME DENIS

A l'aide de ses vanités... Mais voici notre Annette.

## SCÈNE IV

*Le Sylphe entre en dansant, précédant Annette toute fraîche et jolie. Il danse un moment autour des deux vieux.*

LE SYPHE

Le matin déjà fond comme un fruit dégusté. Vous n'avez plus longtemps, pauvres vieillards, à vous délecter du jour d'or... A quoi bon ressasser vos reproches ternes? Tout est vain qui n'est pas embelli par un rêve. Qu'est-ce qu'une vie

où rien n'a chanté? La mélancolie et la douleur ont leur chant comme la joie... Mais vous n'en savez rien... et vous mourrez sans m'avoir vu, entendu, pressenti... Que de fois, ô vieux gribouilleur, j'ai heurté en vain à ta fenêtre! Parfois aussi je suis entré; j'ai renversé l'encrier sur tes pages moroses. Tu n'as jamais su que c'était moi. Tiens! sens toujours cela... (*Il lui chatouille le nez.*) Monsieur, je suis un sylphe! (*Il rit et disparaît.*)

M. DENIS, *éternue.*

Atchoum, choum, chim, atch, atch!

ANNETTE

Êtes-vous donc enrhumé mon bon-papa? Il m'a semblé en effet sentir un petit vent coulis, comme si un éventail, au-dessus de nous, s'agitait...

M. DENIS

Un éventail? C'est un appel d'air venant de la porte de la cuisine que Javotte maintient grande ouverte. Mais laissons cela et parlons de nos petites affaires. J'ai promis à Monsieur Lesûr,mon cher ami, le notaire, que je lui donnerais aujourd'hui une réponse définitive à propos de ton mariage avec Anselme.

ANNETTE, *secouant la tête.*

Mon bon-papa, ce n'est pas avec Anselme que je veux me marier.

M. DENIS, *furieux, agitant sa canne.*

Voyez-vous cette petite oie (*Il la contrefait*). Ce n'est pas avec Anselme... ah! vraiment? Et avec qui voulez-vous vous marier, mademoiselle la volontaire?

ANNETTE, *d'une voix tremblante.*

Je veux épouser Jeannot Foutriquet, mon ami d'enfance...

M. DENIS

Eh bien, tu ne l'épouseras pas, voilà tout; et à ce propos je te préviens que j'ai découvert ta correspondance avec ce petit monsieur. Peste! que de lettres! si on les brûlait on mettrait le feu à la maison. J'ai dit au jardinier de creuser un grand trou et de les enterrer là, sans tambour ni trompette.

ANNETTE, *en pleurs.*

Oh, mes chères lettres! dans un grand trou!

MADAME DENIS, *furieuse.*

Dans un grand trou! Et pourquoi n'y joindrait-on pas, pendant qu'on y est, les quarante volumes de vos brouillons, de vos épîtres?.. Qui nous dit que ce Jeannot n'a pas écrit à sa belle des choses plus dignes de survivre que tout votre amas de dissertations? Tenez, monsieur Denis, vous me mettez hors de moi; je ne... je ne trouve plus mes mots; je tremblote; je radote; j'écume de rage! Voyons, monsieur Denis, un bon mouvement! Qu'est-ce que ça vous fait? Laissez donc cette petite se marier à son idée.

M. DENIS

Ce n'est pas dans mes principes.

MADAME DENIS

Oh! vos principes! je les connais; ils sont comme les cornes des escargots; ils sortent au bon moment et rentrent quand on n'a plus besoin d'eux.

M. DENIS, *méprisant.*

Vous, mêlez-vous de vos affaires; ce n'est pas vous qu'il s'agit de marier.

MADAME DENIS

Je vous ferai remarquer que je ne pourrais que me remarier, si vous étiez mort... Ah! juste ciel! je ne le ferais point! Car alors je ne serais pas digne d'être veuve...

M. DENIS

Daignez nous honorer de votre silence! Annette, mon enfant, écoute-moi sans pleurnicher. L'amour est une bulle aux fantasmagories bientôt disparues, crevées, soufflées. La situation reste.

ANNETTE

Hélas, bon papa! sans amour, les femmes n'ont plus qu'à mourir.

M. DENIS, *indifférent.*

Dans trois semaines tu ne penseras plus à ton Foutriquet et tu seras madame la notairesse; car tu es simple, pas très intelligente, pas bien jolie, et je ne peux songer à te trouver un duc et pair. Tandis qu'avec de bonnes grosses rentes tu peux faire figure en province...

ANNETTE, *tapant du pied.*

Je ne veux pas être notairesse.

M. DENIS

Et pourquoi donc? c'est une excellente profession que celle de notaire.

ANNETTE

Oui, mon bon papa. Certes oui. Et si j'aimais Anselme, je la jugerais la meilleure de toutes et je croirais bien volontiers que tous les dossiers de l'étude ne sont que billets doux. Mais je ne peux souffrir ce garçon, il a l'air faux, la figure triangulaire, les mains mouillées...

M. DENIS

Vous l'avez joliment examiné pour une prude petite fille!

ANNETTE, *innocemment.*

Dame! mon bon papa! J'aurais beau être notairesse, cela n'empêcherait pas qu'il me faudrait le voir en chemise.

M. DENIS

Petite éhontée! petite friponne! Et vous vous imaginez que ce costume siérait sans doute davantage à Jeannot Foutriquet? Eh bien! je m'en moque! et c'est de l'autre que vous vous régalerez! Je suis maître chez moi, je pense? et j'ai l'habitude que l'on m'obéisse sans répliquer. Allez. Vous êtes avertie. Nous signerons le contrat ce soir pour vous apprendre à vous rebiffer. D'ici là, méditez dans votre chambre et dites-vous que le mariage n'a rien à faire avec une leçon d'esthétique ou une partie de plaisir. J'ai dit.

*Annette, penaude, et madame Denis, furibonde et le bonnet de travers, rentrent dans la maison.*

## SCÈNE V

M. DENIS. — SYLVAIN. *Puis,* LE SYLPHE

M. DENIS, *arpentant la scène avec agitation.*

Maudite petite femelle! Elle se mêle de me tenir tête à présent et l'antique luronne la soutient! Oh! les femmes! les femmes! On devrait les emprisonner, les bâillonner, les bâtonner et en prendre son agrément et son plaisir sans se préoccuper de ce qu'elles pensent. Quant aux vieilles, on devrait les noyer! Sotte engeance! Ces deux-là ne sont même pas capables de s'incliner en silence devant ma supériorité!

SYLVAIN, *entrant par le fond du jardin.*

Monsieur, c'est le courrier.

M. DENIS, *rayonnant.*

Le courrier? Le courrier du roi d'Hyrcanie? Enfin! il est là! Enfin! Je l'attends depuis plus d'une semaine... Oh! Oh! le courrier...

SYLVAIN

Mais, monsieur, c'est le courrier de tous les jours avec les lettres.

M. DENIS, *s'assied avec désolation.*

De tous les jours? Hélas! — (*Il met ses lunettes et regarde les plis que Sylvain lui tend.*) — Lettres d'admirateurs; d'éditeurs; demandes d'autographes... de traductions... (*Il soupire.*) Je trierai cela tout à l'heure avec mon secrétaire... Mais que tiens-tu encore à la main, mon petit ami? Un livre?

SYLVAIN, *rougissant.*

Ce livre est à moi, monsieur; quand j'ai fini de prendre la leçon de grec et de latin que monsieur le curé a la bonté de me donner chaque jour, je m'en vais lire un livre à mon goût, marchant le long des haies, ou assis dans un pré.

M. DENIS

Bah! bah! petit maraud, tu aimes les lettres? Et que lis-tu?

SYLVAIN

Des vers.

M. DENIS, *souriant.*

Des vers? Ce volume est de moi sans doute?

SYLVAIN

Non, monsieur. Excusez-moi.

M. DENIS, *d'un air dégagé.*

Je t'excuse. Ton goût n'est pas assez formé pour que tu puisses apprécier mes ouvrages. Plus tard, lorsque le désir de lire des poèmes te saisira, tu ne sauras plus lire que les miens.

SYLVAIN, *poli.*

Cela se peut, monsieur.

M. DENIS, *voulant être gracieux.*

Et puisque tu aimes tout cela, peut-être qu'un jour, un peu lointain, toi aussi, tu seras célèbre et feras partie d'autant d'Académies que moi-même.

SYLVAIN, *effrayé.*

Oh! sûrement non, monsieur!

M. DENIS

Comment peux-tu renier tes futurs mérites? D'ailleurs, sais-tu seulement ce que c'est qu'une Académie?

SYLVAIN, *hésitant.*

Pas très bien, monsieur.

M. DENIS, *riant, bon enfant.*

Eh bien, dis-le, va; n'aie pas peur; dis comment tu te la représentes.

SYLVAIN, *les yeux baissés.*

Excusez-moi, monsieur; je me la représente comme un Muséum où les animaux viendraient d'eux-mêmes se faire empailler.

M. DENIS, *très mécontent.*

Tu n'es qu'un petit sot, un serin; et cela ne t'empêchera pas, si tu réussis, d'y venir tout comme un autre, et d'attendre impatiemment à la porte, de te faire empailler le plus tôt possible.

SYLVAIN, *confus.*

Bien, monsieur.

M. DENIS, *radouci.*

Ton père me dit que tu vas toujours rêvant, les yeux levés vers les feuillages... Qu'y cherches-tu?

SYLVAIN, *confiant.*

J'écoute les oiseaux... et quelque autre harmonie aussi, qui me suit parfois si fidèlement que je m'étonne de ne pas voir vibrer au-dessus de mon front les ailes du chanteur invisible, de ne pas saisir au moins entre mes lèvres, l'écharpe fuyante de la strophe... *Il s'interrompt et semble écouter.*

M. DENIS, *ironique.*

Tu m'as l'air un peu fou... Tout cela c'est très joli. Mais enfin qu'est-ce que tu comptes faire dans la vie?

SYLVAIN, *craintif.*

Je voudrais... je voudrais pouvoir un jour exprimer la chanson que, malgré moi, je fredonne dans mon cœur sans seulement en savoir les mots...

LE SYLPHE

Sylvain, Sylvain! viens donc déjeuner avec moi sur l'herbe

au bord du ruisseau... je te raconterai les amours de l'eau et du vent. Ah! ah! quelle belle histoire! Le doux vent qui l'a tant aimée, le doux vent qui la faisait onduler de mille petits frissons voluptueux, le doux vent... Mais tu ne sauras pas la suite, Sylvain; tu es trop bête; je la conterai à la grenouille, qui m'écoutera, bouche bée, bien d'aplomb sur son derrière jaune... Hi, hi, hi! Oh! Oh!

*Il module un malicieux petit air. Sylvain l'écoute, l'oreille au guet, le doigt levé :*

SYLVAIN, *à M. Denis.*

N'entendez-vous rien?

M. DENIS, *bourru.*

Il est complètement fol. Non, rien.

SYLVAIN

Même pas une petite flûte faible et cristalline?

M. DENIS, *haussant les épaules.*

Quelque crapaud dans le sentier de la mare! Ou une graine d'arbre tombant sur un verre dans ce plateau oublié... Bonsoir, mon ami.

SYLVAIN, *s'en allant, distrait.*

Adieu, monsieur. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI

### M. DENIS — LE SYLPHE

LE SYLPHE

Pauvre Sylvain! le voilà parti à ma poursuite. Et moi, je reste avec monsieur Denis... J'ai mangé toutes les fraises du bois et je vais boire par là-dessus tout ce joli lait blanc que ces mortels ont laissé dans ce petit pot. (*Il boit.*) Exquis! délicieux! ce singulier élixir que les bêtes fabriquent pour désaltérer aussi les hommes! Ah! ah! tu voudrais le boire, maintenant, monsieur Denis! Mais psst! Plus rien.

*Il gambade et se pourlèche.*

M. DENIS, *contemplant le pot vide.*

Voilà qui est saugrenu! J'aurais bien juré que ce pot était encore à demi plein... Ce Sylvain m'a jeté un sort et je me sens tout bête, engourdi, anxieux. Ah! quand arrivera ce courrier du roi d'Hyrcanie? Cela me donnerait joie et récon-

fort, me réconcilierait avec les choses et les gens, car je suis d'exécrable humeur grâce à toutes les contrariétés que je subis. Voyons! au lieu de m'impatienter, mettons de l'ordre dans mes projets.

*Il prend un cahier, un crayon, et, penché sur la table, ayant repoussé le plateau, il écrit.*

LE SYLPHE, *dansant autour de lui.*

Pauvre monsieur Denis! dans ton vieux cœur ne pénétrera-t-il jamais un doux rayon d'amour, de tendresse et de mélancolie! Périras-tu plus sec que ces vieux margotins que la flamme dévore en un éclair tant elle les dédaigne? Monsieur Denis, n'iras-tu pas embrasser ta petite Annette, ta vieille compagne, acariâtre mais fidèle, Javotte qui t'a fait tant de tisanes... n'ouvriras-tu pas une fois, une seule fois, tes vieux bras d'avare pour une bénédiction?

M. DENIS, *se grattant la tête sous sa calotte.*

Ce soir, contrat... Voyons! D'une part : 10 000 francs + 17 000 + 105 000 + 6 000 + 315 000 + 7 750 + 41 000 + 94 000 + 206 000... Je ferai l'addition après. Je rogne sur la dot de cette sotte d'Annette; je ne servirai que les revenus. Ce sera tout simple, l'argent étant chez Lesûr. Je mets deux millions dans l'achèvement du château. Je vends cette bicoque et les petites terres adjacentes; madame Denis en mourra, si ça lui fait plaisir. Je...

LE SYLPHE, *assis tristement dans le vieux lilas.*

Monsieur Denis, à quoi bon? Votre fortune vous quitte, votre vie s'en va. Il vous reste quelques instants : ouvrez votre cœur aux sentiments paternels; serrez contre vous cette fille de vos enfants, dernière rose de votre vieux rameau tortueux, comprenez, ne fût-ce qu'une minute, la douceur des indulgentes tendresses et des ferveurs familières, l'humilité d'un cœur simple, la modestie d'un esprit clairvoyant, la sérénité dépouillée de la véritable intelligence; unissez, monsieur Denis, unissez, s'il en est temps encore, votre âme rechignée à la nature, à la lumière, à la vie universelle, à sa joie et à sa souffrance; songez à Dieu, monsieur Denis... (*Il s'envole avec un grand frémissement d'ailes.*)

M. DENIS, *laissant tomber son cahier et son crayon.*

J'entends du bruit? Ce ne peut être cette fois-ci que le

courrier du roi d'Hyrcanie? (*Il se lève.*) Enfin! il me semble que je tiens déjà entre mes mains l'or et les diamants tout sertis d'orgueil! Javotte! Javotte! Javotte!

## SCÈNE VII

M. DENIS, JAVOTTE, *qui accourt le tablier relevé, les bras au ciel.*

JAVOTE *haletante.*

Eh là! monsieur! Eh là! monsieur...

M. DENIS, *frémissant.*

Eh bien! fais-le entrer! qu'attends-tu? tu ne vois pas que je grille d'impatience... Sotte! Obtuse! Inepte! Imbécile!

JAVOTTE, *essoufflée.*

Faire entrer? Vous perdez le sens. Il n'y a quiconque à faire entrer. Bien au contraire, ils sont partis.

M. DENIS, *furieux.*

Partis? Partis? t'expliqueras-tu?

JAVOTTE, *criant.*

M. Lesûr et Anselme ont levé le pied, pardi! emportant tout votre argent et celui de bien d'autres encore. Il s'agit bien de courrier d'Hyrcanie, et de mariage et de contrat et du diable et son train. Vous êtes plumé, monsieur Denis, tout illustre que vous êtes; plumé comme une oie, et joué comme à Guignol...

M. DENIS, *titubant.*

Quoi? Que dis-tu? Qu'est-ce? Parti! Parti! Mon argent? Joué! Ruiné! Lesûr? Filé!! Ruiné! Ruiné! Moqué! O Hyrcanie! (*Il tombe et meurt.*)

JAVOTTE, *le soutenant.*

Holà! ho! Mademoiselle! Madame! Monsieur se trouve mal! Monsieur Denis se meurt!

*Madame Denis et Annette accourent aux cris et à elles trois, elles étendent M. Denis sur le banc. Pleurs. Emoi. Désordre. Javotte écoute le cœur du mourant, madame Denis tient son pouls, Annette guette son souffle. Puis, long silence.*

JAVOTTE, *toujours agenouillée,*

Hélas! pauvre monsieur! vous voilà passé! Vous attendiez une belle fanfreluche; il est venu la mauvaise chance et la brusque mort.

ANNETTE, *sanglotant.*

Méchant bon-papa! J'ai bien du chagrin tout de même. Dire qu'il avait fait creuser un grand trou... un si grand trou...

*Elle suffoque, la tête dans ses mains.*

MADAME DENIS *se relève avec peine; et, une fois debout, dit majestueusement.*

Paix à votre âme, monsieur Denis! Vous étiez bien ennuyeux, bien orgueilleux, bien despotique et vous ne m'avez point donné de joie. Je ne vous garde pas rancune. Vous rachetez vos erreurs en mourant avant moi. Javotte, nous dînerons désormais à neuf heures. Je pourrai donc enfin contempler tout à mon aise le coucher du soleil, en été. Adieu, monsieur Denis. Je ne tiens pas à vous retrouver dans un autre monde et j'espère que vous y serez accueilli dans un Paradis bien différent du mien, sous une incassable coupole.

Annette, Javotte, relevez-vous. Nous vivoterons ici, sur mes petites terres, que monsieur Lesûr n'a pas pu emporter à ses fuyantes semelles. Allez chercher Sylvain et son père. Qu'ils préviennent le médecin, le curé, les bonnes sœurs pour l'ensevelissement; hâtons-nous pour éviter les cérémonies et les discours; et nous, ayant accompli tous nos devoirs, au lieu de verser des larmes hypocrites et vaines, soyons sans remords tout à la délivrance de lui avoir survécu.

*Elle rentre, toute rajeunie, dans la maison, avec Annette.*

JAVOTTE, *faisant le signe de la croix.*

Adieu, mon maître. Il me semble déjà que vous avez toujours été mort... Il n'y a donc plus qu'à vous enterrer.

## DEUXIÈME TABLEAU

### SCÈNE PREMIÈRE

*Le jour s'éteint. Crépuscule. Mystère. Le Sylphe danse une danse d'effroi et de supplication. Il tourne, il s'élève, il retombe, il frissonne. Il murmure.*

LE SYLPHE

Je vibre tout entier d'un grand frémissement. C'est ta tristesse qui s'abat sur mes ailes et m'alourdit, ô crépuscule! Je suis strident comme une grande cigale, exilé comme un

ange chassé du ciel; et je ne suis ni l'un ni l'autre : je suis un sylphe... O Seigneur, rendez-moi ma joie! Qu'avez-vous fait de mon allégresse matinale? Me rendrez-vous jamais l'aube et la rosée, la fraîcheur du rêve qui se déplie, l'amitié du jour? O chère lumière! reviens! réchauffe-moi! rassure-moi! Je suis si petit! C'est bien peu de chose qu'un petit sylphe! Il n'y a rien de plus faible que moi, de plus puéril et de plus imparfait que mes chansons, mais, comme le vent active la vie des feuillages et les fait chanter, lorsque je frémis à travers l'âme de l'homme, elle retrouve enfin ses accents. Car cette âme, la plupart des êtres ne connaissent ni ses puissances, ni sa voix. Je les leur rends. Et c'est tout mon rôle. Je leur montre l'accès, le chemin de leur propre royaume. Je suis la clef du souterrain plein de trésors. Autrement, je ne suis qu'une note de la ronde; qu'une palpitation du rythme de la terre tournoyante; je ne suis qu'une parcelle jubilante de l'univers dansant; mais j'ai besoin de ma jubilation pour me plaire aux attraits de la terre. Sans quoi, triste, assombri, orageux d'une douleur étrange, je m'éloigne, je m'envole, je monte, je plane, j'interroge les astres; mon essor épouvanté me précipite dans l'effroi nocturne de la solitude, ou bien parmi l'hallucinant fourmillement de millions d'ailes errantes... Et j'ai peur! j'ai peur! Je ne veux pas cela. Je veux rester ici. Je veux me blottir dans les bras du cèdre, échapper à cet effroi de moi-même, à ce danger et à ce désir du terrible voyage... Mes frères! cachons-nous... nichons-nous... Ah! pas ce soir! ne nous envolons pas!

*Il disparaît.*

## SCÈNE II

*Dans la maison, des lampes s'allument, et, ombres chinoises devant les lueurs, madame Denis et Annette viennent s'accouder à la fenêtre ouverte.*

MADAME DENIS

Ne cesserez-vous point de pleurer, et allez-vous user vos yeux parce que vous avez reçu ce billet de congé?

ANNETTE

Hélas! ma grand'mère! Je suis cruellement punie de mes mauvais sentiments. Il faut bien que je vous l'avoue; quand

j'ai vu mourir monsieur Denis, une petite voix a transpercé mon cœur à la fois indigné et satisfait, une petite voix qui me susurrait : « Te voilà libre, Annette, libre d'épouser l'ami que tu aimes. » Et, deux heures après, le bruit de notre infortune s'étant répandu dans la ville, j'ai reçu ce billet, cet affreux billet de cet infâme Jeannot me disant qu'il veut sans tarder renoncer à moi, qu'il n'a pas le courage, n'étant lui-même pas riche, de m'offrir une vie de privations et de pauvreté, et qu'il m'avertit tout de suite de cette irrévocable détermination qu'il ne prend pas sans douleur, mais qu'il juge plus honnête et plus sage d'accepter de suite.

MADAME DENIS

Voilà bien la vie! Quand elle s'arrange d'un côté, elle se détraque de l'autre! Oui-da! vous vous croyiez aimée. Et voilà tout l'amour, petite Annette. On s'imagine, on croit, on est bien forcé de ne plus croire, on souffre, on pleure, on gémit, on crie à la trahison... et l'on recommence.

ANNETTE

Hélas, ma grand'mère! est-ce possible? Après une pareille déception, ma vie n'est-elle pas brisée?

MADAME DENIS

Mais non, mais non; pas plus qu'une belle branche après la pluie. Alourdie, vous ployez; mais bientôt vous vous redressez pimpante, fraîche et lustrée. Il n'y a pas d'amour, croyez-m'en donc, Annette; il n'y a que des illusions.

ANNETTE, *têtue.*

Pourtant j'aurais voulu aimer, me marier par amour, choisir mon bonheur.

MADAME DENIS

On ne choisit jamais que son malheur; et ce qui nous paraissait hier le bien sans lequel on ne veut plus vivre, nous est le lendemain bien souvent un fardeau.

ANNETTE

N'avez-vous donc jamais aimé, ma grand'mère?

MADAME DENIS

Mais, petite bête, si je n'avais jamais aimé, je ne saurais pas te parler ainsi. Vois-tu, il y a d'autres sentiments : l'affection, l'amitié, la tendresse; on peut s'en contenter; l'amour vient tout empêcher, tout ternir par son voisinage étincelant.

On suit sa flamme et l'on se brûle. Pourtant, sans l'amour, ma petite fille, la jeunesse serait supportable.

ANNETTE

Je ne peux vous croire, ma grand'mère! Je ne peux vous croire! J'imaginais la vie des jeunes êtres tendue tout entière vers ce foyer de clarté; j'imaginais à cette chaleur sacrée une réunion divine des corps et des cœurs, sans fin, sans séparations, sans querelles, sans mésentente; une délectation parfaite, inaltérable, tour à tour suave ou violente. O ma grand'mère! Vivre entre des bras qu'on aime, se blottir sur un cœur plein de vous et qui semble votre propre cœur; échanger sa vie avec celle d'un autre être, exister et renaître par lui, si ce n'est pas cela la vie d'une femme, ô ma grand'mère, j'aime mieux mourir.

MADAME DENIS, *hochant la tête.*

Eh bien, ma fille, vous vous révélez étrangement passionnée. Quoi, c'est vous? la même qui tout à l'heure, comme une gamine, tapiez du pied en disant d'un petit ton bien niais : « Je ne veux pas être notairesse! » Vous aviez donc si peur de monsieur Denis que vous demeuriez toujours devant lui comme une enfant de six ans? D'ailleurs, qui donc connaît l'âme et l'instinct profond de l'enfant qu'il a élevé?

ANNETTE

Oh! ma grand'mère! je ne regrette pas assez monsieur Denis! Vous me jugez passionnée, j'ai un cœur sec et ingrat.

MADAME DENIS

Assez gémir. Certes il y a des grands-parents charmants et bons, dignes de nos larmes; mais monsieur Denis, ma pauvre petite, autant aurait valu avoir pour aïeul un alambic ou un in-folio! Apaisez vos remords et aussi vos regrets et vos petites douleurs. La vie est longue et variée; mais vous ne serez pas heureuse si vous apportez dans vos sentiments une ardeur si vive.

ANNETTE, *se tordant les mains.*

N'y a-t-il rien, ah! rien! qui mérite cette ardeur?

MADAME DENIS, *ôtant son bonnet et secouant ses mèches blanches.*

O ma fille! si dans cette cendre vous voyez briller un seul fil d'or, un seul, je ne vous dirai pas qu'il n'y a rien.

ANNETTE

Vous n'avez pas eu de bonheur?

MADAME DENIS

J'ai eu des bonheurs, Annette, des espoirs, des élans, et tout cela pour finir dans les larmes. Voyez-vous, il vaut mieux se contenter de peu, ma fille, et se dire qu'une parole aimable, un beau jour, un plaisir réussi, une jolie robe, un bon pâté et des fruits mûrs et du vin frais, sont déjà d'appréciables satisfactions.

ANNETTE, *avec éclat.*

Je ne veux pas n'avoir que ces plaisirs médiocres! Dites? Dites? m'avez-vous jamais ressemblé?

MADAME DENIS

Toute pareille, mon petit cœur! je fus toute pareille! Comme toi, j'étais toute folle, toute vibrante, toute amoureuse, toute fière de mes ailes neuves. Or, je suis bien vieille, ma petite enfant, et je ne sais pas ce que c'est que d'être heureuse.

ANNETTE

Horreur! horreur! et l'on donne la vie! Si le bonheur n'est pas son but, pourquoi donc exister?

MADAME DENIS

Je n'en sais encore rien, ma pauvre chatte. Mais, crois-moi, si tu es vraiment cette petite flamme vivante que je vois flamber devant moi, comme flamba ma jeunesse, eh bien, ma fille, va au couvent! Oui; fais-toi nonne. Si tu ne veux que l'amour, consacre ton existence à l'amour de Dieu. Là, tu trouveras l'emploi perpétuel de tes puissances dangereuses; là, ta ferveur pourra te servir à quelque chose au lieu d'ennuyer, autour de toi, tout le monde, à commencer par l'amant de ton choix. Si tu veux des extases, enferme-toi dans la solitude blanche de la cellule. Va au couvent, petite fille; ou si tu veux vivre à côté des hommes, ô brûlante! éteins-toi...

ANNETTE

Mais je ne suis pas faite pour si tôt m'enfermer en face de Dieu; ma grand'mère, je suis trop jeune, trop vivante, trop gaie, trop humaine! Dites-moi quelque chose de plus doux, même si ce n'est pas vrai!

MADAME DENIS, *inexorable.*

Non, ma fille; il n'y a rien en ce monde pour combler de plénitude les âmes passionnées. Elles ne trouvent que déboires et souffrances, lorsqu'elles ne se résignent pas, lasses, à l'universelle médiocrité...

ANNETTE

Ce n'est pas possible ma grand'mère! Vous êtes vieille, et découragée. Mais moi j'aurai la force d'aimer, la force et la bravoure. Oui! malgré cet affreux billet qui me brûle les doigts et après lequel je ne devrais plus avoir foi en rien, ni en personne, pour l'amour de l'amour, ô ma grand'mère, je veux croire que vous mentez!

*Madame Denis secoue la tête, ferme la fenêtre, tire les volets. De nouveau règne seul le jardin où grandit l'ombre, puis Sylvain vient s'asseoir sur le banc*

## SCÈNE III

SYLVAIN, *puis* LE SYLPHE.

SYLVAIN

Voici la nuit. Que de rêves me poursuivent! je suis tout environné, par moments, d'êtres que je ne vois pas. Il est étrange que je sois seul lorsque je sens autour de moi, auprès de moi, non loin de moi, des présences furtives. J'étends les bras... et tout ce que je ne vois pas disparaît. (*Il rit.*) Ce sont là paroles de fou et pourtant j'exprime ce qui est pour moi la vérité... Comme tout est mystérieux, charmant et tendre! Que je suis amoureux de la nuit printanière! Mille parfums me ravissent; les parfums de ces fleurs dont mon père m'a appris les noms, créatures de délices et nées de la terre que je vénère, ces parfums s'enroulent à moi comme un voile qui se resserre... Je pense à cette enfant triste... à ce vieillard... à son attente dérisoire. Le matin était si beau. Il n'en a pas joui; et c'était le dernier. Est-ce qu'on meurt pour toujours? Non! non! Je sens en moi des choses éternelles, et j'ai déjà dans l'âme un premier paradis. (*Il rêve. Silence.*) Certes on me dit un peu fol, bien distrait, un rien saugrenu : mais ma sottise me rend souvent si heureux! Oui; je suis sot! Je rêve! je perds mon temps! J'oublie ma vie et pourtant je suis bien vivant! Si je poursuis dans

les bois les cornes des faunes, je sais aussi me réjouir à la vue d'une aimable fille, je sais apprécier les gais camarades, les joyeux repas... je suis jeune... Et pourtant tout un vieux monde me tourmente comme si j'étais possesseur d'une planète inconnue, tournant dans ma cervelle, palpitant avec mon sang; je suis dieu d'un univers intérieur; je suis tout agité de formes qui veulent vivre, de voix, de cris, de clameurs, d'apparences successives... et aussi de douces petites chansons...

*Il appuie sa tête contre les rosiers et les chèvrefeuilles grimpant aux murs de la maison, et il ferme les yeux.*

LE SYLPHE *s'approche et vient danser autour de lui.*

Si tu veux, je chanterai une chanson d'amour; j'en sais aussi, et, tendrement, je les module sur une petite flûte noire... Le frisson gris s'est éloigné et les odeurs de la nuit commencent à monter dans l'air plus frais où se condense la première étoile...

SYLVAIN, *paisible.*

Comme il fait bon... je m'endors...

LE SYLPHE.

Dors. Il y a toujours dans la nuit des bras obscurs pour t'accueillir. C'est l'heure où la terre tourne sur l'air d'une chanson d'amour... Cette chanson... je te la chanterais, si tu n'étais pas encore trop petit pour l'entendre.

SYLVAIN

Je voudrais l'inventer...

LE SYLPHE

Tu l'inventeras plus tard à ton tour, poème doux et double et si sombre... Mais auparavant il faut que tu saches que l'amour est aussi un élément où je te plongerai sans pitié, et où tu te débattras, éperdu, comme un enfant dans la mer.

SYLVAIN

Je chanterai sur les vagues.

LE SYLPHE

Tu chanteras dans l'eau, tu chanteras dans le feu! Tu m'obéiras désormais, Sylvain. Je ne suis pas toujours le malicieux, le gracieux Sylphe. Je suis despotique et redoutable. Je puis être ton tyran. Je ne suis rien et pourtant,

comme l'étincelle cause l'incendie, si je le veux, je te fais brûlant, petit mortel, ondoyant, terrible, enivré. Je te saisis par les cheveux, moi si faible, et je te secoue dans l'air comme un nuage; je te remêle aux éléments, je t'enlève, je te consume, je t'étouffe, je te noie..., je te fais crier de douleur et de délectation et, après t'avoir uni si rudement à la nature, je te donne des ailes, et je te regarde monter à ton tour dans la lumière, monter, monter, plus haut encore, avide de disparaître en Dieu.

SYLVAIN, *se redressant.*

Je ne rêve pas. Qui me parle? qui chante et m'exalte? Décidément, suis-je fou? Ici! Ici! Approche-toi, compagnon bizarre! Mais non! je n'ai frôlé que l'aile duveteuse d'un papillon de nuit.

## SCÈNE IV

*La porte de la maison s'ouvre doucement et Annette vient à son tour s'asseoir sur le banc.*

ANNETTE, *surprise.*

Ah! C'est vous, monsieur Sylvain?

SYLVAIN, *se levant.*

Oui, mademoiselle Annette, excusez-moi; j'étais bien dans ces feuillages. Je dormais; je rêvais.

ANNETTE

Oh! Sylvain, que je suis malheureuse! Tout me quitte, tout m'abandonne! Et ma grand'mère, au lieu de me consoler, me dit que le bonheur n'existe pas! et que l'amour n'est qu'un mensonge!

SYLVAIN

Pourquoi voulez-vous n'être heureuse que par l'union des sentiments, mademoiselle?

ANNETTE

Vous aussi, me direz-vous donc d'aller au couvent?

SYLVAIN

La douceur de la nuit n'apaise-t-elle pas votre peine? Il y a... comment vous le dirais-je?... il y a des bonheurs errants que je ne sais pas expliquer. Il y a de l'amour dans l'arome des roses; il y en a dans les larmes; il y en a dans les humbles

travaux, et les simples labeurs...; il y en a dans la charité et l'oubli de soi-même...

ANNETTE

Ma grand'mère dit qu'il n'y a rien...

SYLVAIN, *grave et doux.*

Il n'y a rien, si l'on n'entend pas la chanson des jours et si la lumière du cœur ne baigne pas toutes choses.

ANNETTE

O Sylvain, donnez-moi plus que la vie; de nouveau faites-moi croire à la joie; faites-moi croire à l'amour!

SYLVAIN

L'amour, Annette, il est partout... Mais celui auquel vous pensez, celui-là, entre homme et femme, nous sommes trop petits encore pour le comprendre. Plus tard vous le rencontrez, Annette... Pour l'instant il nous faut aimer tout simplement et nous n'avons pas besoin de savoir qui.

ANNETTE, *soudain attentive.*

J'entends du bruit dans les feuillages... O douce sonorité! plaisir qui se rapproche! Chœur ailé! Sylvain, ne l'entendez-vous pas?

*Elle se lève; elle écoute.*

SYLVAIN, *enivré.*

Je les entends! je les entends! Ils sont tout près... Nous allons les voir... Oui, déjà, dans l'air violet brille la nacre de leurs ailes.

*Le Sylphe, suivi d'une troupe ailée et sonore, vient danser et chanter autour des deux enfants.*

LE SYLPHE

Sylvain! tu dois être à nous. A nous, les aériens, joins-toi, fils de la terre! Nous avons besoin de la pensée des hommes comme l'harmonie des sons a besoin du violon ou de la harpe. Nous t'avons choisi parmi ceux désignés par les signes, oui, choisi, toi et la petite Annette naïve et faite pour bercer tes rêves, et qui te rejoindra peut-être à force d'amour. A nous, vous êtes à nous, enfants des hommes, et réjouissez-vous! Car sans nous, sans moi, le Sylphe, tout est plus morne qu'un crépuscule éternel, aux limbes muets tout est éteint, sans voix, sans beauté...

SYLVAIN

Les voyez-vous! ah! les voyez-vous! Enfin je te reconnais, mon ami, mon frère... Annette! regardez-les! Ah! voyez cette ronde irisée! Qu'ils sont vifs, prestes et plaisants!

ANNETTE

Non, je ne puis les voir... Et pourtant j'entends leurs chants.

LE SYLPHE

Celui qui nous suit, triste ou joyeux, connaît l'enchantement qui console et qui délivre. Sylvain! Sylvain! bientôt s'éveillera ton génie... Sylvain, cher filleul des Sylphes...

*Il part, suivi de tous les Sylphes, ainsi que font les hirondelles. Sylvain s'élance derrière eux.*

ANNETTE

Où m'entraînez-vous, Sylvain! Où partons-nous? Où me menez-vous? Qu'allons-nous devenir?

SYLVAIN

Je n'en sais rien, mademoiselle. Mais qu'importe et qu'y pouvons-nous? L'essentiel est de suivre ces esprits charmants qui font de la musique.

*Et, dans la nuit de plus en plus lunaire, ils s'en vont en courant et en dansant.*

GÉRARD D'HOUVILLE

# AUTOUR D'UN MARIAGE ROYAL

(SIMPLES NOTES D'UN TÉMOIN)

3 *juin.* — Pour qui n'a pas vu Belgrade depuis plusieurs mois, la surprise est grande à l'arrivée, car la ville apparaît en voie de transformation et semble vouloir se muer, de grand village, en cité moderne; partout se dressent des échafaudages, masquant des maisons en construction, — plus de quatre mille, dit-on — sans compter tous les bâtiments déjà terminés, qui attirent l'œil par la blancheur éclatante de leurs façades.

Et ce ne sont pas seulement les habitations particulières qui sortent ainsi de terre : comme partout ailleurs, les banques élèvent à l'envi de somptueux édifices, tandis que trois gigantesques hôtels sont déjà sous toit; enfin, parmi les monuments élevés à la diligence de l'État lui-même, voici le théâtre, détruit pendant la guerre et réédifié à la même place, dont l'inauguration doit avoir lieu sous peu de jours et dont on peut seulement déplorer les dimensions insuffisantes; le Palais de la Skouptchina, l'Université et sa Bibliothèque, tous trois fort avancés, et, au centre de la ville, les deux Palais royaux, que nul souverain n'habite encore, et dont les aménagements sont à peu près terminés.

C'est une débauche de bâtisses, qu'un Français ne peut voir sans envie, et les démolitions vont leur train qui per-

mettent de substituer à des pavillons modestes et désuets des maisons de rapport aux multiples étages, pourvues du « confort moderne »; la Municipalité aurait voulu, avant tout, faire le plan d'une capitale idéale, tracer les voies avant de laisser bâtir; mais aucun des nombreux projets présentés par leurs auteurs n'a pu encore être adopté, sans doute parce que ces émules d'Haussmann, pour permettre l'ouverture du réseau de leurs boulevards, exigeaient des destructions d'immeubles trop nombreuses, incompatibles avec l'accroissement de la population urbaine; là-dessus le temps passe, l'initiative de chacun se donne libre cours en matière de construction, et Belgrade pourra de moins en moins aisément transformer son allure générale actuelle, d'ailleurs acceptable et susceptible d'heureuses modifications de détail.

Pour l'instant, on travaille partout avec ardeur, pour imprimer à la ville un cachet séduisant, digne des fêtes qu'elle va donner et des hôtes qu'elle va recevoir : les rouleaux compresseurs mènent à grand bruit leur besogne dans les rues non pavées que parcourront les cortèges; des tribunes se dressent à la place des maisons le plus récemment rasées, d'autres s'improvisent dans les échafaudages des constructions nouvelles; partout commencent à apparaître des guirlandes de feuillage et des drapeaux aux couleurs yougo-slaves et roumaines; les illuminations s'organisent, des pylônes, portant des cartouches aux initiales des futurs époux, sont placés de distance en distance. Déjà dans les rues se presse une foule de badauds plus dense qu'à l'ordinaire, de nombreux policiers et agents réglementent, avec bienveillance, la circulation; la cité prend un air de fête, on est dans l'attente de grands événements.

4 *juin*. — Hier soir, est arrivée, précédant toutes les autres, la Mission française, à la tête de laquelle est placé, par une heureuse décision du Gouvernement, le maréchal Franchet d'Espérey. Il faut avoir assisté aux ovations qui ont salué ce grand soldat, dès sa descente de wagon, pour se rendre compte de l'immense popularité dont il jouit, à juste titre, dans ce pays qui lui doit sa liberté.

La réception officielle a d'ailleurs été aussi complète que

possible, et le maréchal a été reçu avec tout le cérémonial réservé habituellement aux seuls souverains : une compagnie de la Garde royale avec colonel, drapeau et musique, pour lui rendre les honneurs à la gare; plusieurs ministres, le grand maréchal du Palais, les plus hautes autorités de l'État, venus pour le saluer; un escadron de la Garde royale pour l'escorter jusqu'à sa résidence, etc.

Et ce n'est pas seulement par de telles manifestations que les Serbes ont montré, dès l'arrivée, leur profonde gratitude et leur sincère affection pour celui qui les a dirigés dans leur lutte contre l'envahisseur; car la foule, malgré l'heure tardive, s'était massée sur tout le parcours que devait suivre le Maréchal, et n'a cessé de l'acclamer de la façon la plus véhémente. Bien plus, lorsque, ce matin, le Maréchal est sorti en civil pour prendre l'air, vite reconnu, il a été salué respectueusement par tous, et l'on voit des pères le montrer à leurs enfants.

La Mission comprend encore : l'amiral Vindry, de la Maison du Président de la République, qui s'est acquis, dès 1915, des titres à la reconnaissance des Serbes, en contribuant à les protéger contre les sous-marins dans leur transport de Corfou à Salonique; et notre actuel ministre à Copenhague, M. de Fontenay, diplomate éminent, déjà secrétaire à Belgrade quelques années avant la guerre, et qui est venu reprendre contact avec les Serbes aux jours les plus pénibles de leur histoire, au moment où, épuisés par la retraite à travers l'Albanie, ils commençaient à peine à réparer leurs forces à Corfou; c'est là qu'il leur a apporté l'appui de la France, c'est de là qu'il est parti pour rentrer avec eux dans leur capitale reconquise où il a laissé les souvenirs les plus fidèles; il est touchant de voir se presser autour de lui les membres de la Colonie française, pour lesquels il s'est toujours montré un guide sûr et un conseiller affable, tandis que des hommes d'âge, appartenant aux classes éclairées de la cité, le serrent sur leur cœur en l'embrassant à la manière slave.

Les Français sont assez peu nombreux à Belgrade, mais les amis de la France y sont légion. Beaucoup d'entre eux sont groupés en associations qui se réclament du patronage de notre ministre actuel, M. Clément-Simon; celui-ci, grâce

à son infatigable activité, constitue le lien vivant entre nos compatriotes et nos amis; sa demeure hospitalière groupe les uns et les autres, et quiconque y est passé se souvient longtemps de l'excellence de l'accueil qu'on y reçoit.

5 *juin*. — Nous approchons des jours décisifs. Aujourd'hui, arrivée de l'importante mission tchéco-slovaque, dirigée par le Dr Bénès. Tout le monde connaît la silhouette de cet homme d'État, dont les avis sont prépondérants dans les questions qui intéressent l'Europe centrale et quelquefois même l'Europe tout court, et qui représente une des intelligences les plus vives, un des cerveaux les mieux organisés de ce temps : ajoutons que c'est un sincère ami de la France. Mince, l'air très jeune dans son petit veston gris, il ressemble plus à un étudiant qu'à un Chef de Gouvernement. Il est flanqué de nombreux collaborateurs, parmi lesquels on remarque le général Sirovy; et voici que, peu à peu, la Petite Entente opère son groupement, en attendant l'heure des conversations plus importantes.

C'est ce soir également qu'a débarqué de son train spécial, à une heure assez tardive, le duc d'York, second fils du Roi George. Ce jeune Anglais, bien découplé, rose, l'air sain, ressemblera à son père; il est très acclamé, mais surtout, semble-t-il, en sa qualité de « Koum[1] » du Roi Alexandre. Avec lui sont arrivés deux autres altesses royales, le Prince Alphonse de Bourbon, infant d'Espagne, et sa femme, l'infante Béatrice, sœur de la reine Marie de Roumanie; naturellement, Alexandre Ier était allé au-devant d'eux avec tous les siens; c'est un premier cortège qui a déroulé ses anneaux de la gare au nouveau Palais, et qui a attiré sur tout le par-

1. Le « Koum » est un personnage sans lequel ne peut s'effectuer aucun mariage serbe; c'est lui qui sert au marié — dont il est en général l'ami le plus cher — de témoin, ou plus exactement de parrain, et non seulement il l'assiste au cours de la cérémonie, mais il est appelé à jouer, sa vie durant, un rôle important dans le futur ménage, dont il sera le protecteur et le conseiller. Dans sa simplicité, le peuple se réjouit de voir ce rôle tenu par un des fils du roi d'Angleterre, et, sans réfléchir que la politique est mue par des rouages bien différents de ceux que mettent en œuvre à la fois les sentiments personnels et les convenances mondaines, il pense que la Grande-Bretagne tout entière, « Koum » elle aussi du jeune royaume, est prête à le soutenir dans toutes ses revendications.

cours une foule rendue pittoresque par les costumes aux couleurs éclatantes des paysans venus de toutes les provinces.

Hors le moment où les princes passent devant elle, cette multitude manifeste peu et se déplace à petit bruit; tournés vers elle, face au trottoir, les gendarmes n'ont aucune peine à la maintenir dans les limites assignées.

6 *juin*. — Cet après-midi, nous avons vu arriver celle que les programmes officiels appellent « l'Auguste Fiancée », la princesse Marie. C'est par le fleuve historique qu'elle a débouché devant sa future capitale, et c'est le ton lyrique qu'il conviendrait d'adopter pour chanter ce qu'un chroniqueur averti appelle « l'épithalame danubien ». Au moment où elle nous est apparue, point rose sur le pont supérieur du yacht royal, parmi les salves d'artillerie, le carillon des cloches, et des acclamations qui n'avaient point cessé depuis le début de son voyage et que se renvoyaient, d'une rive à l'autre, les populations accourues, nos pensées avaient pris un autre tour. C'est que nous nous trouvions alors en ce point de la citadelle qui domine, au bord du vieux rempart, le confluent du Danube et de la Save, et où, en 1915, Mackensen fit établir un banc de pierre à l'usage spécial de son impérial maître. C'est là que s'assit Guillaume II, au lendemain de la seconde prise de Belgrade, et c'est de là qu'il contempla avec orgueil l'étendue immense des territoires de ses alliés austro-hongrois. Le banc existe toujours, et porte dans son architecture la marque de son origine; mais d'autres viennent s'y asseoir, et les territoires qu'ils découvrent ont changé de maître : car les riches terres du Banat à droite, les plaines fertiles de la Slavonie à gauche, sont maintenant toutes deux libérées du joug de l'oppresseur; et aujourd'hui par surcroît, tandis que le fleuve amène au jeune roi slave sa fiancée roumaine, le souverain déchu confiné en Hollande ne doit-il pas faire d'amères comparaisons entre un passé si plein de promesses et un présent sans espoir?

Lorsque le regard, se détournant de ce spectacle magnifique, se déplace vers le sud-Ouest, au delà de la Save, pour s'arrêter sur les hauteurs de Topsider, il distingue, au sommet de la colline, deux sortes de bornes blanches, qui sont

les monuments élevés dans le cimetière allemand, autre manifestation de l'orgueil germanique.

En 1915, au moment de la deuxième offensive contre Belgrade, le XXIIe corps de réserve fut chargé d'occuper Topsider pour faire tomber, de là, les défenses de la place, ce qui arriva effectivement. Pour atteindre ce but, ce corps effectua un passage de vive force de la Save, en utilisant l'île de Tzigania; puis, Belgrade tombé, continua à marcher droit au Sud et, au cours de cette progression aussi bien que dans la marche initiale, éprouva des pertes, quelques centaines d'hommes au total. Ce sont ces soldats dont nos ennemis ont rapporté les corps à Topsider, au cours de leur occupation du pays, et qu'ils ont ensevelis sous les grands arbres. Ce qui fait l'originalité de ce cimetière, c'est que les morts y sont déployés dans l'ordre même de bataille : de chaque côté d'une allée centrale, une division; dans chaque division, les régiments d'infanterie successifs, puis les bataillons de chasseurs, les pionniers, l'artillerie; dans chaque unité les officiers sont à droite de leur formation.

Il n'a été fait exception à cette règle que pour le 208e régiment qui, au cours de la traversée du fleuve, formait avant-garde, et subit de ce fait les pertes les plus élevées; celui-là a une place à part et un monument spécial. En avant du cimetière, juste au point où le terrain commence à descendre vers la Save, est un vaste banc semi-circulaire : c'est là, ont sans doute pensé les Allemands sentimentaux, que les âmes des guerriers tombés sur le sol étranger viennent chaque soir échanger leurs pensées, face à leur patrie estompée dans les brouillards du Nord.

Banc de Guillaume II à la citadelle, banc des trépassés au cimetière de Topsider, vous êtes symboliques de l'esprit d'une race orgueilleuse, aujourd'hui défaite. En vous voyant, comment ne pas évoquer le souvenir du petit cimetière français de Belgrade, moins prétentieux, moins régulier, où dorment d'autres soldats, tombés eux aussi sur le sol étranger, mais pour le défendre ou le libérer, non pour s'en emparer et l'asservir.

Ces réflexions nous ont mené fort loin de l'arrivée de la princesse : la voici qui débarque, accompagnée de ses parents,

de ses deux frères, de sa jeune sœur. L'enthousiasme est à son comble : « on se croirait revenu, dit un chroniqueur local, au jour où le Voïvode Étienne Koutchanin franchit le Danube, en 1848, pour combattre les Magyars aux côtés des Serbes de Voïvodine ».

Le roi Alexandre est là avec toute sa famille et tous ses dignitaires, ainsi que les princes déjà arrivés, auxquels il faut joindre le duc d'Udine, représentant le roi d'Italie. Présentations, revue de la garde d'honneur, et le cortège se met en route; les voitures de la Cour ont fort bon air, les attelages sont des mieux appareillés, la livrée impeccable; la princesse Marie, visiblement émue, salue sans arrêt, d'un geste gracieux de la main, la foule qui l'acclame.

Au cours de la soirée, une sérénade a été donnée aux fiancés; douze cents chanteurs, dit-on, y ont pris part, et sont venus devant le Vieux Palais entonner un hymne spécialement composé pour la circonstance. Bientôt se sont ouvertes les vastes baies de la Salle des Fêtes et celles de la Grande Galerie; aux premières sont apparus le roi Alexandre, la princesse Marie et sa mère, les princes, tandis que les autres se garnissaient de la foule des dignitaires des deux pays. Au moment où le chant se terminait, la future souveraine a crié, en serbe, d'une voix claire et distincte : « Je vous remercie », ce qui a déchaîné l'enthousiasme des choristes et celui de la foule, accourue malgré les barrages pour acclamer un souverain aimé et celle qu'il a choisie pour femme.

Jusqu'à la nuit, l'animation reste grande, les rues sont splendidement illuminées, les maisons pavoisées, l'aspect général est féerique.

7 *juin*. — Journée d'attente. La foule est de plus en plus dense; les trains et les bateaux déversent sans cesse de nouveaux contingents, venus des contrées les plus reculées du royaume. Malgré les mesures prises par le Gouvernement et la Municipalité, bien des gens passeront quelques nuits à la belle étoile, soit dans les tribunes édifiées un peu partout, soit dans les squares et jardins; les alentours de la gare ont été particulièrement envahis. L'allégresse est générale, la joie se lit sur tous les visages.

Ce matin, le roi a donné audience aux Missions et Ambassades venues spécialement de tous les points de l'Europe pour le féliciter, et la France a, comme on pouvait s'y attendre, reçu la première place. Le maréchal d'Espérey, qui jouit de la profonde amitié et de toute la confiance du jeune souverain, lui a tout d'abord présenté les vœux du Président de la République; puis, parlant en son nom personnel, a fait un heureux rapprochement entre les fêtes actuelles, marquant, pour les descendants de Karageorges, une gloire jusqu'alors inégalée, et les jours pénibles traversés en commun, il y a si peu d'années, à un moment où l'existence même de la Serbie paraissait menacée. L'entretien s'est poursuivi de la façon la plus cordiale, et les assistants ont pu se convaincre de la chaleur et de la vivacité des sentiments que le roi Alexandre nourrit à l'égard de notre pays.

Après les missions, ce fut le tour des délégations de toutes les parties du royaume, apportant au souverain les présents les plus divers; on nous assure que celui offert par une députation de paysans de l'Istrie, n'est constitué que par une poignée de terre, enveloppée dans une broderie nationale, avec cette inscription en lettres d'or : « L'Istrie captive à son roi pour le jour de son mariage ». Mais nous n'avons pu savoir si cette délégation avait été reçue par le roi, ni même vérifier l'exactitude de l'anecdote.

*Cinq heures.* — Réception chez le Ministre de Roumanie, assistance des plus brillantes, où se coudoient diplomates et militaires de tous les pays amis; le roi et la reine de Roumanie ont promis d'y assister et, de fait, les voici qui arrivent, sans aucun apparat, et se mêlent aux invités. Les dépeindre serait hors de propos, tant leurs silhouettes sont familières à tous; mais ce qu'il faut noter — après tant d'autres qui l'ont remarqué déjà — c'est, avec la simplicité et la bonhomie du roi Ferdinand, la grâce extraordinaire qui émane de la reine Marie. Un geste à l'un, un sourire à l'autre, un mot à celui-ci pour lui rappeler qu'elle se souvient de lui, et voilà tout le monde conquis, car, même indifférente, elle a l'art de sembler s'intéresser à tous ceux qu'on lui présente, sans pourtant rien perdre de la dignité qui convient à son rang : c'est une souveraine dans toute l'acception du terme. Elle

s'assied, fume des cigarettes, parle — en français ou en anglais — et chacun de s'approcher pour la voir, l'entendre; on est sous le charme.

*Dix heures.* — Concert à la Cour, dans la Salle des Fêtes du Vieux Palais. Programme de choix, assistance d'élite. Ce ne sont, côté des hommes, que grands-cordons, plaques multiples, chamarrures; côté des femmes, que parures étincelantes, coiffures compliquées, épaules découvertes. Les princes arrivent en cortège : l'observateur ne peut que noter, au hasard, les émeraudes splendides de la reine de Roumanie, la coiffure bizarre du duc d'York, en tenue d'officier de l'Air Royal Force — une calebasse noire, divisée en secteurs par des bandes de fourrure de même couleur, surmonté d'une aigrette, le tout devant représenter un casque d'aviateur, — l'allure juvénile du prince Paul, entraînant hors du cortège, au mépris du protocole, la jeune et charmante princesse Iléana..., et le concert commence.

Le roi Alexandre est radieux, il sourit, tandis que l'orchestre de la Garde nous entraîne à sa suite dans les sites wagnériens; à ses côtés, la princesse Marie paraît pensive, peut-être seulement un peu lasse après des journées si fatigantes.

8 *juin.* — Journée bien remplie, mais riche en impressions qui laissent dans l'esprit des spectateurs des souvenirs ineffaçables. Dès l'aube, les rues retentissent du bruit des cuivres et du son des tambours : ce sont les troupes qui vont prendre position sur le passage du cortège royal. La foule emplit les tribunes, garnit les fenêtres et occupe les trottoirs; partout se remarquent de riches et pittoresques costumes, dont les plus originaux sont probablement ceux des paysannes slovènes, haut coiffées. Parmi les groupes qui se forment, citons celui des Sokolettes; sur les Térazié (grande place au centre de la ville, non loin du Palais) : là, à l'endroit même où doit s'élever une colonne de la Victoire, se dresse, sur une charpente improvisée, une pyramide de jeunes filles, haute de près de trente mètres; l'effet est charmant, car toutes sont en tenue de gymnase, jupe bleu foncé à petits plis, blouse blanche, mouchoir rouge autour de la tête; tout autour, des marins forment la haie, l'ensemble est des plus pittoresques.

Tandis que la foule attend impatiemment le cortège, gagnons la cathédrale, où ne seront admis que de rares privilégiés, tant ses dimensions sont exiguës.

Elle est déjà pleine lorsque nous y pénétrons; d'un côté de la nef, se pressent les missions extraordinaires et les officiers généraux; de l'autre, sont rangés les députés de toutes les provinces, parmi lesquels plusieurs ont le chef surmonté du fez; dans le chœur, au milieu duquel a été préparée une estrade pour les héros de la cérémonie, d'une part le corps diplomatique au complet et les membres du gouvernement, d'autre part, en un assemblage un peu imprévu, les évêques catholiques du royaume, symphonie violette, les grands rabbins, portant tiare et dalmatique d'or richement ornées, les muftis de Macédoine et de Bosnie, enfin trois pasteurs, dissimulant modestement derrière les autres le deuil de leurs redingotes.

Au fond s'agitent, derrière l'iconostase, attendant le moment solennel, quinze ou vingt prélats orthodoxes, pareillement recouverts de broderies d'or.

Tout le monde est debout, comme il est d'usage, et l'on est fort serré; seuls deux fauteuils, au centre du chœur, attendent les futurs époux.

Cependant l'heure passe, le cortège est sorti du Palais et parcourt lentement, au milieu des cris, les rues qui doivent le conduire à la Cathédrale. On a parlé beaucoup déjà du Monténégrin qui sert de porte-drapeau, ce personnage traditionnel de tout mariage serbe, toléré même par les Turcs au temps de leur hégémonie; ce qu'on ignore en général, c'est que le roi, lui-même monténégrin par sa mère, est né à Cettigné. D'autres cavaliers attirent le regard; ce sont les beys de Bosnie et d'Herzégovine, au costume richement brodé, musulmans fanatiques, ayant parfois donné au sultan des hommes d'État célèbres comme ce Méhemet Sokolovitch qui fut grand vizir de Soliman le Majestueux, — mais en rébellion contre leur maître dès que celui-ci tentait de toucher à l'individualité de leur race, par exemple de remplacer le serbe par le turc dans les actes officiels. Mais, dans le défilé de tous ces cavaliers, Croates, Slovènes, Dalmates, Macédoniens et Serbes de Choumadia, la foule, surtout intéressée

par la richesse et la variété des costumes, ne peut remarquer le fait le plus caractéristique de la journée, celui qui montre vraiment à quel point l'unité s'est faite dans le royaume : seuls les gens avertis peuvent reconnaître, dans ces deux seigneurs qui chevauchent côte à côte, le descendant de Smaïl-Aga-Cengidgitch, musulman d'Herzégovine, toujours en guerre avec ses voisins monténégrins, et le petit-fils de celui qui tua Smaïl; ils se sont réconciliés et embrassés ce matin même, décidant de mettre fin aux différends qui ont divisé leurs aïeux, et de n'avoir plus d'autre but que la grandeur de la nation à laquelle, désormais, ils consacreront toute leur énergie.

Revenons à la cathédrale, au moment où le cortège vient d'y pénétrer. La princesse Marie gagne son fauteuil, le front ceint selon l'usage d'une tresse de fils d'or qui tombent par derrière jusqu'à terre, la traîne de sa robe soutenue, vers son milieu, par les deux princesses Kyra et Iléana, semblables d'allures avec leurs cheveux « Jeanne d'Arc » et pareillement vêtues, et tout au bout par les enfants de la princesse Hélène.

Tandis que la cérémonie se déroule, simple dans son principe, fastueuse dans l'exécution, nos regards s'arrêtent sur deux personnages dont les réflexions, en cet instant historique, doivent être profondes : au premier rang des ministres, le vénérable président du Conseil, M. Pachitch, doit à son grand âge d'avoir vécu sous la domination turque, et aussi d'avoir dû, des années durant, dissimuler ses aspirations et courber la tête dans la crainte d'une répression impitoyable sous le joug des Obrenovitch, clients de l'Autriche; au centre du chœur, procédant selon les rites à l'union des époux royaux, le vénérable patriarche Dimitri se souvient sans doute de cette journée de 1867, où, non loin de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la cathédrale, un enfant serbe fut battu par un soldat pour avoir pris de l'eau à une fontaine réservée aux seuls Turcs, et où ce geste, déchaînant l'indignation d'abord, la révolte ensuite, aboutit à l'abandon de Belgrade par les hommes de Stamboul.

Que de chemin parcouru depuis lors! Et comment ces hommes dévoués à leur souverain, jaloux de sa gloire aussi

bien que de la grandeur de leur pays, ne sentiraient-ils pas monter à leur face une bouffée de légitime orgueil?

Voici les époux unis : la princesse Marie de Roumanie est devenue reine de Yougo-Slavie; on lui ôte la couronne de mariage, elle va gagner le trône où, aux côtés du roi, elle passera les dernières minutes de la cérémonie. Elle n'a que quatre pas à faire, mais elle doit passer, à les toucher, devant ses parents. Impassible jusque-là, elle ne peut conserver cette attitude de dignité voulue : sans doute, à ce moment, revit-elle son enfance, sa vie de famille, et tous les souvenirs qui la rattachent à son pays natal : successivement, elle embrasse à pleines joues son père et sa mère, dont elle baise ensuite le pouce avec effusion; l'étreinte maternelle est particulièrement tendre, et faite pour émouvoir le spectateur : ce ne sont plus deux reines qui sont devant lui, mais deux femmes, si simplement humaines, et dans les yeux desquelles passent tant de choses qui ont été et qui ne seront plus! La plus jeune a, dans son émotion, très réelle, une expression charmante et tout enfantine! Rien de plus touchant que ce tableau, bien digne de tenter le pinceau d'un maître. Déjà c'est fini, la nouvelle reine a gagné son trône et s'y tient debout, les bras pendants; mais, malgré ses efforts pour retrouver son calme, de grosses larmes, pendant quelques instants, coulent de ses yeux qu'elle n'essuie pas.

Au Palais, nouveau défilé des autorités et des Ambassades pour les félicitations; au moment où la mission française se présente, toujours en tête, on peut voir le Maréchal d'Espérey, après avoir échangé les compliments d'usage avec les souverains, s'attarder avec le vieux prince Arsène, oncle du roi, et s'entretenir familièrement avec lui. Sans doute lui rappelle-t-il l'époque lointaine où tous deux étaient compagnons de guerre, alors que le prince, servant volontairement pour la deuxième fois sous les drapeaux de la France, faisait campagne au Tonkin, dans la Légion Étrangère.

Grand déjeuner, au Palais également, à l'issue duquel un seul toast est prononcé, en français, par le roi Ferdinand. Les convives admirent à loisir le luxe du service et l'abondance de la vaisselle plate; on dit que certains Roumains sont étonnés et agréablement surpris de ce raffinement, qui

vient après d'autres déjà remarqués, et aussi d'une étiquette qu'ils étaient loin de soupçonner dans une cour récente et dans un pays dont ils pouvaient supposer la civilisation moins avancée que la leur.

A cinq heures, grande revue à Banitsa. Les troupes réunies là sont celles de la Division de Belgrade, laquelle appartient à la 1re Armée. Elles ont été concentrées depuis plusieurs jours et bivouaquent aux alentours du terrain. En masses profondes, elles attendent le roi. Le voici à cheval, accompagné du roi de Roumanie et escorté des princes; la reine suit, en voiture. La revue est passée au pas, puis le roi et sa suite se placent devant les tribunes et le défilé commence.

La Garde royale ouvre la marche, puis viennent les élèves des Écoles d'officiers et de sous-officiers, suivis d'un détachement de marins, qui nouveaux venus sous les trois couleurs du drapeau S. H. S., n'ont pu encore se débarrasser de la vieille habitude K. u. K. de marcher au pas de parade et dont les officiers steppent comme des chevaux de cirque.

L'infanterie défile ensuite, dans un ordre impeccable, qui provoque un enthousiasme unanime et justifié. Ces troupes donnent vraiment l'impression d'une force avec laquelle il faut dès maintenant compter : « Quel dommage, disait quelqu'un à mes côtés, que de pareils spectacles soient toujours offerts à des amis et alliés; il serait plus opportun d'y convier ses ennemis, déclarés ou éventuels, cela leur donnerait certainement à réfléchir et pourrait sans doute prévenir bien des incidents fâcheux. » Le Roi Ferdinand va prendre la tête du Régiment dont il est Colonel et salue, de son bâton, son royal gendre. Et le défilé se poursuit, toujours parfait, aux accents d'une marche que chaque musique reprend au point où la précédente l'a laissée, et qui devient à la longue, pour l'auditeur permanent, d'une désespérante monotonie.

Le dernier régiment d'infanterie se présente au pas gymnastique, dans une belle ordonnance, qui eût été plus remarquable encore si l'ordre de prendre les allures vives n'avait été donné un peu trop loin des tribunes.

Voici l'artillerie, bien attelée; on remarque les obusiers de montagne, dont chacun exige, pour son transport, de nombreux mulets. Les conducteurs, correctement alignés,

conservent la cadence du pas en dépit des sautes d'humeur des animaux.

Le défilé de la cavalerie est suivi de la charge traditionnelle sur les tribunes, exécutée seulement par les quatre escadrons du régiment de la Garde royale.

Enfin, des bruits de moteur annoncent des représentants de l'aviation militaire du jeune royaume; l'audace des pilotes la sûreté de leurs évolutions, ne le cèdent en rien, pour la qualité, à ce que nous ont montré les autres armes au cours de cette splendide parade. Avant-hier déjà, au moment de l'arrivée de la famille royale roumaine, nous les avions vus exécuter mille acrobaties au-dessus de la ville et du Danube; aujourd'hui, tandis que, très haut, dans l'air la plupart d'entre eux renouvellent ces tours de force, une escadrille défile devant le roi, les avions en ligne de file passant comme des bolides à très faible hauteur, au ras des tribunes, pour se redresser aussitôt après dans un mouvement des plus impressionnants.

C'est la fin : chacun rentre à Belgrade, les yeux encore tout pleins de ce spectacle imposant qui atteste, il faut le répéter, la force d'une armée sur l'appui de laquelle, au jour du besoin, la France sera en droit de compter.

La revue de Banitsa a marqué le terme des fêtes officielles : dès ce soir, la dislocation commence, les nouveaux mariés se rendant en Slovénie pour une courte villégiature, les souverains roumains regagnant leur capitale par la voie du Danube, les missions prenant le chemin du retour.

Mais les réjouissances populaires vont se poursuivre toute la soirée, et plusieurs jours seront nécessaires pour rendre à Belgrade son calme et son allure ordinaires.

En attendant, tandis que le train roule sur le pont de la Save et que nous contemplons la capitale brillamment éclairée qui retentit de clameurs enthousiastes, nous pensons qu'une grande nation vient de se révéler à elle-même et à l'Europe tout entière, et que l'unité des Serbes, Croates et Slovènes, telle que nous l'avons vue réalisée au cours de cérémonies pacifiques, ne peut que se perpétuer et s'affermir pour le plus grand bien des amis du roi Alexandre et de son peuple.

★ ★ ★ ★

# VICTOR HUGO ET LES CRITIQUES

(LETTRES INÉDITES)

Nous avons étudié précédemment *Victor Hugo critique* et *Victor Hugo et la critique*, ce dernier chapitre *Victor Hugo et les critiques* complète les deux premiers. Il a fait connaissance avec eux quand il avait vingt-cinq ans, à propos de la préface de *Cromwell*. Les relations ne furent pas très cordiales, mais Victor Hugo était à l'âge où on se résigne aux attaques parce qu'elles amènent les ripostes qui forment un heureux contrepoids; il était violemment injurié et violemment défendu. On se battait dans ces temps très anciens pour des idées. Victor Hugo avait contre lui les vieux critiques, auxquels on accordait de l'intérêt, et pour lui les jeunes auxquels on accordait de la pitié. Il poursuivait sa route sans s'émouvoir. C'était peut-être de l'orgueil, c'était en tout cas une force. La critique d'alors était sévère, impitoyable, souvent injurieuse. J'ai relu des articles de l'époque. Ce n'étaient pas des appréciations, c'étaient des exécutions. L'œuvre était condamnée sans appel. On lui donnait quelques jours de vie et, quand on était indulgent, on lui accordait quelques semaines, et on annonçait gravement qu'elle rentrerait dans l'ombre d'où elle n'aurait jamais dû sortir. Pauvres critiques! Ils signaient imprudemment leur propre condamnation qui devait être prononcée par la postérité, laissant ainsi la preuve imprimée de leur manque de clairvoyance.

Lisez cette conclusion d'un des augures de 1830 :

« Nous résumons notre critique en disant que tous les ressorts de cette pièce sont usés : le sujet inadmissible, reposât-il sur un fait vrai, parce que toutes les aventures ne sont pas susceptibles d'être dramatisées; les caractères faux, la conduite des personnages contraire au bon sens; et dans quelques années, les admirateurs de ce premier angle de la trilogie que M. Victor Hugo nous promet seront bien surpris d'avoir pu se passionner pour *Hernani*.

» L'auteur nous semble jusqu'à présent meilleur prosateur que poète, et plus poète que dramatiste. M. Victor Hugo ne rencontrera jamais un trait de naturel que par hasard, et à moins de travaux consciencieux, d'une grande docilité aux conseils d'amis sévères, la scène lui est interdite. »

L'auteur de l'article est Balzac : or, dans neuf ans, il y aura un siècle qu'*Hernani* est au répertoire, continue à être au répertoire de la Comédie-Française avec un succès toujours éclatant.

Victor Hugo a eu, à ses débuts, des apologistes qui l'ont abandonné plus tard, et des adversaires qui se sont rapprochés de lui. C'est le jeu des passions humaines.

Il serait intéressant d'étudier ces évolutions, d'en expliquer les causes et les mobiles, mais nous dépasserions notre but.

Victor Hugo a subi des influences dans sa première jeunesse, les empreintes d'une éducation première dont il devait s'affranchir par la réflexion, par l'observation, par l'étude, par l'élargissement de son esprit. Il était donc exposé plus que tout autre à des dithyrambes suivis de brouilles et à des colères suivies de réconciliations. Il avait cependant parcouru sa route toujours orientée vers la liberté et le progrès.

Nous voudrions mettre le lecteur au courant des relations de Victor Hugo avec les critiques de son temps, amis et même ennemis; quelques-uns ont été dévoués et persévérants dans leur amitié : Ch. Nodier, Jules Janin, Théodore de Banville sont des familiers, des intimes; nous donnons ici leur correspondance inédite.

## I

### CHARLES NODIER

Le premier critique que connut Victor Hugo fut Charles Nodier. C'était en février 1823. *Han d'Islande* venait de paraître. Charles Nodier avait écrit dans *la Quotidienne* un article très élogieux. C'était un personnage. Il avait publié beaucoup de volumes, avait été emprisonné pour son ode satirique *la Napoleone*, puis proscrit : il avait été rédacteur au *Journal des Débats* qu'il avait quitté pour *la Quotidienne*. Victor Hugo n'avait que vingt et un ans. Charles Nodier, en ayant quarante-trois, lui apparaissait évidemment comme un ancêtre, et en tout cas comme un maître de la critique. Il était tout naturel qu'il lui fît une visite, mais il ne le rencontra pas.

Charles Nodier, très désireux de nouer des relations avec le jeune écrivain, se rendit le lendemain chez Victor Hugo qui terminait son emménagement rue de Vaugirard. Belle occasion! Victor Hugo invita Charles Nodier, sa femme et sa fille à venir pendre la crémaillère. Un dîner, dans une pareille circonstance, permet de brûler les étapes plus ou moins lentes de l'amitié. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que Nodier n'écrivait à Victor Hugo qu'en l'appelant : mon cher Victor; et tous deux faisaient le voyage à Reims pour assister au sacre de Charles X. Voilà certes une amitié, conclue sous de si heureux présages qu'elle avait pour ainsi dire comblé la distance des âges... Mais on n'est pas critique et on n'est pas auteur sans qu'à un moment donné ne s'élèvent quelques nuages. Victor Hugo et Charles Nodier n'échappèrent pas à cette règle à propos d'un article assez dur de Nodier sur *les Orientales*. On se querella, on échangea des mots amers, on se réconcilia. On peut dire, qu'à part cette bourrasque, Victor Hugo et Charles Nodier furent de véritables amis, ainsi qu'on le verra quand je publierai une correspondance fort intéressante de Nodier à Victor Hugo. Au moment des compétitions académiques, les rôles furent intervertis, et Victor Hugo devint le protecteur de Charles Nodier.

Charles Nodier n'hésite pas dès 1824 à recourir à celui qu'il avait le premier célébré dans la presse. Lui qui devait vivre durant soixante-quatre ans était, à quarante ans, souvent malade; peut-être était-il moins malade qu'il ne le disait, mais il était accaparé par des tâches multiples; il écrivait des livres, il publiait des articles dans les journaux, il était bibliothécaire de l'Arsenal, il recevait fréquemment; son salon était le rendez-vous de toutes les illustrations : Alexandre Dumas, Lamartine, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Eugène Delacroix, Jules Janin, les deux Johannot, et combien d'autres! Le surmenage provoquait alors des crises de découragement, d'abattement.

N'est-il pas curieux de voir que Victor Hugo qui s'était lié avec Charles Nodier, critique, était sollicité par Nodier de faire un article de critique :

Paris, 13 décembre 1824.

Mon cher Victor, ce qui serait une importunité aux yeux d'un autre ne passera sans doute auprès de vous que pour le témoignage de la confiance d'un cœur qui vous apprécie. Je ne cherche donc pas à m'excuser, je m'explique.

Je suis accablé d'une besogne dix fois supérieure à mes forces. Avec cela je suis malade, fort malade, et presque incapable de penser si ce n'est pour souffrir. Dans cette position, je reçois de mon ancien ami M. de Pastoret [1] à qui je n'ai le droit de rien refuser, un fort bon livre que j'ai connu en manuscrit, et la demande fort pressante d'un article pour *la Quotidienne. Il faudrait que cet article parût avant les Chambres.* Or, comme je vous l'ai dit, je ne puis ni le refuser, ni le faire!

Il n'y a que vous, mon ami, qui puissiez me tirer de cet embarras. Je vous demande à genoux deux pages d'*éloges nobles et raisonnés*, entre lesquels vous insinuerez doucement que l'auteur, qu'il n'est pas permis de nommer, ne se livre aux lettres que pour se distraire de travaux plus importants, et qu'il promet à la France le digne héritier d'un nom justement honoré. Vous signerez cela du nom de votre ami Charles Nodier, et vous m'enverrez *bien vite* cette riche décoration de plumes brillantes dont je vous demande la permission de me parer. Ainsi, mon cher Victor, tout sera arrangé à la satisfaction d'un auteur impatient et à la mienne, et vous seul, vous aurez eu du temps à perdre et de l'ennui à subir, mais vous m'aurez rendu *le service le plus important* que j'aie jamais sollicité de l'amitié, et mon cœur vous en tiendra compte.

1. Fils du jurisconsulte de Pastoret.

Présentez tous nos respectueux hommages à madame Hugo, et rappelez-lui ses promesses.

Je vous embrasse de cœur.

CHARLES NODIER

Charles Nodier qui demandait à Victor Hugo de faire un article à sa place sur le livre d'un autre souhaitait plus tard d'avoir quelques lignes de Victor Hugo sur une de ses œuvres :

1826. Mardi matin.

Mon cher Victor, nous serons exacts au rendez-vous, si je suis vivant. Il est réellement temps de nous revoir, car nous vivons en ennemis, et j'ai bien besoin de vous dire encore une fois avant ma mort que je vous aime de tout mon cœur. Au reste, je suis bien malade, puisque le plaisir de lire votre admirable *Bug-Jargal* ne m'a pas tout à fait guéri.

Il faudrait être singulièrement effronté pour vous offrir la *Bibliothèque Sacrée* en échange de cette belle prose où vous êtes encore le *poète*. Aussi ne m'avisai-je pas de demander une place pour ce bouquin dans votre bibliothèque. Voici le motif qui m'engage à vous en adresser trois exemplaires : notre excellent ami Rabbe a bien voulu me faire dire par M. Hennet qu'il aurait moyen d'annoncer cette rapsodie dans *le Courrier*, et comme j'ai un immense intérêt à ce que le libraire en trouve le débit, c'est un grand service qu'il peut me rendre; mais je ne me rappelle pas son adresse, et je compte sur votre amitié pour lui faire tenir les deux exemplaires obligés, avec votre recommandation. Quant au troisième, je me trouverais bien heureux qu'il pût vous suggérer six lignes amicales que Soulié croit pouvoir faire accueillir dans *le Journal des Débats*. Soulié m'a déjà accordé pareille mention dans *la Quotidienne*, et comme son article dit tout ce qu'il est possible de dire, vous en serez quitte pour habiller les même idées avec d'autres phrases. J'ai bien honte, mon ami, de vous ravir des moments que vous ne devez jamais sacrifier à la littérature pédestre des journaux, mais il s'agit d'une marque d'attachement, et vous êtes du très petit nombre d'hommes à qui je puis désirer de la devoir.

M. Maurice m'a écrit qu'on n'attendait plus que moi pour l'impression de notre première livraison. Je vous envoie donc un mauvais chapitre qui est prêt depuis longtemps, mais que je gardais jusqu'à ce qu'il y eût urgence, dans l'espérance de trouver un moment d'inspiration pour le refaire. J'attendrais longtemps maintenant. La palette de l'imagination ne se charge qu'une fois. Quand les couleurs sont épuisées, il faut jeter le pinceau.

Mille tendresses à vous trois, pour nous trois. Nous vous aimons plus qu'on ne peut le dire.

CHARLES NODIER

## II

### SAINTE-BEUVE

On s'étonnerait sans doute si Sainte-Beuve ne figurait pas dans cette galerie de critiques; on aurait tort, puisque nous avons publié toutes ses lettres à Victor Hugo. Que pourrions-nous apprendre de nouveau? L'origine des relations? On l'a peut-être oubliée. Un article dans *le Globe* sur les *Odes et Ballades* signé de deux initiales contenait ce passage : « Qu'on s'imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom*; les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse... »

Sainte-Beuve avait alors vingt-trois ans. Victor Hugo ayant appris, par le directeur M. Dubois, le nom de l'auteur de l'article, remercia Sainte-Beuve; et il conquit l'amitié du critique en encourageant un rêve chèrement caressé, puisqu'il sacra Sainte-Beuve poète. Dès lors l'amitié devint de l'intimité, l'admiration du critique devint de l'enthousiasme jusqu'au jour où la vie des deux amis se transforma en un double calvaire, dont on a suivi ailleurs toutes les stations.

L'enthousiasme de Sainte-Beuve pour le romantisme devait s'attiédir plus tard au souffle de ses rancunes; ces évolutions plus ou moins littéraires ont été racontées et n'ont pas toujours été favorables à la mémoire de l'écrivain et à la rectitude de son jugement.

## III

### CHARLES DE MONTALEMBERT

M. le comte Charles de Montalembert doit-il appartenir à la critique? *Oui* et *non*; *oui* par les lettres qu'il adressa à Victor

Hugo, par sa collaboration au journal *l'Avenir*, une feuille périodique qui vécut du 17 octobre 1830 au 15 novembre 1831, et dont l'existence fut tranchée dans sa fleur par le Vatican.

*Non*, on ne pourrait le considérer comme critique, si on le juge par sa carrière qui s'écoula surtout dans les assemblées, depuis la Chambre des pairs jusqu'à la Législative.

Ch. de Montalembert n'avait que vingt et un ans quand il connut Victor Hugo; il avait fondé *l'Avenir* avec Lacordaire et Lamennais; il rêvait l'alliance du catholicisme et de la liberté. Victor Hugo avait vingt-neuf ans, il était attiré vers ce jeune homme combatif, impétueux, singulier, original à cause de ses idées contradictoires...

Ce Charles de Montalembert, qui avait été le chef du parti catholique et un des plus ardents réactionnaires entre 1836 et 1845, devint républicain en 1848. Il avait été un des plus ardents amis de Victor Hugo dans sa jeunesse et devint un de ses adversaires à la Législative; il était bien accueilli par l'opposition sous l'Empire et combattait avec violence Louis Veuillot vers 1860, ce qui lui gagnait la bienveillance des républicains; toutes ces contradictions lui valaient la faveur des partis les plus opposés. Il était un peu en marge des partis; figure intéressante et originale que sa correspondance avec Victor Hugo éclairera d'un jour nouveau.

La première lettre est curieuse, elle est peu connue quoique je l'aie publiée dans l'édition de l'Imprimerie Nationale.

Victor Hugo avait fait une première lecture de *Marion de Lorme* le 9 juillet 1829, à son domicile rue Notre-Dame-des-Champs, devant une assistance brillante : Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Eugène Delacroix, Alfred de Vigny, Balzac, Boulanger, Soumet, Mérimée, Villemain, d'autres encore. La pièce fut interdite par la censure. Victor Hugo fit une seconde lecture le 2 mai 1831 : Charles de Montalembert y assistait. Pour ceux qui l'ont connu comme chef du parti catholique cette lettre leur paraîtra d'autant plus curieuse que les journaux de droite n'avaient pas ménagé leurs attaques à Victor Hugo qui prétendait, disaient-ils, réhabiliter la courtisane.

L'AVENIR
*Journal politique, scientifique et littéraire*
DIRECTION :
**Rue Jacob, n° 20**

Paris, le 2 mai 1831.

Il m'a été impossible, mon cher M. Hugo, de vous exprimer ce matin devant tout ce monde, les sentiments que m'a inspirés la lecture de *Marion Delorme*. Je ne le pourrai guère davantage ce soir, et cependant je ne veux ni ne puis me coucher sans vous dire quelques mots de la reconnaissance que j'éprouve d'avoir été investi d'un si beau privilège. Je crois n'avoir jamais eu de jouissance plus complète ni goûté des émotions littéraires plus profondes. J'ai retrouvé là tout ce que j'ai jamais aimé et admiré en vous : vous y êtes tout entier, depuis le charme et la fraîcheur de vos premières poésies jusqu'à la maturité de vos études et de vos réflexions d'aujourd'hui. Vos scènes d'amour du 1er et du 3e acte sont ravissantes. C'est d'une pureté angélique. Le marquis de Nangis est aussi adorable dans son genre. Enfin j'aime et j'admire tout excepté *le corset de la Reine* et ce sein nu de je ne sais plus qui.

Ne vous moquez pas trop de mes critiques téméraires, et croyez à ma reconnaissance et à ma bien vive et bien sincère amitié.

CH. DE MONTALEMBERT

Ce samedi soir.

Victor Hugo était, dès sa première jeunesse, le défenseur impitoyable de nos monuments d'art qu'on livrait au vandalisme des destructions. Ah! comme Montalembert dénonce ces barbouilleurs et ces démolisseurs!

De la Grande Chartreuse, ce 8 octobre 1831.

Mon bien cher ami, je ne veux pas quitter ce sublime séjour, sans associer à toutes les célestes pensées qui remplissent mon âme, la vôtre. Ne craignez pas du reste que j'aille vous adresser une longue amplification sur les indicibles beautés de cette porte *du ciel*. Je n'ai qu'un mot à vous dire, mais je veux que ce mot soit daté de l'endroit que j'aime le mieux au monde.

Mon voyage est fait dans les intérêts du catholicisme et il n'est pas, grâce au ciel, sans quelques bons résultats; mais à part ces intérêts, j'en ai d'autres particuliers que je soigne avec tendresse, au premier rang desquels je place ceux de l'architecture gothique. Je prêche avec fougue contre le vandalisme *destructeur* et le vandalisme *réparateur* et je trouve beaucoup de sympathie chez mes bons curés du Dauphiné. Si j'étais fixé ici je ferais beaucoup de bien sous

ce rapport. J'ai découvert dans un bourg obscur nommé Saint-Antoine une basilique de XIIIe siècle qui est ce que j'ai vu de plus complet après Saint-Ouen de Rouen, avec *cinq nefs*. Un misérable curé l'a peinte en vert et rouge comme un cabaret.

Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Nous en causerons à mon retour. Voilà le fait actuel. Vous connaissez de réputation la magnifique cathédrale de Saint-Maurice à Vienne (Isère). Elle a été abîmée par la triple dévastation des Calvinistes, du chapitre, et de la Révolution, au delà de toute idée, mais il y a encore quelques chances de rédemption. J'ai converti le curé aux doctrines de *l'Avenir* et aux bonnes idées d'architecture en même temps. Je suis arrivé trop tard malheureusement pour faire mettre en *ogive* une belle chaire en marbre blanc qu'il vient de faire construire et qui menace fort de ressembler à celle de Saint-Germain-des-Prés. Mais il est encore temps de sauver une grande grille en fer qu'il fait construire pour séparer le sanctuaire et le chœur de la nef. Je lui ai persuadé qu'il fallait la faire en ogive, et je lui ai promis d'en demander le dessin à vous et à M. Boulanger. Vous tiendrez ma promesse, n'est-ce pas, et le plus tôt possible, dans l'intérêt de l'art. L'église est magnifique, ogive pure, sans le plus petit mélange de Roman, colonnes très élancées allant d'un seul filet jusqu'aux voussures de la voûte, ce qui les rend d'une légèreté charmante. L'ogive est simple et fort peu ornée, du XIIIe ou XIVe siècles. Les chapiteaux étroits mais très curieux et chargés de figure. Je vous donne ces détails pour que vous puissiez faire dresser un dessin harmonique. Soyez assez bon pour l'adresser à *M. l'abbé Chatrousse, archiprêtre à Vienne* (Isère) en prévenant que c'est de votre part et de la mienne. Cela fera le meilleur effet dans tout le pays.

Voyez un peu comme j'abuse insolemment de votre complaisance : mais vous pardonnerez tout à mon sincère enthousiasme pour un art dont je vous dois l'appréciation, qui me procure chaque jour de nouvelles jouissances et aussi de nouveaux crève-cœur.

Je suis à peu près décidé à me fixer en Dauphiné. J'y achèterai un vieux château à tourelles, ou une vieille chartreuse : vous m'y viendrez voir, et nous y ferons de la restauration gothique à loisir. Vous n'avez pas idée de la beauté et de la bonté de ce pays, du clergé, etc., c'est une petite Irlande.

Répondez-moi à Marseille, poste restante et croyez-moi votre ami bien reconnaissant et profondément attaché pour la vie.

CH. DE MONTALEMBERT

En présence des attaques toujours grandissantes des catholiques, Lacordaire, Lamennais, Ch. de Montalembert, durent suspendre le 15 novembre 1831 la publication de *l'Avenir*. Ils voulaient, avant de poursuivre leur campagne, obtenir

l'assentiment du pape, et ils étaient partis pour Rome. En cours de route Ch. de Montalembert reçut le volume de Victor Hugo, *les Feuilles d'Automne*; il le juge non en critique ni même en ami, mais simplement d'après l'impression que les œuvres du poète produisent sur son cœur :

Oneglia, sur la rivière de Gênes,
ce 10 décembre 1831.

J'ai reçu, mon bien cher ami, à Antibes, vos délicieuses *Feuilles d'Automne* et vous ne m'en voudrez pas si je profite d'une des haltes de notre pèlerinage pour vous en remercier le plus vivement et le plus cordialement possible. Vous savez que je n'aime pas mêler ma faible voix à ce chœur unanime de louanges qui accueille chacune de vos productions, c'est mon cœur qui vous loue en vous aimant davantage chaque fois que vous parlez au monde; mais aujourd'hui que je suis si loin de vous et pour si longtemps, je me résigne à vous dire quelques mots, me fiant à la distance pour donner quelque retentissement à mes paroles.

Recevez donc mes remerciements bien au-dessus de tout ce que je pourrais exprimer pour les douces émotions que m'a procurées la lecture de ce recueil, si digne de vous sous tous les rapports. Il y a des pages où vous vous êtes surpassé vous-même, d'autres où vous avez retrouvé toute la fraîcheur de votre jeunesse ou plutôt de votre enfance, d'autres enfin où j'ai remarqué, avec une admiration qui tenait du bonheur, de ces retours vers Dieu, vers *le Seigneur*, vers l'idéal chrétien qui vous ont quelquefois manqué, mais qui vous deviendront chaque jour plus nécessaires et plus consolants. Votre *Biographie*, vos *Bruits sur la montagne*, vos *Lettres d'amour*, vos lettres à S. B. et à L. B., votre sublime élégie sur l'*Aumône*, celle au trappiste de la Meilleraye, *Bièvre*, *Soleils couchants*, surtout le dernier, enfin *la Prière pour tous*, voilà autant de nouvelles gloires pour votre couronne si précoce et si pleine. Et puis votre préface si noble et si indépendante! Et puis tant de vers délicieux comme celui-ci :

*Rêver, c'est le bonheur, attendre, c'est la vie!*

Vous savez que je ne vous juge ni en critique, ni même en ami, mais simplement d'après l'impression que vos œuvres produisent sur mon cœur. Vous ne serez donc pas étonné si je mets au-dessus de tout ce recueil, votre n° 2 *à Louis B.*, sur la mort de votre père. J'avais presque dit : de *mon père*, tant vous avez sondé toutes les profondeurs de cette cruelle douleur, tant vous avez levé le voile qui recouvre ce vide irréparable dans la vie du jeune homme, de *l'arbuste désormais à nu sous l'aquilon.*

C'est pour cela surtout que je vous remercie et que je vous bénis.

Que n'ai-je encore *l'Avenir* pour y parler de vous! Mais ce pauvre

*Avenir*! Vous avez, j'en suis sûr, gémi comme moi sur sa chute. J'ai été si accablé pendant les derniers jours de mon séjour de huit jours à Paris, entre mon retour du midi et mon départ pour Rome, qu'il m'a été impossible d'aller vous embrasser comme j'en avais l'intention jusqu'au moment de monter en voiture. Ah! pourquoi, vous qui chantez toutes les belles causes, n'avez-vous pas quelques accents de sympathie et d'encouragement pour la nôtre? Je pense à cela bien souvent. Rien ne manquerait alors à nos yeux du moins, à ses attraits et à sa gloire.

Nous sommes en Italie depuis trois jours. Après avoir vu le sublime spectacle de la légitime et inoubliable révolte de Lyon, après avoir été reçus avec un véritable enthousiasme à Marseille, nous voici livrés à toutes les vexations, toutes les humiliations, toutes les oppressions que peuvent exercer contre nous la police, la douane et les gendarmes de S. M. Sarde. La Corniche de Nice à Gênes est ravissante, mais je sens que je ne suis pas assez poète pour aimer soit la nature, soit l'art sans la liberté. D'ailleurs ce n'est pas le temps d'aimer, mais de combattre. Il me tarde déjà d'être rentré en France!

M. de Lamennais a lu avec autant d'enthousiasme que moi vos belles pages. Ainsi que Lacordaire il vous fait mille amitiés. Nos hommages à madame Hugo. Pensez quelquefois aux pèlerins. Ils prieront pour vous. Quant à moi vous savez que je suis le plus dévoué des vôtres.

COMTE CH. DE MONTALEMBERT

Les trois pèlerins Lamennais, Lacordaire et Ch. de Montalembert sont arrivés à Rome.

Charles de Montalembert, tout en poursuivant son panégyrique des *Feuilles d'Automne*, donne des détails sur l'objet du voyage. Il a foi dans *l'Avenir*, il annonce que leurs affaires prennent une meilleure tournure; il est le défenseur acharné de la Pologne et appelle Victor Hugo à son secours en faveur de cette noble cause :

Rome, ce 18 février 1831.

Mon cher Ami,

Bien que vous me traitiez horriblement mal et que vous ne répondiez jamais un mot à toutes mes divagations, je ne veux pas rester plus longtemps sans vous parler de l'impression qu'ont produite à Rome vos *Feuilles d'Automne*. Je ne vous importunerais pas si je devais dater ma lettre de tout autre endroit que de Rome : mais il y a dans ce nom quelque chose de sacré et d'attachant qui excuse tout.

Votre dernier recueil donc, qui n'est connu ici que par le seul et unique exemplaire que j'y ai apporté, mais que j'ai prêté à tant de monde qu'il a obtenu une sorte de publicité, votre dernier recueil

a fait le plus vif plaisir à tout le monde, Français, Italiens, Russes, Polonais, etc. Je n'ai pas encore entendu une seule critique : les plus invétérés rétrogrades sont désarmés par des morceaux tels que *la Prière pour tous, O mes lettres d'amour.*

Il me semble que cet écho Romain de votre gloire Parisienne ne vous déplaira pas : c'est pourquoi je vous le répète.

Ma lettre de Gênes me dispense de vous dire tout ce que moi j'aime et j'admire dans ce délicieux volume. Je sens seulement que je vous suis si vivement attaché que les éloges qu'on vous donne me rendent fier comme s'ils m'étaient décernés à moi-même.

Vous dites dans votre préface : que *Rome, la cité de la foi, va peut-être devenir la cité de l'intelligence.* Cela ne sera pas de sitôt, je vous assure; je ne pouvais rien m'imaginer de pareil à ce que j'ai vu et entendu dans cette capitale du monde chrétien. Ce n'est pas *au-dessus* mais *au-dessous* de toute croyance. Enfin il faut avoir foi dans *l'Avenir*... Nos affaires, après avoir été bien rudement menées, prennent une meilleure tournure, bien que leurs Majestés Impériales les empereurs d'Autriche et de Russie aient daigné s'occuper de nous au point d'adresser des *notes officielles* au Saint-Siège pour lui demander de nous condamner, *attendu,* disent-ils ingénieusement, *que nous aspirons à ériger le parti catholique en sixième puissance, ce qui troublerait l'équilibre européen; attendu que nous voulons donner une teinte religieuse au Jacobinisme; attendu surtout* (ce sont les propres paroles de l'autocrate) *que c'est à nous qu'est dû le caractère religieux de la révolte polonaise!!!* Il faut vous dire que le czar schismatique est tout-puissant à Rome et que Louis-Philippe y est très considéré.

Nous ne voyons guère ici que des Polonais et des Polonaises; c'est une nation à la fois délicieuse et sublime. Ils nous racontent des choses épouvantables sur ce qui se passe maintenant dans leur patrie. Faites donc quelque chose sur eux : ils s'y attendent et se plaignent de votre silence. Puisque vous paraissez aimer les épigraphes héraldiques je vous offre pour votre pièce sur la Pologne la devise de ma famille : *Cecidi sed surgam.*

M. de Lamennais et Lacordaire se rappellent bien tendrement à votre souvenir. Vous savez, mon cher ami, combien je vous aime, combien je suis fier de l'amitié que vous m'avez promise et combien j'y compte.

CH. DE MONTALEMBERT

Les démarches de Montalembert à Rome devaient être condamnées à un échec, car le 15 août 1832 le pape, dans une encyclique, condamnait les doctrines de *l'Avenir.*

## IV

### ARSÈNE HOUSSAYE

Je ne dirai que quelques mots d'Arsène Houssaye qui s'est présenté lui-même dans six volumes de Mémoires. Il était rédacteur en chef du journal *l'Artiste*, et c'est à ce moment qu'il connut Victor Hugo, et qu'il le célébra dans son journal; il était lié avec Gérard de Nerval, Théophile Gautier, H. Murger; il écrivait des contes, des romans, des vers. Mon père me répétait volontiers, quand j'étais tout gamin, une ancienne phrase qui lui était restée gravée dans l'esprit et qui l'amusait. Arsène Houssaye écrivait qu'il avait voulu « cueillir les petites violettes du souvenir dans les champs oubliés de l'histoire ». Il s'agissait, je crois, de peintres du XVIIIe siècle. Il était critique d'art, et en cette qualité, il désirait vivement être décoré, c'est là l'objet de la lettre qu'il adressa à Victor Hugo; il avait environ trente ans, l'âge où l'on éprouve quelque joie et quelque orgueil à orner sa boutonnière d'un ruban rouge :

1843.

Cher Monsieur et Royal Poète,

Je cours de ce pas à *l'Artiste* pour savoir s'il y a eu un oubli. C'est d'autant plus singulier que dans le dernier numéro votre nom rayonne du plus vif éclat. Le geai s'est paré, je ne dirai pas des plumes du paon, mais des plumes de l'aigle.

Vous dirai-je toute la joie sérieuse que j'ai prise à lire ou à relire votre beau livre [1]. C'est ainsi que je comprends des poèmes modernes : Dieu, la nature et le poète, trinité sublime et féconde.

J'avais en outre une chose à vous dire et une chose à vous demander :

Hier j'ai vu une liste formidable d'esprits égarés, 19 voix contre Alfred de Vigny. Ainsi, pour la gloire de l'Académie et de l'esprit français, rassemblez vos forces contre l'invasion non pas des barbares mais ce qui est bien pis, des médiocrités. Un ami de M. Empis s'est mis en campagne, ami puissant par la politique, et le croirez-vous? Il a recueilli avant-hier 19 paroles *d'honneur* contre M. de Vigny.

Voici ma demande; c'est un ami sincère qui l'adresse à un tout-puissant ami. Je n'ai pas la croix et ce n'est pas une raison pour l'avoir.

1. *Les Rayons et les Ombres.*

Je n'ose vous parler de ma poésie qui se cache au fond des bois et qui fait bien. J'ai écrit un gros livre d'études sur les poètes et les peintres du XVIIIe siècle; mais passons. J'ai depuis longtemps dans les deux Revues écrit sur les arts, les arts anciens et les expositions modernes; depuis dix-huit mois bientôt je suis rédacteur en chef de *l'Artiste* où l'on défend tout ce qui est grand, tout ce qui est bien, partant tout ce qui est beau. J'ai un traité qui m'assure cette rédaction pour cinq ans. Enfin je termine une histoire de la Peinture flamande et hollandaise, livre monumental, par le format, bien entendu; à ce livre le Ministère de l'Intérieur, M. Cavé aidant, s'est montré très sympathique. Voilà où j'en suis; je vous dis tout et j'y trouve du plaisir, Monsieur, car votre cœur est grand comme votre génie.

Tous les ans à la fermeture du Salon on donne la croix à bon nombre de peintres qui la gagnent quelquefois par nos critiques. Depuis quinze ans *l'Artiste* l'a prouvé. Ne pourrait-on pas la donner à celui qui cherche à élever l'art en prêchant la splendeur de l'idéal, de la ligne et de la couleur? Mais M. Duchâtel me renverra peut-être à M. de Salvandy et M. de Salvandy à M. Duchâtel.

Je pourrais prouver ma reconnaissance au ministère à propos des élections. J'ai là-bas, dans le Laonnais, une nombreuse famille d'électeurs; moi-même je suis électeur, et par mon père, trois fois éligible. Peut-être même me déciderai-je à courir les dangers politiques. Mais nous voilà bien loin de la poésie.

Pardonnez-moi, Monsieur et très cher poète, et ne m'en veuillez pas d'avoir osé compter sur vous.

Agréez l'assurance de mon profond dévouement.

AR. HOUSSAYE

Mes très humbles hommages aux pieds de Madame Victor Hugo.

Arsène Houssaye était un éclectique, il avait une grande souplesse et n'avait pas de préférences pour les régimes politiques qui pouvaient se succéder. Il devint administrateur de la Comédie-Française en 1849; le coup d'État, en amenant la chute de la République, provoqua la chute lamentable des recettes. Victor Hugo allait être proscrit. Mais Arsène Houssaye avait l'instinct de l'actualité, son éclectisme lui permettait d'avoir un esprit chevaleresque et, ce qui vaut mieux, du courage; il fit afficher *Marion de Lorme*, la salle était bondée; le 4 juin 1852, on annonça la vente du mobilier de Victor Hugo, il fit afficher encore *Marion de Lorme* avec Mme Judith. Louis-Napoléon assista à la représentation et applaudit au moment même où Victor Hugo proscrit se trouve privé de

son foyer, la scène de Nangis qui demande grâce et parle de clémence.

Arsène Houssaye n'en éprouva personnellement aucun dommage, puisqu'il resta à la tête de la Comédie-Française jusqu'en 1856. Il est vrai qu'en 1851 il avait composé la fameuse cantate : *l'Empire, c'est la paix*. Et Houssaye, toujours éclectique, fréquenta le salon de Victor Hugo au retour de l'exil. Il eut toujours l'art de ne pas éveiller les jalousies et les rancunes. Il sut ne s'inféoder à aucun parti et s'enrégimenter dans tous les mondes. C'était un indépendant qui avait la bonne fortune d'être en excellentes relations avec tous les gouvernements et avec tous les hommes célèbres, quelle que fût leur opinion.

## V

### LAURENT PICHAT

Je doute que le nom de Laurent Pichat dise quelque chose à la génération actuelle. Qu'il ait été député et sénateur, même inamovible, ce n'est pas un titre qui peut l'immortaliser. Nous serions bien embarrassés de citer beaucoup de noms parmi les parlementaires vivants, et cependant Laurent Pichat a été une manière de personnage; il était romancier, critique, poète et il écrivait d'une assez jolie façon. Il occupait même une situation dans le monde. Tout jeune, il était riche. Très républicain, il fréquentait les salons républicains.

Ceux qui étaient liés avec Laurent Pichat le connaissaient comme directeur de revue, comme homme politique, ils l'ignoraient comme poète. Laurent Pichat faisait des vers. Il était un des assidus du salon de Jules Simon, un des salons de l'opposition les plus réputés sous l'Empire, parce qu'on y recevait des hommes politiques, des hommes de lettres, des artistes, des poètes, des musiciens et aussi des ouvriers dévoués aux idées libérales et républicaines. En ces temps-là les maîtresses de maison avaient des albums et demandaient à leurs invités d'y écrire des vers, des pensées, de faire des dessins au crayon ou à la plume, et je trouve dans l'album de ma

mère des vers de Laurent Pichat que je reproduis ici et qui datent de 1857 :

Les albums sont pour moi semblables aux volières.
Là, les maîtres du chant, les muses écolières,
Les rossignols et les pinsons,
Quittant leur nid timide ou bien leur forêt verte,
Arrivent tour à tour dans cette cage ouverte,
Mêler leurs cris et leurs chansons.

Aujourd'hui, c'est à moi de faire mon tapage.
Oh! vous qui me verrez perché sur cette page,
Prenez mes strophes en pitié!
Vous le voyez, j'ai pris ma voix la plus coquette;
Ne m'effarouchez pas — afin que je becquette
Quelques compliments d'amitié.

Nous en raffolons tous et, quoi que l'on en dise,
Pour nous la flatterie est une friandise
Dont nous faisons notre régal!
Madame, de plus grands viendront à tire d'ailes
S'abattre auprès de moi, mais non de plus fidèles;
Le cœur me fera leur égal.

Il est de ces oiseaux qui, dit-on, se souviennent
Du toit qu'ils ont choisi, qui, tous les ans reviennent,
Dont le retour, dit-on, bénit :
Madame, vous savez de quel nom on les nomme!
Imiter ces oiseaux, c'est beaucoup pour un homme;
Je l'ose — et place ici mon nid.

LAURENT PICHAT

31 mai 1857.

Laurent Pichat avait une fortune qui lui aurait permis de vivre largement et sans se jeter dans la mêlée littéraire, mais il avait des ambitions et il fonda en 1853 avec Louis Ulbach la *Revue de Paris*. Il avait trente ans. Tout jeune, il avait connu Victor Hugo. Dès que *les Châtiments* parurent, Laurent Pichat fit un article très courageux. Victor Hugo l'en remercia. Bravement le jeune critique profita de cette réponse pour demander au poète exilé sa collaboration. La tentative était dangereuse à une époque où l'on ne pouvait guère parler de Victor Hugo sans s'exposer aux rigueurs du gouvernement impérial. Mais ce danger Laurent Pichat n'hésite pas à l'affronter et il écrit à Victor Hugo :

Paris, 21 juillet 1853.

Cher et illustre Maître,

Vous me remerciez de mon article et moi, je remercie tous ceux qui ont suivi mon exemple, P. Lamayrac, L. Jourdan, C. Caraguel : ma récompense est complète. Je crois avoir dit tout ce que l'on peut oser par le temps qui court et j'ai vu avec tristesse que vous vous abusiez sur les tendances de mon esprit. Vous avez compris mon cœur qui vous est tout dévoué et qui vous a consacré les premières lignes que ma plume ait pu jeter quelque part; mais vous semblez méconnaître mes idées : elles sont humbles, mais droites et quand elles cherchent une joie elles la trouvent dans le souvenir. La France n'a plus pour moi que des sympathies furtives. Ceux que j'y aime doivent se taire : mes yeux regardent du côté des frontières plus souvent que vous ne pensez. Cette justification n'aurait aucune importance si je ne tenais à votre estime et quand vous faites une distinction entre le talent et les opinions, je pense que nous sommes en désaccord et je ne l'accepte point : L'homme et la pensée doivent être UN et, dans ma vie qui commence, je m'exerce à cette unité.

Mais revenons aux choses littéraires. *La Revue de Paris* est pleine de vos amis et de vos fidèles. Il ne faut jamais désespérer et, bien que des faits plus sérieux s'accomplissent, nous gardons le saint autel de la foi romantique. Nous rallions à nous les éléments épars. Paul Meurice nous a prêté son nom et j'espère qu'il nous donnera sa plume. Si jamais vous pensiez, vous, notre maître à tous, à envoyer un doux et grand souvenir aux imaginations qui s'allument à votre nom, nous serions fiers que votre choix tombât sur notre recueil. Je ne connais pas vos intentions et je commets peut-être une indiscrétion en vous parlant d'un travail que vos fils préparent sur l'île de Jersey et où doivent paraître des vers de vous. Paul Meurice m'a donné ces détails et je m'en sers pour vous demander quelques-unes de ces poésies. Je formule mon désir nettement, parce que je parle, j'en suis certain, au nom de milliers d'êtres : je m'appelle tout le monde. Qu'il soit bien établi toutefois, pour ma dignité, que je vous adresse cette requête dans la simplicité de mon enthousiasme. Je respecterai toujours vos intentions et je me suis expliqué avec Meurice sur tout cela avant de vous écrire. Il a paru m'approuver et je me suis hasardé.

Quoi qu'il arrive et c'est du fond du cœur que je vous parle au nom de mes amis et au mien — nous sommes là et pour longtemps j'y compte — avec dix ans de jeunesse encore pour défendre les idées que vous nous avez données et abattre les idoles qui se dresseront.

Adieu, Cher Maître. Veuillez présenter mes plus respectueux souvenirs à madame V. Hugo et serrer les mains de vos fils et de A. Vacquerie.

Je serre très fidèlement les mains que vous m'avez tendues.

LAURENT PICHAT

Bruxelles, 2 mai 1854.

Cher et Illustre Maître,

Arrivés ce matin à Bruxelles, moi et mon ami Maxime du Camp, pour affaires concernant notre *Revue*, notre première idée a été de vous écrire. Dans un pays plus libre que le nôtre, nous nous sentons plus près de vous. Toutefois notre souvenir n'est pas tout à fait désintéressé, je vous l'avoue. Je reviens de nouveau à la charge, pour vous demander si vous êtes toujours à notre égard dans les mêmes idées bienveillantes. Notre *Revue* marche. D'ici à quelques mois nous allons donner un vigoureux coup de collier et nous voulons savoir dans quelle mesure ceux que nous aimons et ceux qui nous aiment soutiendront nos efforts. — A qui devions-nous penser d'abord? à vous. — Nous osons — et c'est l'autorité de notre audace, — nous osons déclarer que nous restons aujourd'hui, au point de vue littéraire et même politique, les vrais défenseurs des saintes idées. Nous luttons obscurément, mais avec courage. Vous foudroyez, nous cherchons à entretenir le feu sacré : vous êtes au désert — nous sommes à Rome. — Notre tentative est-elle indigne de votre appui? Vous déciderez. Votre nom dans notre recueil donnerait une puissance énorme à notre œuvre et vous viendriez nous consacrer. — Dans une lettre dernière, vous me disiez que vos moments sont pris par des travaux de longue haleine. — Nous avons attendu. — Faut-il espérer encore? ou quitter tout espoir? — Nous ne sommes pas des mercenaires : nous avons toujours été des hommes de bonne volonté qui marchons où la foi nous guide; mais un mot du général donne du cœur aux meilleures troupes et nous serions fiers de développer un matin aux yeux de nos lecteurs le drapeau dont nous faisons flotter l'ombre seulement.

Tout initiateur a veillé sur ses disciples. Ne nous abandonnez pas quand nous appelons votre apparition.

Adieu à vous et autour de vous. La commission dont vous me chargiez dans votre dernière lettre a été faite avec le plus grand soin et en toute hâte.

Je vous serre très fidèlement la main.

LAURENT PICHAT

Jacob 46.

La lettre de Laurent Pichat était accompagnée de la lettre suivante, signée de Maxime du Camp qui était un des fondateurs de la *Revue de Paris*, publia des articles de critique sur la peinture, des romans, des livres d'histoire et devint membre de l'Académie Française en 1880.

Cher Maître, je me joins à Laurent Pichat, pour vous dire : nous vous attendons, nous sommes vos fils, jamais, vous le savez, nous n'avons déserté, même du regard, le drapeau que vous avez levé; nous sommes les combattants de la même idée, tendez-nous votre

puissante main afin que nous puissions montrer au moins au monde littéraire que de loin comme de près, dans l'exil ou dans la Patrie, vous veillez sur ceux qui marchent dans cette grande voie que vous avez ouverte.

Pardonnez-moi de vous écrire; vous rappellerez-vous seulement mon humble nom? Ne m'en veuillez pas trop de cette liberté que je prends et mettez-la, cher et grand Maître, sur le compte de l'inaltérable dévouement que j'ai pour vous.

Je ne vous dis rien de vos *Châtiments*; c'est merveilleux; nous en avons tous le cœur encore troublé jusqu'aux larmes.

En finissant, permettez-moi de me dire absolument à vous.

MAXIME DU CAMP

36, Rue Saint-Lazare.

En 1858 la *Revue de Paris* était supprimée par décret. On conçoit que Laurent Pichat avait conservé pour l'Empire une rancune tenace. N'ayant plus de revue, ni de journal, il faisait des conférences sur les poètes et il en profitait autant qu'il lui était possible pour donner en passant quelques coups de patte au gouvernement.

En 1862, *les Misérables* paraissent; Laurent Pichat reçoit son exemplaire et Paul Meurice lui remet la précieuse feuille bleue, que seuls les amis pouvaient joindre au premier volume, la feuille portant la dédicace et la signature de Victor Hugo. Laurent Pichat écrit tout aussitôt à Guernesey :

1862, 15 mai.

Cher Maître,

Je vous suis bien reconnaissant de ne pas m'avoir oublié. Paul Meurice m'a remis la feuille de papier bleu, le talisman de l'amitié avec votre nom et le mien rapprochés par votre plume. Vous savez que nous sommes un petit poste avancé, défendant ce que nous pouvons défendre, et puritains entre l'orléanisme et le bonapartisme. Le devoir est obscur, mais il est encore très doux. Je me suis fait en dehors, un public qui vient écouter des leçons littéraires où depuis deux ans je parle des poètes que j'aime. Votre nom revient sans cesse et j'ai célébré récemment le rapprochement des deux révolutions, la révolution politique et la révolution littéraire. Le succès de vos *Misérables* a une portée politique évidente. Nous en sommes tous heureux. J'ai vu tantôt chez Pagnerre [1] la foule des acheteurs et des commis de librairie qui emportaient des ballots des quatre nouveaux volumes. On rencontre des *Cosette* et des *Marius* dans les mains de tous les passants et dans toutes les bouches dans les salons.

1. L'éditeur des *Misérables*.

Dernièrement Montalembert, on ne m'a pas dit où, était dans une réunion de son monde où les volumes de *Fantine* étaient le sujet de la conversation. On admirait avec chaleur; il n'y a que vous pour donner la vie à ces morts. Cependant un évêque faisait des réserves pour la scène du Conventionnel. — Cette bénédiction est invraisemblable! disait-il. — Mais nous avons vu plus fort que cela, reprit Montalembert; vous ne vous le rappelez pas. Dans un des voyages de Bonaparte (il cita le lieu et le nom de l'évêque dont il va être question) un prélat le reçut et Bonaparte lui demanda sa bénédiction. — C'est plutôt à vous, Monseigneur, de me bénir, répondit l'évêque, et il s'inclina. Vous voyez, ajouta Montalembert, que c'est plus fort que la scène de Victor Hugo!

Permettez-moi de vous remercier encore, cher Maître, et veuillez croire à mon dévouement fidèle et à mon amitié.

LAURENT PICHAT

Laurent Pichat était un des habitués des salons célèbres de l'opposition, et il s'était rendu populaire dans les milieux révolutionnaires car il subventionnait le journal de Delescluze, *le Réveil*. A la chute de l'Empire il était porté sur la liste républicaine et était élu membre de l'Assemblée nationale et plus tard sénateur inamovible.

## VI

### JULES JANIN

Jules Janin est devenu, au moment de la mort tragique de la fille de Victor Hugo, un ami le plus ardent et ensuite un fidèle admirateur de l'œuvre du poète. M. Clément Janin, dans des articles fort attachants, nous a montré l'incertitude des premiers pas du journaliste, emporté par la fougue de la jeunesse et redressant bien vite ses premiers jugements.

Les deux hommes étaient contemporains, puisque Victor Hugo n'était l'aîné que de deux ans seulement.

Jules Janin avait la passion du journalisme, et dans le journalisme il préférait la critique. Il était critique dans l'âme, à peine au sortir de l'enfance, puisqu'il n'avait que vingt et un ans quand il débuta dans une petite feuille satirique. Cette petite feuille s'appelait *le Figaro*. Et pendant plus de quarante ans il fut critique au *Journal des Débats*.

Je ne l'ai rencontré que deux fois en 1868, mais, pour nous jeunes gens, il était la personnification de la critique, le juge, mais un juge bienveillant, aux allures cordiales. Il avait pour nous un grand mérite, c'est qu'il n'était le prisonnier d'aucune école, quoiqu'il eût exercé une grande influence sur le mouvement romantique; il avait alors un grand bagage littéraire, s'étant signalé dans tous les genres, dans le roman, le récit, la nouvelle, l'histoire.

Pourquoi était-il pour nous le critique par excellence? c'est parce qu'il n'avait pas de parti pris. C'était pour quelques-uns un grief; pour nous c'était un honneur. Ceux qui jugeaient à cette époque s'étonnaient qu'il pût louer à la fois Racine et Victor Hugo. Ils considéraient que c'était une hérésie; Jules Janin donnait la preuve éclatante de sa clairvoyance et de sa divination, qui devait grandir dans l'avenir sa réputation.

Ne trouve-t-on pas aujourd'hui des critiques qui louent avec la même ardeur *Hernani* et *Andromaque*, sans que ce prétendu éclectisme soulève les étonnements qu'il provoqua jadis? Il admirait la beauté partout où elle se trouvait; Francisque Sarcey lui-même, après avoir vigoureusement attaqué *Hernani*, fit son *mea culpa* et, comparant *Hernani* au *Cid*, étreignit dans une commune embrassade les romantiques et les classiques. Mais Sarcey ne connut cette belle audace que bien après Jules Janin.

La verve, cinglante, ironique parfois, mais toujours amusante de Janin se répand encore plus librement dans sa correspondance parce qu'elle aborde tous les sujets. L'ami peut se livrer en toute franchise et sans crainte et sans entraves. Je publierai un jour sa correspondance à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Je me borne ici aux relations du critique et du poète.

Il loue *Hernani*, *Marion de Lorme*, *Lucrèce Borgia*.

Il admire ce 5e acte d'*Hernani* : « le 5e acte est véritablement une chose très belle, accomplie, impérissable. On y retrouve le souvenir lointain de l'admirable scène matinale de Roméo et Juliette quand l'alouette va chanter et quand le rossignol chante encore. »

Et à la reprise de 1867 : « à peine si la toile était levée,

un triple et juste salut accueillit ce beau drame enfin ressuscité...

» En dépit de toutes les censures et de toutes les exclamations *Hernani* reste un drame admirable, un pêle-mêle éloquent (non moins peut-être que le *Cid*) des sentiments les plus héroïques et les plus tendres. »

Je borne là les citations, préférant puiser dans sa correspondance inédite quelques fragments qui ont rapport à la critique.

Le 2 juin 1852, après avoir flétri le régime impérial, il ajoute :

J'en suis là que je doute en ce moment si je n'ai pas commis un grand crime de parler de vous dans mon feuilleton et si le journal aura le courage d'imprimer ma timide et imbécile élégie. Ainsi, pardonnez-moi si je ne suis pas un plus intrépide et valeureux champion, ce n'est pas le courage et ce n'est pas le dévouement qui me manquent à coup sûr, c'est l'espace et le champ clos au soleil! On ne veut pas que nous parlions! On nous bâillonne, et c'est à peine si, de temps à autre, nous pouvons faire entendre un soupir étouffé!

Et le 18 avril 1854, il écrit à madame Victor Hugo qu'il va faire paraître son livre sur Victor Hugo; je ne voudrais pas déflorer cette belle lettre, je me borne à reproduire ce passage : « Sachez donc que le maître absolu de toute poésie est un certain Achille Fould, et que cet Achille Fould réunit, sous son bâton sans mesure, l'art dramatique tout entier. Il administre le Théâtre-Français; c'est lui qui ne veut plus de *Marion de Lorme* ou d'*Hernani*. »

Je reproduis la lettre du 23 juillet 1855 parce qu'elle est tout entière consacrée à l'œuvre de Victor Hugo :

23 juillet 1855.

Cher Maître et cher Exemple,

(*O et proesidium et dulce decus meum.*) Il m'a semblé, ce matin, que le meilleur moyen d'oubli en la présente prostitution des couronnes royales, c'était de vous écrire, uniquement pour la joie et la fête de saluer votre inaltérable *Contemplation*. Quel poème! Il est dans l'air. Il ressemble à cette *joye errante dans les nues*, dont parle Shakespeare; il nous invite à prier Dieu, à faire l'amour dans les bois, au bord de ces claires fontaines, sous ce beau ciel, c'est le chant de l'oiseau à l'oiseau, de l'étoile à l'étoile, et il me semble à moi (un vieux cœur!) que le monde s'arrête afin de savoir quand donc il entendra d'une façon

moins confuse les nouveaux poèmes! Êtes-vous heureux d'être, à ce point de sérénité, un si rude vengeur; avez-vous assez d'inspiration, d'apaisement, de grâce et de charme au service de vos mépris et de vos vengeances, et devez-vous en fin de compte, remercier les dieux de Tacite et de Juvénal, qui vous ont fait cet exil et ces loisirs? Quant à moi qui suis si loin de votre patience, de votre courage et de la conviction où vous êtes que ce boulet est déjà forgé qui doit châtier ces *misérables*, j'admire en silence, et dans un étonnement voisin de l'épouvante, cette toute-puissance sur vous-même, et je cherche à comprendre comment le même homme, au même instant, a passé d'une façon si naturelle et si charmante, de la satire à l'élégie, et quelle énormité de satire! à ce point violente et juste, qu'elle a déshonoré même les crimes et les hommes qu'elle épargne! Ainsi vous tenez de cette main d'enfant et de géant le fer rouge et le brin d'herbe. Après avoir marqué César et sa cour, vous cueillez au hasard les fleurs nouvelles et vous en faites une fraîche couronne à vos plus chers, à vos divins souvenirs.

Oui, dans cette *plainte* où respire et chante doucement la brise des *Feuilles d'Automne*, se retrouve à chaque instant ces grands deuils qui vous ont frappé, la patrie au carcan, votre fille au ciel, votre jeunesse au beau milieu de ces chefs-d'œuvre dont elle est la vie éternelle, mais voilà tout le livre; il est écrit avec tant de calme, il est chanté d'une voix si pénétrante et si douce que le monde va se demander si vraiment ce sont là les *Orientales* de l'exil? L'exil est absent de ce livre, on l'a relégué je ne sais où, on le méprise, on le dédaigne, on le nie. Ils sont les vrais exilés, ces bourreaux, ces tyrans, ces saltimbanques de la conquête parodiant les splendeurs du Versailles de Louis XIV, de Molière et de Bossuet. Ah! l'étrange fête et la drôle d'aventure, ce Versailles ressuscité par ces fantômes de la honte, de la faim et de la peur. Les voilà, les exilés, ce sont les gens qui s'amusent là-bas à traîner les vieilles défroques d'une royauté qui n'aurait pas voulu de cet empereur pour en faire un laquais. Songez donc à ceci : le maître de la garde-robe en ce temps-là s'appelait le *Grand Condé*.

Certes, ce genre humain tourmenté et violé, actuellement par tant de misérables, va se trouver dans un enchantement inespéré à la lecture des *Contemplations* et véritablement le monde va crier : « Au miracle! » Un miracle, en effet, produit par la double force de l'âme et de l'esprit et que toi, seul, tu pourrais expliquer, ô génie apaisé, et satisfait.

Cependant, il ne faut pas oublier d'écrire à M. de Sacy, votre nouveau confrère, ou de le faire prévenir que c'est moi seul que vous voulez pour raconter votre livre à ces oreilles qui savent encore entendre. Il ne faut pas que le Cuvillier-Fleury, qui est une espèce de brigand, s'empare de ces chères merveilles et les attife à la mode de son esprit; ceci est à moi, c'est mon bien, c'est ma proie, et mon avancement *d'hoirie*, et je me rends véritablement cette justice

(tant l'abaissement est général) qu'il n'y a que moi qui suis digne de parler de Victor Hugo. Ah! cher Maître, vous m'avez donné bien des bonnes paroles et dont je sens tout le prix, puissiez-vous confirmer celle-là.

Je vous écris d'un cœur ardent, d'une main tremblante. Avant-hier, comme j'étais sous un arbre entre Horace et vous (mes deux poètes!) un homme est passé qui m'a touché la main de sa honteuse machine à serment. C'est un nommé Jubinal que vous avez vu souvent dans votre antichambre à côté de Philoxène Boyer et autres mouchards; à peine ai-je senti le contact de cet Achille Jubinal, représentant du peuple, à ce qu'il dit, — Bon! me suis-je dit, il va m'arriver quelque misère! — Un quart d'heure après j'avais la goutte et voilà comment vous trouverez cette lettre encore moins facile à lire que toutes les autres. Prenez-vous en à Achille Jubinal.

Hetzel est ici qui écrit, pour son compte, en plein paysage, en pleine *Contemplation*, des choses ravissantes. Il est bien attaché à votre gloire, il en a fait sa chose, et je l'ai trouvé beaucoup plus consolé que l'an passé, tant la poésie a de puissance et d'autorité sur les nobles cœurs. Si cette idiote de Victoria avait été vraiment une Reine, que dis-je? une femme, elle eût demandé par curiosité à voir un poète au milieu de ces toiles peintes et de ces gloires badigeonnées; dans quel immense embarras cette toute petite question : *un poète*? eût jeté Bacchiochi et Bonaparte? Ils n'avaient pas d'autre ressource que d'envoyer quérir M. Méry, M. Vidocq ou M. Belmontet, un poète! Il est là-haut, sur un roc battu des vents, le poète français, et il me semble qu'en ce moment bouffon il doit diablement s'amuser.

Enfin, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de madame Victor Hugo, elle est si bonne et si généreuse pour moi! Quelle admirable lettre elle m'a écrite après la mort de cette adorable madame de Girardin et comme, en effet, les uns et les autres, vous avez dû la pleurer. C'est un rayon de moins dans votre pâle soleil, un bruit de moins dans votre écho, une nouvelle plaie à votre cœur. Votre nom, prononcé sur cette tombe ouverte avant l'heure, a rencontré bien des sympathies; lui-même le fossoyeur m'a pris les mains. Ça tient à si peu cette ère impériale! à des canons, à des cachots, à des meurtres, des forces aveugles, à rien! On parlait hier soir du grand carnaval anglo-français qui se démène en ce moment sur nos boulevards et l'on s'émerveillait des tapis de Sallandrouze, des devises du Jockey-Club, et des amabilités du tailleur de S. M., sans compter les inventions du Gymnase et des Variétés. Ma foi, leur dis-je, il n'y aurait pas besoin de dépenser des inventions si rares et de déranger la féconde vestale assise au bout de l'Occident. pour avoir ce qu'on appelle une fête, mais là une belle fête à rendre le ciel jaloux des splendeurs de la terre. Et comme on insistait pour savoir mon secret. Donnez-moi, repris-je, un cercueil de sept francs, une loque noire, un char à quatre roues, et dites au peuple de Paris : Voilà Béranger qui passe. Et vous me direz des nouvelles de cette fête-là. »

Et comme on rirait à la vanité de ces lâches couronnes qui font la parade au mardi gras de l'histoire. « Ah! leur dis-je, au même prix, dans une calèche à deux francs l'heure, annoncez le retour de Victor Hugo et vous verrez les tours de Notre-Dame envahir le balcon de M. Sallandrouze ou le balcon du Gymnase pour le mieux voir, notre poète triomphant. »

O fête, ô rêve! ô journée! me faut-il donc l'attendre encore si longtemps?

Mon ami, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur.

J. JANIN

Spa, 23 juillet 1855.

## VII

### LOUIS ULBACH

Louis Ulbach a été toute sa vie journaliste et romancier. Quel est le journal auquel il n'a pas successivement collaboré pendant vingt ans? le *Temps*, le *Figaro*, le *Gil Blas*, l'*Indépendance Belge*, et aussi la *Revue de Paris* jusqu'à ce qu'il devînt directeur de *la Cloche* en 1870. J'étais un de ses collaborateurs bénévoles quand mon service militaire le permettait, Émile Zola un des collaborateur attitrés. C'est même là que je le connus. Je le retrouvai plusieurs mois plus tard dans des circonstances tragiques que je raconterai quelque jour.

Louis Ulbach, à vingt-cinq ans, avait été encouragé dans ses premiers essais par Victor Hugo. Il n'était pas de ceux qui oublient les bienfaits, il n'avait pas trente ans quand Victor Hugo partit en exil; il ne manquait jamais une occasion de lui écrire et d'aller le voir à Bruxelles.

Louis Ulbach n'avait aucune fortune, il vivait de sa plume, cette plume travaillait considérablement puisqu'elle trouvait moyen d'écrire plusieurs romans à la fois. Il avait beaucoup d'esprit et une prodigieuse facilité. Il me témoignait une amitié quasi paternelle et était un des intimes de la maison.

Lorsque Victor Hugo rentra en France en 1870, il devint un de ses familiers, et resta un de ses plus ardents admirateurs.

Louis Ulbach était réputé pour un ami invariablement

fidèle. Il n'avait pas d'ennemis. Victor Hugo mourut en 1885; l'année suivante, Louis Ulbach publia *la Vie de Victor Hugo.*

Nous reproduisons ici la lettre qu'il adressa à Victor Hugo en 1856.

## REVUE DE PARIS

Paris, le 28 avril 1856.

Cher Maître,

Merci! merci pour moi, pour mon cœur, pour mon esprit, pour tout ce que j'ai de force, d'émotion, d'idées, de sentiment; merci pour mon temps dont vous êtes la gloire et le remords.

J'ai lu vos deux volumes [1] avec la palpitation d'un ami, d'un élève, d'un néophyte. Jamais, depuis que j'existe à la vie intellectuelle, mon âme ne fut plus profondément agitée, ni plus étroitement étreinte. Comme poète, vous me ravissez; comme citoyen, vous donnez un accent à mes colères, un but à mes espérances; comme père vous remuez en moi les ombres de mes trois petits enfants qui pèsent toujours sur moi. Il n'y a pas une page, pas un vers que je n'aie rêvé. Ce n'est pas vous qui avez fait ces belles choses, si tristes et si douces; c'est moi. C'est si bien moi! que je pleurais en me rappelant mes douleurs; c'est si bien moi que je sais déjà par cœur tout ce que vous avez écrit de plus poignant et de plus beau. Il est impossible d'aller plus profondément dans le cœur des autres, et quand je vous admirais, je me souvenais. Il n'est pas jusqu'à cette colline de Montlignon à Saint-Leu qui ne m'ait parlé plus éloquemment encore par votre voix. Ma famille y est installée. Je m'y promenais hier en regardant rire et jouer ma fille, mon *quatrième* et *unique* enfant! et en songeant à ce qu'on fait peser d'espérances et de joies folles sur ces têtes si frêles, j'avais le cœur gros de vos vers; j'ai vu le parc que vous habitiez; j'ai eu peur d'entrer, je n'ai pas voulu que ma fille jouât sur ce gazon.

Enfin, je ne sais comment vous peindre ce que j'éprouve, mais jamais je n'ai éprouvé d'émotions plus fortes, plus amères, plus délicieuses. C'est un ravissement qui me brise à tous les joints de l'esprit.

Vous savez déjà quel grand succès vous a accueilli. C'est une acclamation universelle, et vous pouvez être fier de toutes les façons de ce succès. Il y a la part du poète et aussi celle du citoyen, de l'Exilé. Exilé! vous! vous l'êtes moins que nous, vous habitez ici et nous sommes tous là-bas.

Je ne saurais dire que l'opinion s'éveille en France; mais on sent distinctement les cauchemars des sommeils pénibles, et on voit que la paupière remue, palpite, se secoue et que le réveil va venir!

1. *Les Contemplations.*

Vous savez déjà peut-être que la *Revue de Paris* a subi *deux avertissements*; qu'elle est très menacée, et que moi, personnellement, je suis loin d'être intact et innocent aux yeux de qui de droit. C'est mon ami Laurent Pichat qui vous louera dans la Revue.

Nous avons passé tout une bonne et ravissante soirée à vous lire ensemble, avec la piété et l'ardeur de deux amis jaloux de vos peines. *Il* dira, lui, au public, et à vous publiquement ce qu'il a ressenti. Moi je ne puis que vous envoyer, dans l'intimité d'une lettre, l'expression d'un sentiment que je voudrais crier sur les montagnes, à tous les points de l'horizon; merci, encore une fois merci! Je suis bien heureux que vous ayez consacré spécialement un exemplaire à mon dévouement. Vous m'avez décoré. Dites bien aux chers compagnons de votre exil que nous les aimons toujours, et recevez, pour vous, Maître, et pour madame Hugo l'assurance d'une fidèle amitié.

Votre admirateur, votre soldat, votre dévoué

LOUIS ULBACH

Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 184.

## VIII

### ÉMILE DE GIRARDIN

Émile de Girardin doit avoir une place ici dans cette revue de journalistes qui furent les correspondants de Victor Hugo. L'homme qui, à vingt-quatre ans, eut l'idée féconde de la presse à bon marché et qui l'appliqua, était devenu une puissance lorsqu'il fonda le journal *la Presse* en 1836. Je n'ai pas à raconter ici la vie agitée d'un des maîtres du journalisme, mais on lira avec intérêt cette lettre d'Émile de Girardin :

8 juin 1856; 81, Champs-Elysées.

Heureux, illustre et cher Proscrit, vous vivez penché sur l'avenir où est l'espérance! vous travaillez! vous ajoutez au grand livre de la Postérité des pages ineffaçables et vous le savez! Vous êtes content et vous le déclarez! Vous avez donc raison de dire que nous habitons, en ce moment, des régions bien diverses. L'avenir ne m'apparaît plus! Je ne travaille plus! Je ne cherche plus! Mais si je garde le silence, c'est moins encore faute de liberté que faute de public. C'est partout le public qui manque. Donnez-moi un public et si court que soit le levier qui me reste, j'aurai bientôt replacé la liberté sur sa base et par la liberté recouvrée rendu à l'exilé la patrie qui lui a été fermée. Allez-vous me dire que le public ne manque pas et que la preuve s'en trouve dans la rapidité avec laquelle s'est écoulée la première édition des *Contemplations*; non, non, vous ne me direz pas cela, très cher et

héroïque ami, car aussi bien que moi vous savez que la proscription admirablement soufferte n'a pas grossi votre public; il est resté ce qu'il était. En d'autres temps ou ailleurs votre livre eût servi à se compter les uns et les autres; le succès d'opposition politique eût absorbé le succès de communion littéraire; on l'eût moins acheté comme un livre que comme une arme; or, c'est moins comme arme que comme livre qu'on l'a acheté. Est-ce vrai? La France est livrée à la torpeur plus encore qu'à la terreur; c'est là ce qui est souverainement grave. Un peu plus tôt, un peu plus tard on réagit contre la terreur; toujours elle porte avec elle-même sa force de réaction, mais cette puissance manque à la torpeur. On n'y échappe que par l'imprévu.

A l'aide de cette machine puissante qui se nomme l'Armée et qui se compose de ces deux engrenages : le Recrutement et la Discipline, la France, au prix de deux milliards et de deux cent mille hommes, a contraint la Russie de venir signer la paix à Paris, mais cette guerre de trois ans a-t-elle fait sortir de sa torpeur le Français ainsi que l'avaient espéré ceux qui vivent dans l'attente des soulèvements de la Pologne, de la Hongrie et de l'Italie?

L'inondation, cet autre fléau, qui vient de ravager et de désoler une si grande portion de la France a-t-elle arraché à la torpeur la portion épargnée et a-t-elle obtenu de celle-ci plus que des condoléances banales et des aumônes stériles? On dirait, à voir cet état de torpeur prolongée, que le sang de la France s'est coagulé. Si elle a la fièvre, c'est la fièvre typhoïde. Chacun de nous en est plus ou moins moralement atteint. J'avais donc raison, grand travailleur, grand poète, grand prophète, de vous appeler *heureux proscrit*! Cependant l'envie ne me crispe pas si fortement la main que je sois empêché de la desserrer pour serrer la vôtre et de relever la tête deux fois quand vous me nommez et quand je signe votre ami.

EM. GIRARDIN

Amitiés à Charles et à Victor et à Vacquerie. Affectueux respect à madame et mademoiselle Hugo.

## IX

### THÉODORE DE BANVILLE

Théodore de Banville avait vingt-cinq ans quand il connut Victor Hugo. Il lui est resté fidèle; et cette amitié dura pendant plus de trente-sept ans.

Poète et critique, il avait consacré des articles à *Lucrèce Borgia* en 1870, à *Hernani* en 1877 dans le *National*, au *Roi s'amuse* en 1882 dans le *Gil Blas*. Dans ce style brillant et

imagé, il s'abandonnait à tous les élans d'une admiration sans réserve. Il avait la foi et la passion d'un croyant.

Atteint d'une maladie de cœur, Théodore de Banville eut une vie douloureuse dont il confia les angoisses à Victor Hugo. Nous publions quelques-unes de ses lettres :

14 avril 1857.

Cher et Glorieux Maître,

Je ne trouve pas d'expressions pour vous dire à quel point j'ai été ému, exalté et réconforté par votre précieuse lettre. Atteint depuis six mois d'une cruelle maladie de cœur, ma vie est un supplice de toutes les minutes; vos paroles m'ont soulagé et consolé miraculeusement. Quel dommage, hélas! que les mots racontent si froidement nos meilleures affections! J'étais tout à vous, cher Maître, alors que nous avions le bonheur de vous posséder; mon dévouement est devenu un culte à présent. Je le sais et je le sens, non ce n'est pas vous qui êtes l'exilé, la patrie et la poésie sont là où vous êtes. Pour les servir encore loin de vous, nous ne pouvons qu'affirmer votre gloire impérissable. Cela, vous le savez, mais savez-vous avec quelle ineffable tendresse vous êtes regretté, chéri et attendu? Pour moi, Monsieur, chaque fois que je tente quelque chose, je me demande en songeant à vous : qu'en pensera-t-il, et c'est ma seule préoccupation.

Vos éloges, inspirés sans doute par cette bienveillante indulgence, qui est comme le sceau même du génie, m'ont récompensé au centuple d'avoir bravement essuyé le feu de la vieille critique. Quoique bien triste et bien souffrant, je me sens plus fort que toutes les tracasseries, puisque votre suffrage, le seul dont je sois jaloux, ne m'a pas manqué. J'entends répéter autour de moi que c'est folie de s'obstiner, et que l'esprit bourgeois l'emporte décidément. Il a, me dit-on, l'Académie, le théâtre, les journaux, le monde, et la Muse en est réduite à attendre l'extrême-onction. A la bonne heure, mais tant que j'entendrai la grande voix prophétique des *Contemplations*, je serai tranquille. Puisque Homère est vivant, la Grèce ne peut pas mourir. Celui qui a tout créé dans l'art moderne suffira à tout relever. Nous autres, les humbles et les faibles, nous ne pouvons que protester en faveur de la cause sainte; nous le ferons de toutes nos forces, et jusqu'à ce que nos voix s'éteignent.

Permettez-moi, cher Maître, de me dire avec toute l'admiration et tout le dévouement qui peuvent tenir dans une âme

Votre très reconnaissant et très fidèle

THÉODORE DE BANVILLE

Paris, le 26 mars 1866.

Mon cher Maître;

Je n'ai pas reçu *les Travailleurs de la Mer!* que m'annonce pourtant si gracieusement votre lettre. Aussi jugez de mon chagrin, car espérant

le livre de votre généreuse bonté, je n'ai pas cédé à mon désir de l'acheter le jour de son apparition. De ce dernier et magnifique de vos poèmes, je n'ai lu que les fragments publiés par quelques journaux, c'est-à-dire assez pour me donner un vif et poignant regret de n'avoir pas lu le reste. A chaque nouveau coup d'aile, votre vol devient plus grand, plus sûr, embrasse mieux l'infini. Autrefois, cher Maître, vous étiez toujours dans la poésie; aujourd'hui vous êtes toujours dans l'épopée, car vous ne pouvez pas à présent créer un type qui ne soit d'une humanité générale et suprême. Et quel sujet pour vous que celui-ci : la mer! car n'en avez-vous pas les sanglots, les tendresses, l'immensité sereine ou menaçante? Je n'ai vu qu'un coin de votre livre, mais déjà j'en subis, j'en devine, j'en sens presque la grandeur, et j'en entends le prodigieux murmure.

Il est bien vrai, cher Maître, que je ne vous ai pas remercié des émotions, des joies, des enchantements sans nombre que m'a donnés la lecture, sans cesse renouvelée, des *Chansons des Rues et des Bois*. Je voulais, non me contenter d'une lettre qui ne peut que vous dire ce que vous savez si bien, mon admiration sans bornes, mais vous envoyer un article qui fût écrit pour vous et pour tout le monde. Et, ceci va vous sembler démesurément orgueilleux, je ne croyais pas inutiles les explications que je voulais donner au public à propos de cette nouvelle incantation de votre génie. Hélas! j'ai eu, comme toujours, bien peu de bonheur. J'aurais trouvé vingt journaux pour parler de niaiseries, je n'en ai pas trouvé un seul qui me donnât l'hospitalité pour dire mon sentiment sur vos poèmes. J'ai supplié, tant j'y tenais et partout j'ai trouvé le même refus. Chez les uns la bibliographie était prise; chez les autres, comme au *Nain Jaune*, où j'espérais mieux de M. Ganesco, on s'est défié de moi. On me dit que je suis trop votre admirateur pour pouvoir vous juger; aussi n'avais-je pas une pareille prétention! mais il me semble que c'est précisément mon admiration pour vos poèmes qui me permet de les comprendre un peu, de sentir toujours et de savoir quelquefois pourquoi ils sont beaux. J'aurais voulu, et il me semble que j'aurais su répondre à beaucoup de *Comment* et de *Pourquoi* lancés par les sots; il faut que j'y renonce pour cette fois et peut-être pour toujours, car les journaux, même ceux où j'ai eu un peu de succès, voient décidément en moi un *suspect* de poésie.

Bien à vous de tout cœur, cher Maître. Je suis à jamais votre dévoué,

THÉODORE DE BANVILLE

Paris, 2, rue Crébillon (Odéon).

La lettre suivante peut être considérée comme un véritable article de critique sur *les Travailleurs de la Mer* :

Paris, le 9 avril 1866.

Mon bon et cher Maître,

Combien vous devriez me croire ingrat s'il était possible que je fusse jamais ingrat envers celui à qui je dois tout dans l'ordre spirituel! La vérité est que je suis malade comme je le suis presque toujours depuis des années, et que dans cette situation, le nécessité de travailler sans relâche pour la vie quotidienne me terrasse et me brise.

J'ai eu en effet *les Travailleurs de la Mer*, je les ai lus et relus, ou plutôt je les lis, car, Dieu merci, je vis dans une familiarité et dans une communion intime avec ce livre admirable. Il a été pour moi, cher Maître, ce que j'attendais et plus encore, car jamais vous n'avez été si pleinement et si franchement épique. Gilliatt est à la fois un homme, un type, toute une humanité, sa lutte est une Iliade, plus terrible et plus tragique dans sa solitude qu'une Iliade antique, puisqu'elle n'a pas pour témoins et pour auxiliaires des dieux passionnés! Le monde de la mer, des flots, cet univers inconnu, vu, deviné et peint par vous pour la première fois, est grand comme une conception du Dante, et vous n'avez pas eu besoin de demander ces magnificences inouïes à un ordre de choses extra-naturel. Un combat vrai et fabuleux, l'appétit et l'affreuse volupté du martyre, des paysages nouveaux exprimés par un art nouveau, un drame poignant, des personnages dont la vérité est digne de la Comédie, cette Déruchette que Greuze adorerait comme l'adorera Gavarni, peinte dans une gamme de tons si délicieusement harmonieuse, que n'y a-t-il pas pour charmer et pour enchanter profondément dans ce livre où la fatalité devient si poignante qu'Ebenezer peut même rester bon en étant l'instrument de ses décisions les plus implacables! Je voudrais, je désire toujours ardemment pouvoir parler au public des *Travailleurs de la Mer* et des *Chansons des Rues et des Bois*; car il semble que mon ardente admiration me donne un peu la clef de ces chefs-d'œuvre, et je le ferai sitôt que je trouverai l'occasion propice.

Vous avez la bonté, cher Maître, de songer encore à mon livre des *Exilés*! Pour lui tout va de mal en pis. Après une lettre de M. Lacroix, ne discutant plus que les conditions, une lettre écrite d'Alger par Louis Jourdan et une de moi sont restées conplètement sans réponse. Je comptais qu'à son retour Louis Jourdan, qui s'est occupé de cette affaire depuis le commencement, éclaircirait un si gros malentendu, mais il revient pour voir mourant et pour disputer à la mort son cher fils aîné, Prosper; jugez si je puis l'occuper de mes petits ennuis! Je n'ai pas lu la lettre que vous écriviez à Emmanuel des Essarts, mais je sais, cher Maître, quelle est votre sollicitude pour les vôtres; je sais que sous le fardeau de tant d'œuvres à faire et en train d'être faites vous trouvez encore le moyen de songer, et de songer activement, aux plus humbles d'entre nous! En ce qui concerne ce pauvre livre, ne pouvant rien faire de plus, je m'en remets à la bonté de la Providence, et je dirais volontiers comme Gennaro : ma vie ne

vaut pas la peine d'être tant discutée. Je suis d'autant moins fort pour intriguer que, malade comme je suis, je passe quatre heures par jour à faire répéter un long acte en prose, dans les dimensions de *la Joie fait peur*, qui vous sera dédié, cher Maître, si vous le permettez, et qui est intitulé *Gringoire*. Inutile de vous dire que je n'ai pas eu la folie et l'impiété d'emprunter quelque chose à *Notre-Dame de Paris!* Mon Gringoire est tout inventé et m'appartient complètement, mais j'ai éprouvé une grande joie à travailler sur un personnage dont vous avez ressuscité le nom et qui porte l'empreinte de votre fantaisie toute-puissante. Voici la distribution de cette petite pièce : *Louis XI*, Lafontaine; *Gringoire*, Coquelin; *Olivier le Daim*, Chéry; *Simon Fournier*, Barré; *Loyse*, Victoria Lafontaine; *Nicole Andry*, Ponsin. J'ose encore montrer des pourpoints sur la scène du Théâtre-Français. Vous voyez que je suis un romantique endurci et que je mourrai dans l'impénitence finale. A présent le pli est pris et je sens bien que j'aurai l'amour inguérissable de la consonne d'appui (et du reste!) jusqu'à ce qu'on puisse dire de moi : La tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien que la mer.

Je reçois, cher Maître, les plus tristes nouvelles de Baudelaire. Quelle chose affreuse, le naufrage de cette grande intelligence! Hélas! il était un de ceux qui vous aimaient et savaient vous aimer, comme

Votre reconnaissant et dévoué

TH. DE BANVILLE

Paris, 2, rue Crébillon (Odéon).

Paris, le 21 février 1868.

Mon cher Maître,

Comme je suis coupable envers vous, en venant si tard vous remercier pour l'envoi de vos sublimes vers! J'ai été, je suis encore malade; si bien qu'il m'a fallu renoncer pour le moment aux odes que je publiais dans le *Charivari*. L'ancienne névrose dont j'ai tant souffert a repris sa proie; tous ces temps derniers je ne pouvais pas du tout écrire, et naturellement je m'acquitte de mon premier et de mon plus cher devoir la première fois qu'il m'est permis de toucher à une plume. Le travail m'est interdit, pour quelque temps du moins; je m'en console aisément en relisant vos chefs-d'œuvre, qui chaque jour me laissent un peu mieux pénétrer le sens intime de leur beauté éternellement nouvelle et plus jeune! Je sais, mon cher Maître, qu'il y aurait fatuité de ma part à oser me faire votre juge, même pour vous louer; cependant, comme l'ouvrier ne peut s'empêcher de parler de son état, laissez-moi vous dire que, si votre génie est ce qu'il est et ce qu'il fut, votre talent grandit à chaque heure, et qu'il ouvre sans cesse des perspectives inattendues! Chaque fois qu'on lit de vous une œuvre récente, il faut se dire : Il a franchi encore un pas! Il a fait encore cette découverte! Car toujours vous innovez et vous montrez à la poésie et à la langue, qui croyaient vous avoir

déjà tout donné, qu'elles possédaient encore d'autres trésors, inconnus de tous et d'elles-mêmes. Aussi êtes-vous perpétuellement initiation, enseignement, exemple. Il faudrait vous remercier de ce que vous existez; quelle reconnaissance ne doivent pas avoir pour vous les humbles esprits que vous n'oubliez jamais, et auxquels vous daignez songer avec affection? Mais vous seul aujourd'hui êtes assez grand pour savoir ce que valent un ciron et un brin d'herbe!

Je suis de tout mon cœur, cher Maître, votre

THÉODORE DE BANVILLE

Paris, le mercredi 16 février 1870.

Mon cher Maître,

Que vous êtes bon d'avoir pensé à moi! mais je ne puis admettre que vous ayez jamais à me remercier. Comme tous ceux qui essaient de suivre vos nobles traces, je vous ai dû au premier jour de ma vie littéraire ce qu'il y a de bon en moi, et je vous le dois encore à chaque jour nouveau d'une lutte toujours pareille et toujours nouvelle. Proclamer votre gloire, c'est faire mon acte de foi, et je n'y saurais avoir aucun mérite. Non, cher Maître, la belle lettre de madame Sand n'a pas pu elle-même vous faire voir comment devant son public nouveau *Lucrèce Borgia* éclate de jeunesse : il faut être là et sentir le peuple subjugué, charmé, et les comédiens si fiers de réciter ces belles choses! le succès va chaque soir grandissant : ai-je besoin de vous dire combien j'en suis heureux! car contrairement à ce que vous pensez, vos adversaires politiques ne sont pas les plus difficiles à vaincre. Changer des formes vieillies, détruire des abris croulants, on y arrive, mais comment empêcher les impuissants et les envieux d'avoir intérêt à exalter les mauvais poètes? Et les triomphes comme celui de *Lucrèce Borgia*, et comme tous les vôtres, ont cela de bon qu'ils font voir dans leur proportion réelle les prétendus grands hommes que Basile et Zoïle inventent chaque matin pour les besoins de leur cause!

A toujours, cher Maître, je suis respectueusement et fidèlement

Votre,

THÉODORE DE BANVILLE

## X

### HENRI ROCHEFORT

Henri Rochefort doit compter parmi les critiques. Il fit de tout, du vaudeville, du journalisme, de la politique, et aussi de la prison. Je ne raconterai pas la carrière du polémiste qui est connue, mais seulement ses relations avec Victor Hugo. Ce sont des notes et souvenirs.

Rochefort s'était lié avec les fils du poète, Charles et François-Victor Hugo. Lorsqu'il fonda *la Lanterne*, en 1868, les condamnations se multiplièrent, il n'eut d'autre ressource pour échapper aux geôliers de l'empire que de se réfugier à Bruxelles.

Le 11 août, Victor Hugo écrit dans ses carnets : « Rochefort est à Bruxelles, je lui offre l'hospitalité... Je lui montre sa chambre. Il viendra l'occuper s'il est inquiété. Il viendra tous les jours dîner avec moi. »

14 août : « Rochefort a été condamné aujourd'hui à 10 000 francs d'amende et à un an de prison. »

Le 16 août : naissance du petit-fils de Victor Hugo, Georges; le 27 madame Victor Hugo mourait.

Rochefort venait tous les jours et Victor Hugo lui lisait les vers qu'il venait d'écrire.

Au début du mois d'octobre on songeait au baptême de Georges. Rochefort devait être le parrain; ma mère, madame Jules Simon, devait être la marraine.

Je lis ces notes inédites dans les Carnets de Victor Hugo :

2 *octobre.* — Le baptême de petit Georges aura lieu demain samedi 3. Le prêtre viendra le baptiser dans l'appartement de Charles. C'est moi qui lui donne le dîner de baptême.

Madame Jules Simon, marraine, est arrivée de Paris ce soir, à 10 heures. Elle a soupé et couché à la maison.

3 *octobre.* — Madame Jules Simon, Rochefort et ses enfants ont déjeuné avec nous. Ensuite on a baptisé Georges. Je n'y ai pas assisté. Le curé de Sainte-Gudule est venu et a dit en entrant : nous ne faisons cela que pour les enfants de rois.

A 7 heures j'ai donné à dîner aux *Provençaux* aux amis que voici : Madame Jules Simon, Henri Rochefort, sa fille Noémie et son fils Octave, le docteur Laussedat, Gustave Frédérix, Camille Berru, Cœnes. Charles et Victor étaient aux deux bouts de la table, Alice[1] avait à sa droite le parrain et j'étais à la droite de la marraine.

Le 6 octobre 1868 Victor Hugo était reparti pour Guer-

1. Madame Charles Hugo.

nesey. Henri Rochefort lui écrivit de Bruxelles la lettre suivante :

Cher Maître,

Je ne sais par quel bout prendre les remerciements que je vous dois. J'ai votre beau dessin qui m'a fait tant d'envie quand je l'ai vu chez vous et qui me fait tant de plaisir maintenant qu'il est chez moi. J'ai reçu ce matin votre seconde et magnifique lettre à l'Espagne, qui en avait bien besoin. Victor, votre cadet, fait mon désespoir. Il ne veut pas que je m'abstienne et lui veut s'abstenir. Je lui conseille de se présenter aux prochaines élections. Il refuse et me menace de vous. Je lui fais des scènes horribles auxquelles il répond par le mépris; son seul argument, un peu confortable, est celui-ci : parlez-en à mon père et je ferai ce qu'il me dira.

Telle est ma vie relativement à ce Spartiate. Charles, qui est plus malléable, doit aller à Paris vers le mois de janvier avec le petit Georges qui devient tellement gros que personne n'admettra jamais que je puisse être son parrain. J'ai même cru m'apercevoir qu'il engraissait pour m'humilier. Si je le savais!

Vous avez dû voir dans plusieurs journaux que les comités électoraux commencent à s'organiser et que Gambetta, Ténot du *Siècle* et moi, sommes portés en remplacement de Darimon par Gambetta, Guéroult par moi et Ollivier par Ténot. Je me fais une vraie fête de violer mon serment avant même de l'avoir prononcé:

Vous avez vu que je ne m'étais pas trompé à l'égard de Gambetta qui devait venir à Bruxelles sur une dépêche de nous et que je vous représentais comme un garçon plein de talent et d'énergie. J'ai été bien heureux de son triomphe dans l'affaire Baudin. Ce sera le plus précieux député de l'opposition.

Il commence à brouillasser à Bruxelles. Guernesey ne doit pas faire mourir de rire ses habitants par ce temps humide. Je me vois difficilement seul et faisant de l'hydrothérapie au mois de novembre sur ce rocher volcanique. Mais au printemps nous irons tous, et si je résiste à dix-huit heures d'Océan, c'est une preuve que j'étais né amiral.

J'ai beau chercher dans les profondeurs de Bruxelles, je n'y découvre rien de nouveau. Charles vous envoie tous ses embrassements, Victor va vous écrire. Je commence à m'installer, j'ai acheté des meubles de toute beauté que j'ai payés en proportion. Mes enfants vont bien. Madame Charles ne s'est jamais mieux portée. Si vous étiez seulement président d'une bonne République Française, nous n'aurions plus rien à désirer.

Présentez, je vous prie, tous mes compliments les plus respectueux à madame Drouet que mes enfants embrassent de tout leur cœur, et croyez-moi votre

absolument dévoué

HENRI ROCHEFORT

Dimanche, 28 novembre 1868.

Henri Rochefort était élu député en 1869, il avait obtenu un sauf-conduit, malgré ses condamnations, mais il ne tarda pas à être poursuivi et condamné et il était enfermé à Sainte-Pélagie en 1870. Victor Hugo lui adressa la lettre suivante[1] :

Hauteville House, 10 février 1870.

Je vous ai écrit plusieurs fois : je doute que mes lettres vous soient parvenues. Je fais celle-ci petite pour qu'elle arrive. Étant à l'image de l'empire, elle passera, j'espère.

Vous voilà en prison. J'en félicite la Révolution. Votre popularité est immense comme votre talent et votre courage. Tout ce que je vous ai prédit se réalise. Vous êtes désormais une force de l'avenir.

Je suis comme toujours, profondément votre ami, et je vous serre la main, cher proscrit, cher vainqueur.

VICTOR HUGO

Rochefort, à la chute de l'empire, fut libéré et sortit de Sainte-Pélagie pour devenir membre du Gouvernement de la Défense nationale. C'est à cette époque que j'entrai en relations avec lui; lorsque mon père, Jules Simon, était son collègue au gouvernement et ministre de l'Instruction publique, Rochefort venait en effet dîner souvent au ministère et comme on était rationné pour le pain, il apportait fidèlement le sien.

Je l'ai connu dans l'intimité : peu d'hommes étaient plus séduisants que lui. Il avait une verve intarissable. Sa mémoire était prodigieuse. Il nous récitait des poésies entières de Victor Hugo imperturbablement; il racontait ses débuts avec beaucoup d'esprit, lorsqu'il était employé à l'Hôtel de Ville à 100 francs par mois, lorsqu'il faisait des vers à temps perdu; beaucoup de temps était perdu, beaucoup de vers étaient écrits.

Quoiqu'il eût, certes, à se plaindre de l'empire et des hommes de l'empire, il nous parlait de M. Haussmann, le préfet de la Seine, non seulement avec indulgence, mais avec quelque amitié, car il n'était pas de ceux qui oublient les services rendus et M. Haussmann l'avait nommé sous-inspecteur des Beaux-Arts de la ville en 1860. Le choix était heureux, car Rochefort était un grand amateur d'art, un fin connaisseur et un familier de l'Hôtel des Ventes,

1. *Correspondance*,

Ayant quitté le gouvernement de la Défense nationale après l'insurrection du 31 octobre et ayant été arrêté lors de la Commune, il fut condamné en 1871 par un conseil de guerre et devait être envoyé en Nouvelle-Calédonie; Victor Hugo, qui dans *Carnets* écrivait à propos de Rochefort : « Je l'aime beaucoup, c'est un grand talent et un grand courage », Victor Hugo ne pouvait pas rester inactif devant cette condamnation. Il fit des démarches auprès de M. Thiers pour obtenir que Rochefort, en raison de son état de santé, ne fût pas déporté. On connaît les faits. Ce qu'on ignore, c'est qu'Edmond Adam vint voir Jules Simon, qui était ministre du gouvernement de M. Thiers, et soutint avec chaleur son ami Rochefort. La réponse n'était pas douteuse. Jules Simon était résolu à plaider auprès de Thiers et devant le Conseil des Ministres la cause du condamné. Il faut reconnaître qu'il rencontra une forte résistance. Cependant il ramena Thiers à des sentiments plus généreux, et il obtint même, en dépit de l'opposition des ministres, que Thiers ne l'éloignerait pas de la France. C'est à ce moment que Victor Hugo fit ses démarches, et trouva le terrain favorablement préparé. Mais survint le 24 Mai, il était certain dès lors que Rochefort serait déporté.

Victor Hugo adressa une lettre au président du Conseil, M. Albert de Broglie. Il échoua. Rochefort fut déporté et embarqué pour Nouméa le 8 août 1873, sur la *Virginie*. En cours de route, il écrit à Victor Hugo :

En mer, 22 août 1873.
Devant Ténériffe.

Je voulais toujours vous écrire, cher Maître, mais les îles de Ré et de Guernesey étaient assez suspectes l'une et l'autre pour que les moindres correspondances échangées entre elles devinssent immédiatement une question de cabinet (noir). Depuis que j'ai trouvé dans *l'Autographe* du sieur Villemessant des fac-similés de mes épanchements de prison, je me suis fait une loi de ne plus exposer mes confidences de famille à aller échouer dans les bureaux de la presse ordurière.

Il m'est cependant impossible de ne pas vous donner quelques nouvelles de mon affreuse santé qui a subi en mer d'effroyables secousses, J'ai été pendant cinq ou six semaines la statue du vomissement. Des soins continuels et réellement touchants de la part de

tout le monde à bord m'ont peu à peu retapé l'estomac. Je puis maintenant manger un peu et me tenir debout.

Nous voilà loin des bonnes soirées de Bruxelles, votre Charles est mort, je ne suis pas beaucoup plus vivant que lui, et Adam [1] que j'ai vu une heure avant mon départ, m'inquiète un peu sur la santé de Victor [2]. Que de séparations et de déchirements! En être à regretter l'exil!

Vous vous doutez de l'effet produit sur ma pauvre Noémie [3] par mon embarquement. C'est pour elle surtout que je crains. Je lui écris une lettre presque riante pour la consoler. Si vous la voyez, cher Maître, dites-lui de ces bonnes et réconfortantes paroles comme vous seul en trouvez. J'ai confié mes trois enfants à notre excellent ami Edmond Adam. Il sera leur père et s'il a besoin d'un aide dans ce travail que les circonstances rendent difficile, je suis sûr que vous serez là. Je compte marier avant peu ma chère enfant. Adam vous racontera tout cela. J'aurais été heureux que vous fussiez son témoin. J'ai hâte de me faire oublier d'elle, de façon à souffrir tout seul et à ne pas toujours la savoir de moitié dans mes aventures.

Nous sommes six dans une grande cage, ce qui me permet de me croire encore comme du temps de *la Lanterne* « le lion du jour ». Seulement je ne suis plus qu'un lion du Jardin des Plantes. Cette situation ridicule d'un ancien membre du gouvernement français faisant l'ours entre huit mètres de grillages ne me rend ni honteux ni fier. Elle paraît du reste inspirer à ceux qui me voient plus d'attendrissement que de gaîté. Louise Michel est également embarquée sur cette *Virginie* dont je suis le déplorable Paul.

Je serre dans mes bras toute la famille, Victor, madame Alice, la petite Jeanne et mon gros filleul qui doit être merveilleux s'il a continué comme il faisait à embellir tous les jours.

Je vous embrasse tendrement.

HENRI ROCHEFORT

On connaît les détails de son évasion.

Après tant d'aventures : duels, prison, déportation, Rochefort put enfin se livrer à ses occupations et à ses distractions favorites : l'article quotidien, les visites à l'Hôtel des Ventes, le théâtre.

Victor Hugo mourut en 1885. Rochefort resta fidèle à cette glorieuse mémoire; il aimait à rappeler tous ses souvenirs; il écrivait dans une de ses chroniques en 1906 :

Victor Hugo me racontait, lorsque j'habitais chez lui, à Bruxelles,

1. Edmond Adam.
2. François-Victor Hugo qui devait mourir en décembre 1873.
3. Fille d'Henri Rochefort.

que pendant les peu nombreuses représentations d'*Hernani* tous les vers en avaient été conspués... Aussi fut-ce une surprise générale lorsque, à la fin de l'empire, le ministère croyant à une nouvelle chute et ayant autorisé la reprise de ce drame superbe, il alla aux nues.

Je me suis offert, pas plus tard qu'hier, un fauteuil de balcon au Théâtre-Français, où on jouait *Ruy Blas*. On n'a jamais mis à la scène d'action plus émouvante, plus palpitante même, enchâssée dans des vers plus délicieux. C'est un véritable enchantement. Or, lorsque cette chose magnifique fut, en 1838, représentée à la Renaissance, elle fut accueillie non par les hurlements des classiques qu'on appelait alors « les genoux » et par les cris d'horreur dont ils avaient salué *Hernani*, mais ce qui était encore plus humiliant et plus bête, par des lazzis stupides, dont la presse d'alors se fit l'écho. Si bien que les cinq actes éclatants de beautés et ruisselants de passion, se traînèrent pendant quelques semaines au milieu de l'indifférence générale. Aujourd'hui tout le monde y pleure et y pousse des cris d'admiration.

Comme Rochefort avait raison lorsqu'il disait qu'il faut au public quelquefois quarante ans pour s'apercevoir qu'une pièce qu'il a outrageusement sifflée est un chef-d'œuvre.

On voit que Rochefort était resté fidèle à Victor Hugo, mort depuis vingt ans.

En 1907 il écrivait : « Plus Victor Hugo avançait en âge, plus son esprit s'élargissait comme celui de tous les artistes supérieurs. Jamais Rembrandt n'a été plus admirable que dans les dernières années de sa vie et les paysages de la vieillesse de Corot sont encore plus merveilleux que ceux des époques antérieures. »

Cependant Rochefort considérait que les romans de Victor Hugo manquaient « d'humanité ».

« On sent, ajoute-t-il, qu'il se force pour ne pas les écrire en vers. Il me l'avouait lui-même quand j'avais le bonheur, pendant mon exil et le sien, d'habiter, à Bruxelles, sa maison de la place des Barricades, où j'ai passé peut-être le plus heureux temps de ma vie. Il me disait : « je pense en vers ».

Lorsque le volume posthume de *Choses Vues* parut, Rochefort racontait dans une de ses chroniques de *l'Intransigeant* :

Si quelqu'un a vu réellement ce grand homme « en robe de chambre » je puis affirmer que c'est moi, et je l'ai toujours connu ce que, contrairement à l'espèce de légende pontificale bâtie autour de lui, il se montre dans *Choses Vues*, c'est-à-dire la gaieté, la simplicité, la

cordialité en personne... Je me rappelle lui avoir joué le plus agréable tour qu'il soit possible de jouer à un homme, fût-ce à un grand homme. Comme nous étions à table, Charles Hugo fit allusion à une des pièces les moins connues, mais peut-être la plus admirable des *Châtiments* : *La Caravane*. Vous devriez la lire, me dit Charles. Et il m'expliqua que cette caravane c'était la marche du progrès, qui va toujours devant lui, à travers les obstacles de toute nature et contre les ennemis de tout poil. Je n'ai pas la prétention de rimer comme le fait Victor Hugo, répondis-je négligemment; mais si j'avais eu un pareil sujet à traiter, voici, il me semble, ce que j'aurais écrit : Et je récitai, sans en manquer un vers, tout le morceau qui en a près de quatre cents.

Victor Hugo stupéfait et tout ému se leva de table, et, les larmes aux yeux, vint m'embrasser sur les deux joues.

Tous ces souvenirs me reviennent en lisant *Choses Vues*, et je le revois aussi dans sa droiture, son incroyable pénétration d'esprit et ses raisonnements, d'une jeunesse toujours inattaquable, car le génie n'est peut-être que le point culminant du bon sens.

Nous arrêtons là cette revue des critiques et ces correspondances. Nous aurions pu leur donner plus d'étendue, mais nous avons dû faire un choix et nous attacher aux noms les plus connus. Nous avons pensé que ces documents inédits ou oubliés apporteraient une contribution à notre histoire littéraire.

D'autres séries concernant les hommes politiques, les poètes, compléteront ces chapitres en établissant les relations de Victor Hugo avec des hommes qui ont joué un rôle au siècle dernier.

GUSTAVE SIMON

# LES ORIGINES

DE

# L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

Le 26 octobre 1797, neuf jours après la signature de la paix de Campo-Formio, le Directoire exécutif de la République française prenait cet arrêté :

Article premier. — Il se rassemblera, sans délai, sur les côtes de l'Océan, une armée qui prendra le nom d'armée d'Angleterre.

Art. II. — Le citoyen général Buonaparte est nommé général en chef de cette armée.

Elle sera provisoirement commandée par le citoyen Desaix, général de division, qui, pour cet effet, se rendra sur le champ à Rennes.

Le même jour, le Directoire adressait une proclamation « au peuple français ». Elle lui annonçait la signature de la paix avec l'empereur, roi de Bohême et de Hongrie, la prochaine ouverture d'un congrès. « La paix du continent sera bientôt assise sur des bases inébranlables. » Il reste encore à « punir de sa perfidie ce Cabinet de Londres... C'est à Londres que l'on fabrique les malheurs de toute l'Europe; c'est là qu'il faut les terminer... Il faut... couronner... vos exploits par une invasion dans l'île où vos aïeux portèrent l'esclavage sous Guillaume le Conquérant et y reporter, au contraire, le génie de la Liberté, qui doit y débarquer en même temps que les Français. »

Une circulaire du Ministre de la Marine, Pléville-Lepeley, en date du 2 novembre, fut adressée aux « marins ».

La plus brillante carrière va s'ouvrir devant vous. Bientôt l'armée d'Angleterre se rassemblera sur les côtes de l'Océan. Vous allez vous mêler avec les vainqueurs de Fleurus, d'Arcole. Le héros de l'Italie, tous les braves qui ont reculé les limites de la République seront dans vos rangs, sur vos vaisseaux...

***

Veut-on se faire une idée de la séduction prestigieuse que le signataire de la paix de Campo-Formio, devenu le général en chef de l'armée d'Angleterre, exerçait à ce moment sur l'opinion publique? Il suffit d'ouvrir *le Moniteur Universel* du 9 novembre; on y trouve un communiqué, dont le ton n'est pas celui de la prose officielle et incolore des communiqués gouvernementaux. « Et c'était un jeune homme de vingt-huit ans, qui, placé au milieu de si grands intérêts et se trouvant, pour ainsi dire, la clef de la voûte politique de l'Europe, gardait ce secret impénétrable, au milieu des efforts de tous les genres pour le lui arracher. Il est vrai que ce jeune homme avait déjà fait des choses bien plus étonnantes encore et que (si nous en croyons nos pressentiments et les conseils de la fortune) sa carrière, déjà si glorieuse et si bien remplie, n'est encore qu'à son commencement. »

Pour concourir au succès du futur conquérant de l'Angleterre, les inventeurs se mirent en frais d'imagination. L'un d'eux retint pendant quelque temps l'attention du public; il ne s'agissait de rien moins que de transporter une armée par les airs. Jean-Charles Thilorier avait été avocat à l'ancien parlement de Paris; il avait défendu Cagliostro dans l'affaire du collier; peut-être, à fréquenter cet aventurier, avait-il développé les ressources d'un esprit naturellement imaginatif. Les journaux publièrent, dans les premiers jours de décembre, une lettre de Thilorier.

Je propose un moyen qui rend inutiles et les flottes de nos ennemis, et les rochers, et les batteries qui protègent leurs côtes; moyen qui paraîtra le comble de l'audace, mais qui, dans la réalité, est le moins dangereux de tous ceux que l'on peut tenter; moyen qui termine la guerre en un jour et rend à l'Europe la liberté des mers, sans que

nous ayons à pleurer la mort d'un seul homme; moyen enfin qui couronne une suite de prodiges par un prodige plus grand encore...

J'offre de construire un « camp portatif » et une montgolfière assez vaste pour enlever et transporter au sein de l'Angleterre l'armée qui doit en faire la conquête.

Que la chose soit possible, c'est un point qu'aucun physicien ne pourra contester. Je m'engage à prouver qu'elle est facilement exécutable et qu'elle ne sera pas, à beaucoup près, aussi dispendieuse que l'armement maritime qu'elle remplacera.

On traita Thilorier d'échappé des Petites-Maisons; il réalisa son idée... sur le papier. Une estampe en couleur de l'époque représente, en effet, une « thilorière », montgolfière de dimensions énormes; sur une nacelle circulaire, on aperçoit hommes, chevaux, instruments de guerre, en un mot une armée.

Des poèmes et des pièces de théâtre parurent à propos de la prochaine descente; il fallait créer et entretenir un mouvement d'opinion qui répondît aux décisions belliqueuses du gouvernement. Bornons-nous à un exemple.

Au théâtre du Vaudeville, on intercala dans le spectacle « quelques couplets malins, où tous les termes de la danse sont employés de manière à produire des allusions plaisantes aux dépens du gouvernement britannique. »

Soldats, le bal va se rouvrir,
Et vous aimez la danse;
L'Allemande vient de finir,
Mais l'Anglaise commence.
D'y figurer tous nos Français
Seront, parbleu, bien aises;
Car, s'ils n'aiment pas les Anglais,
Ils aiment les Anglaises.

Le Français donnera le bal,
Il sera magnifique;
L'Anglais fournira le local
Et paiera la musique.
Nous, sur le refrain des couplets
De nos rondes françaises,
Nous ferons chanter les Anglais
Et danser les Anglaises.

Deux manifestations de ce genre eurent un caractère comme officiel.

Le 3 janvier 1798, le Ministre des Relations extérieures Talleyrand offrait au général Bonaparte ou plutôt à la citoyenne Bonaparte, dans le magnifique hôtel de la rue du Bac, ci-devant hôtel Gallifet, la fête somptueuse qui réunit toutes les élégances de la capitale. Les femmes y portaient, pour la plupart, le costume grec, que l'occupation toute récente des îles Ioniennes venait de mettre à la mode. A la fin du souper, Talleyrand proposa huit toasts. Le dernier était « sur le succès de la descente en Angleterre »; il fut accompagné de couplets :

Il faut, valeureux Français,
Pour couronner vos succès,
Il faut aller prendre terre,
Prendre terre en Angleterre,
Soumettre l'Anglais hautain,
Mutin,
Et conquérir du butin.
Ce n'est pas, vous pouvez m'en croire,
La mer à boire,
La mer à boire.

Franchir le Pas de Calais,
Descendre chez les Anglais,
Les disperser, les confondre,
En vainqueurs entrer dans Londres
Et forcer par nos succès,
Après,
La banque à payer les frais,
Ce n'est pas, vous pouvez m'en croire,
La mer à boire,
La mer à boire.

Faut-il, au défaut des mers
Tout armés franchir les airs
Par la route du tonnerre :
Nous leur porterons la guerre;
Et l'Anglais, sans rien prévoir,
Peut voir
Un jour les Français pleuvoir.
Ce n'est pas, vous pouvez m'en croire,
La mer à boire,
La mer à boire.

Le lendemain, 4 janvier, l'Institut tenait au Louvre, dans

la salle des Cariatides, une séance publique; l'assistance était fort nombreuse : Parisiens et Parisiennes brûlaient de voir le général Bonaparte qui avait été élu membre de l'Institut une dizaine de jours plus tôt, le 25 décembre. La séance fut longue; elle ne comprit pas moins de onze lectures. Le public réserva son enthousiasme pour le poème de M.-J. Chénier sur la mort de Hoche, intitulé *le Vieillard d'Ancenis*. Après avoir loué le général de l'armée de Sambre-et-Meuse, mort depuis peu, le poète, en quelques vers d'un beau mouvement, parla de l'expédition imminente qui passionnait l'opinion :

Rendons aux nations l'héritage des mers.
Entendez, mes enfants, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique,
Voyez Londres pâlir au nom de l'Italique.
De ce chef renommé vous savez les exploits.
. . . . . .
Si jadis un Français, des rives de Neustrie,
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand Général guidant la grande armée?

Toute la salle avait éclaté en applaudissements prolongés. « A l'enthousiasme qu'a occasionné ce poème, rapporte un journal officiel, à la force et à la durée des applaudissements, l'étranger a pu juger que cette guerre serait vraiment nationale et que la ruine d'Albion seule y mettrait un terme. »

Le 1er février suivant, Rouget de l'Isle, l'auteur de *la Marseillaise*, adressait au conseil des Cinq-Cents un hymne sur la descente en Angleterre; il l'avait intitulé l'hymne de *la Vengeance*.

Les poèmes patriotiques de Rouget de l'Isle ont eu leurs destinées. De même qu'en 1792 le Chant de guerre de l'armée du Rhin était devenu *la Marseillaise*, de même en 1798 le Chant des Vengeances, composé pour la descente projetée en Angleterre, devint le Chant de guerre de l'armée d'Égypte.

Cependant, le Directoire avait saisi les Conseils d'un pro-

jet d'emprunt pour subvenir aux frais de la descente. Le 29 décembre, Monnot, membre des Cinq-Cents, faisait adopter un rapport qui ouvrit un emprunt de 80 millions, divisé en 80 000 effets au porteur, de 1 000 livres chacun. Le 6 janvier, une proclamation du Directoire en informait les Français. « Citoyens, vainqueurs de l'Europe, il vous reste un seul ennemi, qui règne sur les mers et qui prétend vous les fermer... Que chacun, pour sa part, s'empresse de contribuer au grand œuvre national; que chacun, suivant ses ressources, s'intéresse à l'emprunt proposé. » A la même date, « en la sacristie de l'église métropolitaine de Notre-Dame, le jour de l'Épiphanie », douze évêques du clergé constitutionnel lançaient une *Lettre pastorale* « pour exhorter les catholiques à concourir, par des dons patriotiques, aux frais de la descente en Angleterre ». *Le Moniteur Universel* donne l'indication des générosités qui furent offertes pour cet effet au Corps législatif; la liste n'en est pas très longue et les dons ne sont pas excessifs. Il ne faut pas oublier que la banqueroute des deux tiers remontait à quelques semaines à peine.

***

Ainsi la poésie, le théâtre, la politique, l'église mettaient tout en œuvre pour provoquer en faveur de l'expédition d'Angleterre un grand mouvement national. Cependant que faisait le général en chef de l'armée d'Angleterre?

A l'époque où le Directoire avait pris son arrêté, Bonaparte était en Italie; il ne devait rentrer à Paris que le 5 décembre. Desaix, commandant provisoire de l'armée en formation, avait accepté avec empressement ce commandement. Le 4 novembre, d'Offenbourg, dans le pays de Bade, il avait écrit aux Directeurs : « Vous pouvez compter sur mon zèle et mon activité. Ils sont excités par la haine la plus prononcée et nourrie dès l'enfance contre les perfides ennemis qui nous restent à combattre et par le désir de voir encore mon nom placé près de celui du vainqueur de l'Italie; il n'y a rien que je craigne d'entreprendre sous ses ordres. »

Bonaparte était de retour à Paris, le 5 décembre, après sa courte apparition à Rastadt; il avait aussitôt pris connais-

sance de l'état des préparatifs militaires; il avait vu ce qui avait été arrêté à Paris dans les bureaux du Ministre de la Marine Pléville-Lepeley et dans les bureaux du Ministre de la Guerre Schérer.

Le plus intéressant était de connaître l'état de préparation des forces navales dans les ports eux-mêmes. Bonaparte chargea Desaix de se rendre à Brest, Kléber au Havre, et il se réserva à lui-même l'inspection des côtes du Pas de Calais.

Le 7 février, Desaix envoya à Kléber ses instructions au nom du général en chef. Kléber devait partir sans retard pour Dieppe, le Havre, Cherbourg, Granville et s'y rendre compte des moyens d'embarquement disponibles; l'ingénieur constructeur Forfait avait déjà été envoyé au Havre pour y entreprendre des travaux, tandis que le général Andréossy devait y diriger les équipages de ponts de l'armée d'Angleterre. Le général Kléber cherchera les moyens de reprendre les îles Marcouf (Saint-Marcouf) que les Anglais ont occupées. Il mettra dans toute sa mission la plus grande diligence. Le général Bonaparte désire que son rapport lui soit remis le 1er ventôse prochain, 19 février.

De son côté, Desaix s'était rendu à Brest. Le 14 février, il avait assisté au lancement d'un vaisseau de guerre, le *Vengeur*, qui remplaçait le bâtiment héroïque de 1794. Il avait visité Rennes et Rouen; il était entré dans cette dernière ville à la tête des forces militaires qui, des Pyrénées, des Alpes ou du Rhin, étaient acheminées vers l'Océan; dans un banquet, il avait porté un toast à la ruine de la nouvelle Carthage. Il imprimait à tous les services de la marine l'activité dont il était rempli; brusquement, dans les derniers jours de février, un ordre du général en chef de l'armée d'Angleterre le rappelait à Paris.

Bonaparte avait quitté Paris le 6 février, pour une inspection des côtes de la Manche et de la mer du Nord; il emmenait dans sa voiture Lannes, Sulkowski, un officier polonais, ancien combattant de Maciéjowice, devenu son aide de camp, et Bourrienne. Il visita Étaples, Ambleteuse, Boulogne, Calais, Dunkerque, Furnes, Nieuport, Ostende et l'île Walcheren, le tout avec une extrême rapidité, en l'espace de cinq jours, du 8 au 12 février. Cependant, à chaque endroit où il

s'arrêtait, il prenait tous les renseignements dont il avait besoin; jusqu'à minuit il convoquait les matelots, les caboteurs, les contrebandiers, les pêcheurs, tous les gens de mer qui pouvaient lui fournir des indications; il présentait lui-même des objections et il notait avec soin les réponses. A Calais il avait interrogé avec beaucoup de curiosité Gallois, le futur membre du Tribunat, qui revenait d'Angleterre; ses réponses ne contribuèrent pas peu à le détourner de l'entreprise. Il prit le chemin du retour par Anvers, Bruxelles, Lille et Saint-Quentin. Le 16 février au soir, il était rentré à Paris.

Le public, qui avait suivi avec fièvre les voyages d'enquête de Kléber, de Desaix et surtout de Bonaparte, était convaincu que l'expédition n'était plus qu'une affaire de quelques semaines. Les élèves de l'École Polytechnique qui se destinaient à l'artillerie demandaient un tour de faveur pour « être à portée de servir à l'expédition projetée contre l'Angleterre »; le Ministre de la Guerre invitait Laplace, examinateur de sortie, à satisfaire le vœu de ces jeunes gens. Et cependant l'expédition projetée ne se fit point, soit parce qu'elle ne pouvait pas se faire, car toutes les ressources matérielles faisaient à peu près défaut, soit parce que celui qui en était chargé avait, par devers lui, diverses raisons pour ne pas la faire et pour faire à sa place une autre expédition.

***

Les *Mémoires* de Bourrienne rapportent, à la date du 29 janvier, quand il se trouvait à Paris, cette déclaration de Bonaparte :

Bourienne, je ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire. Ils (les Directeurs) ne veulent entendre à rien. Je vois que, si je reste, je suis coulé dans peu. Tout s'use ici, je n'ai déjà plus de gloire; cette petite Europe n'en fournit pas assez. Il faut aller en Orient : toutes les grandes gloires viennent de là. Cependant, je veux auparavant faire une tournée sur les côtes, pour m'assurer par moi-même de ce que l'on peut entreprendre. Je vous emmènerai, vous, Lannes et Sulkowski. Si la réussite d'une descente en Angleterre me paraît douteuse, comme je le crains, l'armée d'Angleterre deviendra l'armée d'Orient, et je vais en Égypte.

Au cours de sa tournée d'inspection, quand il était à Anvers, Bourrienne lui avait demandé : « Eh bien! général, que pensez-vous de votre voyage? Etes-vous content? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé de grandes ressources et de grandes espérances dans tout ce que j'ai vu et entendu. » Bonaparte fit un mouvement de tête négatif et il ajouta : « C'est un coup trop chanceux; je ne le hasarderai pas. Je ne veux pas jouer ainsi le sort de cette belle France. » Toutefois il rapportait plus tard, à Sainte-Hélène, que ce voyage, pour rapide qu'il avait été, n'avait point été sans résultats; c'est là qu'il avait pris la première idée de projets qu'il exécuta plus tard. A Anvers, il avait conçu le plan de grands travaux à faire sur les rives de l'Escaut. A Saint-Quentin, il s'était rendu compte des avantages d'un canal à creuser entre la Somme et l'Escaut. A Boulogne, il avait vu que les conditions de navigation étaient beaucoup plus favorables qu'à Calais.

***

Quel est le Français qui lança le premier dans la circulation ce mot d'Égypte, ce mot prestigieux qui n'allait pas tarder à agir sur les imaginations comme un aimant irrésistible?

Talleyrand avait été nommé membre de l'Institut, le 14 décembre 1795, quand il était encore en Amérique; il avait été élu dans la deuxième classe, « Sciences morales et politiques », et dans la quatrième section de cette classe, « Économie politique ». Le nouvel académicien était de retour à Paris dix mois plus tard, le 20 septembre 1796. Il tint à justifier, aux yeux de l'Institut et du public, le grand honneur qui lui avait été fait; pour répéter son expression, il avait à payer son tribut d'académicien. Il le fit en donnant lecture de deux mémoires, qui eurent l'un et l'autre, à quelques semaines d'intervalle, les honneurs d'une séance publique. Le second fut lu à la séance publique du 3 juillet 1797; il avait pour titre : *Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes.* En quelques pages d'une pensée vigoureuse et d'une forme précise, il rassemblait les

raisons qui devaient pousser les Français à tourner leur activité vers les colonies.

Il convient, je pense, disait Talleyrand, de s'occuper, dès les premiers jours de la paix, de ce genre d'établissements qui, bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages.

Et combien de Français doivent embrasser avec joie cette idée! Combien en est-il chez qui, ne fût-ce que pour des instants, un ciel nouveau est devenu un besoin!

L'auteur concluait ainsi :

De tout ce qui vient d'être exposé, il suit que tout presse de s'occuper de nouvelles colonies : l'exemple des peuples les plus sages qui en ont fait un des grands moyens de tranquillité; le besoin de préparer le remplacement de nos colonies actuelles pour ne pas nous trouver en arrière des événements; l'avantage de ne point nous laisser prévenir par une nation rivale, pour qui chacun de nos oublis, chacun de nos retards en ce genre est une conquête; l'opinion des hommes éclairés qui ont porté leur attention et leurs recherches sur cet objet; enfin la douceur de pouvoir attacher à ces entreprises tant d'hommes agités qui ont besoin de projets, tant d'hommes malheureux qui ont besoin d'espérance.

Au cours de son *Essai*, Talleyrand n'avait pas craint d'invoquer, en plein gouvernement républicain, l'autorité d'un ministre de l'ancienne monarchie; il n'avait pas craint de rendre à sa perspicacité un hommage public, en qualifiant sa politique avec autant d'esprit que de justesse.

M. le duc de Choiseul, avait-il dit, un des hommes de notre siècle qui a eu le plus d'avenir dans l'esprit, qui, déjà en 1769, prévoyait la séparation de l'Amérique de l'Angleterre et craignait le partage de la Pologne, cherchait, dès cette époque, à préparer par des négociations la cession de l'Égypte à la France, pour se trouver prêt à remplacer, par les mêmes productions et par un commerce plus étendu, les colonies américaines le jour où elles nous échapperaient.

De l'*Essai* de Talleyrand sur les colonies, bornons-nous à retenir ce projet de cession de l'Égypte à la France. Quelque trente ans plus tôt, Choiseul l'avait caressé dans son imagination, et voici qu'en 1797 un membre de l'Institut national, dans une circonstance solennelle, en saisissait à présent l'opinion publique. Parler ainsi, au nom de l'ancien

exilé de Chanteloup, de l'acquisition possible de l'Égypte par la France, n'était-ce pas se poser un peu comme son exécuteur testamentaire? Il n'en paraîtra que plus curieux d'ajouter ceci : l'auteur de cette lecture devenait treize jours plus tard, le 16 juillet 1797, Ministre des Relations extérieures, dans le gouvernement du Directoire.

Quand il attirait l'attention d'un public d'élite sur la colonisation possible de l'Égypte par la France, Talleyrand entretenait ses auditeurs et ses lecteurs d'un pays que deux ouvrages récents, de valeur inégale, mais très répandus l'un et l'autre, venaient de mettre à la mode. On veut parler des *Lettres sur l'Égypte* de Savary, qui parurent en 1785, et surtout du fameux *Voyage en Égypte et en Syrie* de Volney, qui parut en 1787.

***

Bonaparte passa une partie de l'été de 1797 à Passariano, petite place de la Vénétie dans le voisinage d'Udine. Tandis qu'il discutait de cet endroit les conditions du traité qui devait être signé le 17 octobre à Campo-Formio, il laissait une idée grandiose envahir de plus en plus son esprit, l'idée de conduire à présent une expédition en Égypte. Desaix, qui était alors en mission en Italie, a gardé à trois reprises, dans ses notes de voyage, le souvenir de conversations où le général en chef lui avait parlé de l'Égypte, de ses ressources, des moyens de s'en emparer, des avantages qu'offrirait sa conquête; il a noté les voyages de Savary et de Volney, dont Bonaparte l'avait entretenu.

D'où est venue à Bonaparte cette idée d'une expédition en Égypte? Ses écrits de jeunesse contiennent une assez longue note sur l'Égypte de l'antiquité; il y est question de la grande pyramide, du Labyrinthe, du lac Mœris, du canal entre les deux mers, du gouvernement, de la religion, du commerce, des divisions de l'histoire égyptienne, etc. Bonaparte avait lu, comme tous ses contemporains cultivés, les *Lettres* de Savary et le *Voyage* de Volney, qui paraissaient juste à cette époque de sa vie où il a dévoré tant de livres. Les souvenirs de ses lectures sur l'Égypte reposaient dans un

coin de sa mémoire, quand l'*Essai* de Talleyrand les réveilla tout à coup et leur donna le caractère d'une obsession. S'il n'eut pas la facilité de connaître tout de suite le texte même de cet *Essai*, il en connut certainement le caractère général; il ne put pas ne pas être frappé de ce qu'il y avait d'intéressant et de fécond dans ce projet de colonies à fonder et d'Égypte à occuper. Il avait alors une sincère estime pour l'esprit de Talleyrand, qu'il ne connaissait encore que de réputation; la preuve en est dans la lettre de félicitations qu'il lui écrivit après sa nomination au ministère et dans les relations d'intimité qui s'établirent entre les deux hommes, lorsque le signataire de Campo-Formio fut de retour à Paris. Il ne nous paraît pas qu'il faille chercher autre part que dans l'*Essai* de Tálleyrand l'origine de ce projet qui allait envahir l'imagination de Bonaparte jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement réalisé. Nous ne croyons nullement, malgré l'affirmation de Miot de Mélito, que cette idée soit issue d'abord du cerveau de Monge pendant son séjour à Passariano. Le rôle de Monge dans l'expédition d'Égypte fut celui d'un collaborateur et non d'un inspirateur. Bonaparte avait déjà en lui, sans les devoir à personne, les premiers germes de cette idée; le mémoire académique de Talleyrand eut pour effet de les porter tout à coup à maturité.

Talleyrand avait lu son *Essai* le 3 juillet 1797. Environ six semaines plus tard, le 16 août, Bonaparte, dans une dépêche au Directoire, parlait pour la première fois d'une occupation de l'Égypte. Il informait le gouvernement qu'il venait de faire occuper les îles Ioniennes, qui faisaient partie des dépouilles de Venise, et il ajoutait :

> L'Empire des Turcs s'écroule tous les jours; la possession de ces îles nous mettra à même de le soutenir, autant que cela sera possible, ou d'en prendre notre part.
>
> Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte. Le vaste empire ottoman, qui périt tous les jours, nous met dans l'obligation de penser de bonne heure à prendre des mesures pour conserver notre commerce du Levant.

A partir de ce moment, entre le quartier général de l'armée d'Italie et le ministère des Relations extérieures, c'est un

échange de correspondance dans lesquelles la question d'Égypte revient sans cesse, sous les aspects divers qu'elle peut comporter. De Paris, Bonaparte se faisait adresser, par le vice-amiral Rosily, directeur du dépôt des cartes et plans de la Marine, un recueil de documents et de mémoires sur l'Égypte, sur les relations que l'on pouvait établir entre l'Égypte et les Indes; car, la terre des Pharaons une fois conquise, il se voyait déjà naviguant sur l'océan Indien pour aller détruire l'empire anglais de l'Hindoustan.

Le Directoire encourageait alors ces visées ambitieuses. A la dépêche de Bonaparte, du 16 août, Talleyrand répondait par cette dépêche, du 23 août :

Le Directoire approuve parfaitement l'occupation de Zante, Corfou et Céphalonie... Rien, au reste, n'est plus important que de nous mettre sur un bon pied avec l'Albanie, la Grèce, la Macédoine et autres provinces de l'empire turc d'Europe et même toutes celles que baigne la Méditerranée, comme notamment l'Égypte, qui peut nous devenir un jour d'une grande utilité.

***

Les îles Ioniennes et l'Égypte, voilà les deux bases de l'empire méditerranéen que l'imagination de Bonaparte construit au lendemain des préliminaires de Léoben; mais il a jeté les yeux aussi, avec sa parfaite intuition de la stratégie navale, sur une position où il voit la clef de la Méditerranée, sur l'île de Malte. L'île semblait destinée à passer bientôt en des mains nouvelles; l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui avait dans son passé tant de souvenirs glorieux, était alors en pleine décadence. Bonaparte écrivait au Directoire, le 26 mai :

L'île de Malte est pour nous d'un intérêt majeur. Le grand maître est mourant; il paraît que ce sera un Allemand qui sera son successeur. Il faudrait 5 ou 600 000 francs pour faire grand maître un Espagnol. Ne serait-il pas possible d'insinuer au prince de la Paix de s'occuper de cet objet, qui est très essentiel? La Valette a 37 000 habitants, qui sont extrêmement portés pour les Français; il n'y a plus d'Anglais dans la Méditerranée; pourquoi notre flotte ou celle d'Espagne, avant de se rendre dans l'Océan, ne passerait-elle pas à la Valette pour s'en emparer? Les chevaliers ne sont que 500, et le régiment

de l'Ordre n'est que de 600 hommes. Si nous ne prenons point ce moyen, Malte tombera au pouvoir du roi de Naples. Cette petite île n'a pas de prix pour nous.

Préoccupé de jalonner la route maritime de l'Égypte du plus grand nombre de positions possible, Bonaparte terminait la même lettre par ces mots :

Des articles secrets avec le roi de Sardaigne portent que nous devons occuper les petites îles de Saint-Pierre (au sud-ouest de la Sardaigne); ce serait le moment d'y envoyer 200 hommes et d'y commencer des fortifications.

La question de Malte et de l'Égypte revient sous la plume de Bonaparte dans une longue dépêche qu'il adressait à Talleyrand, de Passariano, le 13 septembre :

Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de l'île de Malte? L'amiral Brueys pourrait très bien mouiller là et s'en emparer. 400 chevaliers et, au plus, un régiment de 500 hommes sont la seule défense de la ville de la Valette. Les habitants, qui montent à plus de 100 000, sont très portés pour nous et fort dégoûtés de leurs chevaliers, qui ne peuvent plus vivre et meurent de faim. Je leur ai fait exprès confisquer tous leurs biens en Italie. Avec l'île de Saint-Pierre, que nous a cédée le roi de Sardaigne, Malte, Corfou, etc., nous serons maîtres de toute la Méditerranée.

S'il arrivait qu'à notre paix avec l'Angleterre nous fussions obligés de céder le cap de Bonne-Espérance, il faudrait nous emparer de l'Égypte. Ce pays n'a jamais appartenu à une nation européenne. Les Vénitiens seuls y ont eu une certaine prépondérance, il y a bien des siècles, mais une prépondérance précaire. L'on pourrait partir d'ici avec 25 000 hommes, escortés par huit ou dix bâtiments de ligne ou frégates vénitiennes, et s'en emparer. L'Égypte n'appartient pas au Grand Seigneur.

Je désirerais, citoyen Ministre, que vous prissiez à Paris quelques renseignements pour me faire connaître quelle réaction aurait sur la Porte notre expédition d'Égypte.

Avec des armées comme les nôtres, pour qui toutes les religions sont égales, Mahométans, Cophtes, Arabes, idolâtres, etc., tout cela nous est fort indifférent; nous respecterions les uns comme les autres.

Je vous salue, BONAPARTE

Talleyrand, « après avoir pris les ordres du Directoire », répondait, le 23 septembre, à Bonaparte, en ces termes :

Le Directoire approuve vos idées sur Malte. Depuis que Malte s'est donné un grand maître autrichien, M. de Hompesch, le Directoire

s'est confirmé dans le soupçon, déjà fondé sur d'autres renseignements, que l'Autriche visait à s'emparer de cette île; elle cherche à se faire puissance maritime dans la Méditerranée... Il est de notre intérêt de prévenir tout accroissement maritime de l'Autriche, et le Directoire désire que vous preniez les mesures nécessaires pour empêcher que Malte ne tombe entre ses mains.

Quant à l'Égypte, vos idées à cet égard sont grandes, et l'utilité doit en être sentie... L'Égypte, comme colonie, remplacerait bientôt les produits des Antilles, et, comme chemin, nous donnerait le commerce de l'Inde; car tout, en matière de commerce, réside dans le temps, et le temps nous donnerait cinq voyages contre trois par la route ordinaire.

Desaix, qui avait reçu la confidence des projets de Bonaparte sur l'Orient, en avait conservé, malgré l'éloignement, une séduction toujours vivante. De retour à l'armée du Rhin, il avait écrit cette lettre au commandant de l'armée d'Italie (Offenbourg, 24 octobre 1797) :

... C'en sera toujours un bien agréable (jour de mon existence) que celui où je pourrai vous rejoindre et contribuer à l'exécution de vos utiles et superbes projets. D'ici je vois avec bien de l'intérêt cette flotte de Corfou; si jamais elle doit se diriger vers les grandes entreprises que vous méditez, en grâce, ne m'oubliez pas. Je désire bien, à présent que la gloire de l'armée du Rhin ne peut plus s'augmenter, concourir à la vôtre et à celle de la nation, et faire dire, comme je l'ai pensé, qu'il est beau d'être Français. Croyez bien, mon Général, je vous en prie, à l'estime profonde que j'ai pour vous et à mon attachement bien prononcé.

***

Depuis qu'il était arrivé de Rastadt à Paris, Bonaparte, pendant les mois de décembre et de janvier 1797-1798, avait eu de fréquents entretiens avec Talleyrand; le projet qu'ils avaient à cœur tous les deux, fit sans doute plus d'une fois les frais de ces conversations. Aussi le ministre, sûr de ne pas déplaire à son ami le général, se décida à saisir le Directoire, le 27 janvier 1798, dans une note confidentielle, du projet sur l'Égypte.

L'empire ottoman, y disait-il, ne durera pas plus de vingt-cinq ans et ses provinces d'Europe seront la proie des deux maisons impériales. Cela est contraire sans doute à l'opinion de Montesquieu, qui a dit quelque part : l'empire ottoman sera de longue durée, parce qu'il ne

sera jamais menacé par une puissance que les trois grandes nations commerçantes de l'Europe ne s'empressent de le défendre. Quoi qu'il en soit, si les pronostics des hommes qui connaissent le mieux l'empire ottoman se vérifiaient, la République devrait prendre des mesures pour saisir parmi ses débris ceux qui pourraient lui convenir. Je mets, sans hésiter, au premier rang, l'Égypte, l'île de Candie et celle de Lemnos.

L'Égypte, que la nature a placée si près de nous, nous présente des avantages immenses sous les rapports du commerce, soit de l'Inde, soit d'ailleurs; de plus, par son climat et son sol, elle peut nous tenir lieu de nos colonies aux Indes occidentales. Quant aux îles de Candie et de Lemnos, elles nous rendraient maîtres de l'Archipel et du détroit des Dardanelles. Mais la jouissance de ces conquêtes suppose la libre fréquentation de l'île de Malte.

Malte, Candie, Lemnos et l'Égypte : d'un seul coup de filet, Talleyrand ramenait quatre superbes joyaux de la Méditerranée. Il expliquait comment cette pêche devait être si fructueuse.

Pourquoi nous sacrifierions-nous plus longtemps pour une puissance dont l'amitié est équivoque et qui touche à sa ruine? L'Égypte n'est rien pour la Turquie, qui n'y a pas l'ombre d'autorité. Il ne s'agirait pas d'ailleurs de porter les premiers coups à l'empire ottoman, car ce serait contraire à la loyauté et à la bonne foi; on compromettrait la vie et la fortune des agents de la République et des Français établis dans le Levant; on réunirait contre la France l'Angleterre et les deux cours impériales.

Aussi la prudence commandait d'attendre; l'événement se produira presque fatalement de lui-même; soyons prêts.

Ce système de temporisation me paraît préférable à tout autre dans ce moment où la République a encore l'Angleterre à combattre, et où elle n'est pas assurée des dispositions de la Russie et de l'Autriche.

L'occupation de Candie et de Lemnos n'est pas une opération difficile, surtout si l'on détermine un soulèvement des populations grecques; ces îles sont mal défendues; l'escadre de Corfou peut aisément les occuper. Pour l'expédition d'Égypte, continuait le ministre, « elle ne pourrait avoir lieu que vers le 1er messidor (19 juin); mais elle est d'une exécution si facile qu'on peut assurer que nous serions maîtres de l'Égypte à la fin de thermidor (milieu du mois d'août). Je me propose

de présenter incessamment un travail général sur cette matière au Directoire exécutif. »

Vers le 20 février, trois ou quatre jours après son voyage sur les côtes, Bonaparte recevait communication d'un document qui ramena son attention, si elle s'en était jamais écartée, sur l'idée qui lui était chère. C'était un long rapport, du 8 février, que lui adressait Poussielgue, premier secrétaire de la légation de France à Gênes; Bonaparte l'avait chargé, au mois de novembre précédent, de faire à Malte même une enquête politique et militaire sur la situation de l'île.

D'après cet agent, il n'y avait pas un moment à perdre si l'on voulait mettre la main sur Malte; l'Ordre était à la veille de mourir, sa succession n'allait pas tarder à être ouverte. Poussielgue décrivait les lieux avec une extrême précision; il indiquait comment on pouvait tenter un coup de main à tel ou tel endroit; le succès ne paraissait pas douteux. Quant aux avantages, présents et futurs, ils sautaient aux yeux. « Il n'est pas possible à un Français, disait-il, de voir Malte et de ne pas sentir fortement combien il est important que cette île soit à la France... Si elle passait aujourd'hui à une autre puissance telle que l'Angleterre ou l'Empereur, nous nous apercevrions alors de quel intérêt elle est pour nous. » Malte, c'est la clef du Levant; être maître de Malte, c'est être maître absolu du commerce de la Méditerranée. « Ses fortifications la rendent imprenable... C'est un autre Gibraltar. »

Bonaparte s'empressa de transmettre au Directoire le rapport de Poussielgue. Très peu de jours auparavant, les Directeurs avaient reçu un autre document, qui plaidait, dans les plus grands détails, la cause de la conquête de l'Égypte. Talleyrand, on se le rappelle, avait promis au Directoire, le 27 janvier 1798, de lui remettre un travail d'ensemble sur la question d'Égypte; il s'acquittait de cette promesse le 14 février, en communiquant au Directoire un « Rapport sur la question d'Égypte ».

A cette date, Bonaparte n'était pas encore de retour de sa tournée d'inspection entre Calais et Ostende; il ne devait rentrer à Paris que dans la soirée du 16 février. Il allait trouver le gouvernement saisi par le ministre compétent du

projet sur l'Égypte. La décision officielle ne pouvait plus tarder à intervenir. Le rapport de Talleyrand au Directoire débute par une suite de formules, d'une concision lapidaire, qui sont posées comme des manières d'axiomes.

L'Égypte fut une province de la République romaine; il faut qu'elle le devienne de la République française.

La conquête des Romains fut l'époque de la décadence de ce beau pays; la conquête des Français sera celle de sa prospérité.

Les Romains ravirent l'Égypte à des rois illustres dans les arts, les sciences, etc.; les Français l'enlèveront aux plus affreux tyrans qui aient jamais existé.

L'ancien gouvernement de France s'était longtemps nourri du projet de cette conquête; mais il était trop faible pour s'y livrer.

Son exécution était réservée au Directoire exécutif, comme le complément de tout ce que la Révolution française a présenté au monde étonné de beau, de grand et d'utile.

Jamais projet plus vaste et plus important dans ses résultats, et cependant plus simple dans ses moyens d'exécution, n'a été présenté au Directoire exécutif; je vais le lui développer et je le supplie de me prêter toute son attention.

Le développement ne comprend pas moins, dans le texte imprimé, de quatorze pages grand in-octavo.

La première partie, Gouvernement de l'Égypte, aboutit à ces conclusions, qui avaient pour objet d'écarter des yeux des Directeurs toute apparence de complication internationale : la Porte ottomane n'a pas en Égypte même l'ombre de l'autorité; son pacha n'y est réellement que le premier esclave des beys; la Porte n'en tire pas le moindre revenu; elle ne jouit pas même de sa suzeraineté, car les beys disposent à leur gré et à leur profit de toutes les terres d'Égypte. La conséquence générale est que la Turquie ne saurait élever aucune réclamation devant une intervention française en Égypte.

Vient ensuite l'exposé des griefs de la République contre les beys.

Le Directoire exécutif doit recourir à la force des armes. Il n'y a que ce moyen d'amener les beys au respect dû à la République française.

Les productions et le commerce de l'Égypte sont l'objet d'un long paragraphe. L'Égypte produit en abondance les

grains, les légumes, le riz, le lin, le coton, le safrenon (*sic*), le sucre, l'indigo; le caféier et le mûrier y pousseraient à merveille. Placée au point de contact de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, elle n'attend qu'un gouvernement sage et éclairé pour mettre en valeur tant de moyens de richesse et de prospérité. Il faut rouvrir au commerce de l'Inde la route de Suez, au lieu de la route longue et dispendieuse du cap de Bonne-Espérance. Il y a là en perspective toute une révolution économique; elle sera fatale aux Anglais et tout à l'avantage de la France, à cause de sa position sur la Méditerranée. Tôt ou tard les peuples d'Europe perdront leurs colonies d'Amérique; il ne pourrait y avoir pour la République un dédommagement plus avantageux.

Qu'on ne dise pas que nous commettons une injustice contre la Porte en attaquant ses propriétés, quand depuis cinq ans la Porte nous laisse opprimer, vexer, piller, humilier dans tous les pays de sa dépendance. Ce n'est pas qu'il faille rompre avec la Porte. « Je pense au contraire que l'invasion en Égypte doit être accompagnée de l'envoi à Constantinople d'un négociateur qui ait toute la dextérité et toute la fermeté convenable dans une telle circonstance, et qui soit porteur d'instructions rédigées avec maturité. Je ne regarde pas cette négociation comme devant être infructueuse. J'ai en vue des moyens de succès qui seront présentés, dans le temps opportun, au Directoire exécutif. » L'Angleterre, menacée d'une descente sur ses côtes, ne pourra pas parer le coup, qui sera tenu secret. Pour la Russie, la Prusse et l'Autriche, qui viennent de partager la Pologne, elles « ne doivent pas, ce me semble, affecter un grand rigorisme en cette occasion ».

Les beys et leurs mameluks ne pourront pas tenir devant une armée française.

Les moyens d'exécution comprennent une flotte et une armée de terre, dont la réunion se fera dans les anciennes îles vénitiennes. Le départ aura lieu, au plus tard, le 25 prairial, 13 juin. (En fait, le départ eut lieu le 19 mai.) Les étapes seront Alexandrie, Rosette, le Caire, Assouan. Le succès est certain, les frais ne peuvent être considérables.

L'Égypte occupée et fortifiée, on fera partir de Suez un corps de 15 000 hommes à destination de l'Inde pour se

joindre aux forces de Tippo-Saïb et chasser les Anglais de l'Inde.

Ce plan peut paraître téméraire, mais là-dessus j'ai consulté l'homme qui a le plus longtemps résidé en Égypte et que la Providence semble avoir voulu conserver pour l'avantage de la République, et il croit que c'est un des moyens les plus sûrs d'accélérer la perte des ennemis qui nous résistent encore.

Ce conseiller providentiel, dont Talleyrand invoquait encore l'autorité dans un autre passage de son rapport, c'était Charles Magallon, qui avait résidé en Égypte depuis trente-six ans et qui était consul général au Caire depuis le mois de janvier 1793.

Le rapport de Talleyrand se terminait par des observations générales et par ce résumé :

Je crois avoir démontré :

1° Que la conquête de l'Égypte n'est qu'une juste représaille des torts de la Porte envers nous et des affronts que nous y avons essuyés;

2° Qu'elle est facile et même infaillible;

3° Qu'elle n'entraînera que des dépenses modérées, desquelles la République sera bientôt indemnisée;

4° Enfin, qu'elle présente des avantages innombrables à la République.

Je prie en conséquence le Directoire exécutif de me faire connaître sa décision. Elle doit être prompte, afin que son exécution ait lieu dans la saison favorable qui s'avance. Il est, je crois, inutile que je lui observe la nécessité du secret.

Je me réserve de présenter un projet d'arrêté au Directoire exécutif, lorsque je connaîtrai la résolution qu'il aura prise.

CH.-MAU. TALLEYRAND

Bonaparte, de retour à Paris le 16 février, remettait le 23, son rapport au Directoire.

Quelques efforts que nous fassions, disait-il, nous n'acquerrons pas d'ici à plusieurs mois la supériorité des mers.

Opérer une descente en Angleterre sans être maître de la mer est l'opération la plus hardie et la plus difficile qui ait été faite.

Si elle est possible, c'est en surprenant le passage, en arrivant sur des petits bateaux, pendant la nuit et après une traversée de sept à huit heures, sur un des points de la province de Kent ou de Sussex.

Pour cette opération, il faut de longues nuits, et dès lors l'hiver. Passé le mois d'avril, il n'est plus possible de rien entreprendre.

Après avoir montré combien étaient insuffisants les préparatifs qui se faisaient depuis quatre mois, il ajoutait :

L'expédition d'Angleterre ne paraît donc être possible que l'année prochaine, et alors il est probable que les embarras qui surviendront sur le continent s'y opposeront. Le vrai moment de se préparer à cette expédition est perdu, peut-être pour toujours.

Cependant, malgré cette conclusion, il proposait au gouvernement ou de continuer les préparatifs commencés « ou bien de faire une expédition dans le Levant qui menaçât le commerce des Indes ».

Barras, à en croire les *Mémoires* rédigés sous son nom, était peu favorable au projet sur l'Égypte. « Vainement, dit-il, au milieu de beaucoup de sophismes enfantés par sa vive imagination, Bonaparte nous affirmait-il qu'aussitôt maître de l'Inde, il attaquerait les Anglais dans leurs possessions... On répondait à toutes mes observations par un plan tracé sur une carte : on sait que sur un pareil terrain il n'y a aucun obstacle. » Mais Bonaparte avait gagné peu à peu les Directeurs à son idée; Barras lui-même fit taire son opposition. Le 5 mars, l'expédition d'Égypte fut décidée en principe par les membres du Directoire.

Ainsi l'idée que Bonaparte avait entrevue en Italie au milieu de l'année précédente, dont il avait entretenu Bourrienne à Passariano, cette idée, qui était bien son idée à lui, bien qu'il la partageât avec Talleyrand, avait enfin pris corps; c'était à présent une résolution formelle à laquelle le gouvernement venait de se rallier.

Il restait à l'exécuter.

G. LACOUR-GAYET,
*de l'Académie des Sciences morales et politiques.*

# L'AMOUREUSE AVENTURE

DE

# MADEMOISELLE DE PRÉFAILLES[1]

A MADAME DE T..., SUPÉRIEURE DU COUVENT
DE L'ABBAYE AUX BOIS.

Vous m'avez priée, madame, de vous dire la suite des événements qui m'ont amenée jusque dans cet asile, et qui m'ont fait souhaiter de consacrer à Dieu une vie qui semblait promise au monde. Je me rends à votre désir. Je ne le fais que par obéissance, et pourtant il ne m'en coûte point d'entreprendre ici le récit de mes malheurs. Rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir excuser mes fautes, ou donner à mes erreurs une apparence favorable. Mais, si ma conscience me rend un bon témoignage, je ne l'éviterai point. Au reste, bien que cette histoire soit d'hier, j'en parlerai comme d'un temps déjà lointain. Le silence qui s'est fait dans mon cœur, joint au respect que je vous dois, m'aidera, je l'espère, à juger sans passion les autres et moi-même. Je commence donc sans autre dessein que de mettre toutes choses, pour vous satisfaire, dans la suite la plus claire qu'il me sera possible.

Je n'ai pas encore dix-huit ans, et, dans l'espace d'une

1. Le récit qu'on va lire n'est pas entièrement une fiction. Si surprenante que puisse paraître, dans l'atmosphère de la Régence, cette idylle tragique, elle ne fut que trop réelle. Mais, si les faits nous sont connus, les acteurs du drame sont restés dans une ombre mystérieuse. M'étant plu à faire revivre, dans ce cadre historique, quelques visages et quelques âmes d'autrefois, j'ai vu l'héroïne s'animer au point de me prendre la plume des mains : je la lui laisse.

année, j'ai vécu plus que d'autres peut-être dans une longue existence : car j'ai connu presque en même temps ce que l'amour a de plus enivrant et ce que l'épreuve a de plus amer. J'ai appris de bonne heure combien la vie est éloignée de nos rêves; pourtant je n'ai pu me résoudre à la haïr. Ce n'est donc pas un cœur chagrin, lâche et chargé de dégoûts que je porte au cloître; c'est un cœur encore fier, et qui a mesuré son sacrifice.

Sur ma naissance et mon enfance, je ne m'étendrai pas longuement. Le nom de mon père était connu de toute la ville. Cette haute situation, ces immenses richesses, le faste de notre maison, toutes ces choses me paraissaient aussi anciennes et aussi naturelles que le monde. J'appris un jour, par le méchant propos d'une amie jalouse, qu'elles avaient une origine assez récente. J'interrogeai ma mère, et je sus que mon grand-père était venu du Rouergue à Paris, pour faire dans les Finances cette brillante fortune que mon père avait su pousser plus haut encore. Je fus étonnée, puis j'éclatai de rire : un grand-père en sabots et en bougran, n'était-ce pas plaisant en vérité? Et puis encore j'eus vite fait de n'y plus penser, avec l'insouciance de mon âge.

Je connus à onze ans mon premier chagrin, quand je perdis mon père. Il avait, quelques années auparavant, abandonné les Fermes pour prendre une charge de Conseiller au Grand Conseil, puis de Maître des Requêtes. Il était en outre chef du Conseil d'une princesse du sang. Je me souviens de funérailles magnifiques, la Cour et le Parlement, une assemblée de robes et d'uniformes qui m'éblouissaient et changeaient insensiblement mon chagrin en vanité. Cette année-là, quand on me faisait venir à la maison (car j'ai omis de dire qu'on m'avait mise, vers l'âge de neuf ans, au couvent des Dames de la Présentation, dans le faubourg Saint-Germain), j'y voyais partout l'image d'un deuil sévère et presque éclatant. Mais ma mère, beaucoup plus jeune que mon père, était encore dans tout l'éclat de l'âge et de la beauté. Le soin de sa fortune, le souci de notre établissement, à mon frère et à moi, la détournaient aussi de rompre avec le monde; mes oncles l'entretenaient dans ces sentiments. Le deuil terminé, le luxe qui avait régné dans notre maison se réveilla petit à petit.

A cette époque, je ne sortais guère de mon couvent, et mon esprit n'était rempli que de pensées pieuses. Mais, l'année suivante, je fus souvent chez ma mère. J'y retrouvai la même société, les mêmes plaisirs que j'avais connus jadis — ou peut-être devrais-je dire de nouveaux plaisirs et de nouveaux entraînements; car déjà, ni par l'âge, ni surtout par le caractère, je n'étais plus une enfant...

Je ne puis me souvenir sans attendrissement de mon cher couvent et des années heureuses que j'y ai passées. Je me trouvais là, sur un pied d'égalité, avec les filles de la meilleure noblesse; plusieurs devinrent mes amies. J'avais de la gaîté, de l'entrain, je ne sais quoi de hardi dans l'esprit; je passais, dans la classe bleue, pour mener les têtes et les cœurs. La nuit, quand on nous croyait endormies, j'entraînais mes compagnes hors du lit pour aller manger des pâtés et des confitures chez les novices. On nous découvrit un jour; je me dévouai pour toutes les coupables et j'obtins que pas une ne fût punie. Celles qui s'étaient moquées de nous changèrent de gamme, et toutes de me rechercher désormais, dans l'espoir que je les mènerais à d'autres espièglerie glorieuses.

Je n'étais pas moins aimée des maîtresses, et je rendais largement l'affection qu'on me donnait. Mais la meilleure part, la part secrète, je la réservais pour une de nos maîtresses de classe, madame de S...

Madame de S... était incroyablement belle, d'une beauté que je n'avais jamais vue dans le monde, et qui semblait le dépasser en effet. Un teint pâle, des traits admirablement réguliers, un air de grandeur, et je ne sais quel feu dans le regard, qui ne se pouvait oublier quand on l'avait vu. Elle portait un nom illustre. Étant la cadette, les usages et les traditions de sa famille l'avaient destinée pour l'état religieux; mais, contrairement à tant d'autres, il semblait qu'elle fût faite pour cet état. Nous la trouvions souvent, à la chapelle, abîmée dans une prière solitaire, d'où elle se relevait avec des larmes. Aux offices, on distinguait sa voix parmi les autres, qui semblait s'élever toute seule et pure vers le ciel. Joignez à cela une force d'esprit merveilleuse, qui se faisait sentir jusqu'à nos cerveaux enfantins; rien d'étroit dans les jugements, rien de petit dans les sentiments; rien qui ne se sentît,

dans toutes ses actions, d'une liberté et d'une noblesse admirables. J'éprouvais une véritable idolâtrie à son endroit. Mais je la renfermais jalousement en moi-même, parce que madame de S... ne témoignait d'aucune préférence pour moi; et parfois, par une sorte de révolte contre la violence qu'elle me faisait de l'aimer, j'essayais, loin d'elle, de la haïr. C'était en vain : un seul de ses regards m'ouvrait l'âme, et me jetait dans ses bras.

Le monde, pour lequel nous étions destinées, ne laissait pas d'avoir mille entrées discrètes dans notre asile. Nous étions admises à recevoir au parloir, ou même dans nos appartements particuliers, toutes les visites que les bienséances justifiaient. Pendant le Carnaval, aux fêtes ou aux bals qui avaient lieu dans le couvent même, nous quittions nos habits de pensionnaires et nous faisions l'apprentissage de la coquetterie. La première communion était à peine terminée que nous nous comptions parmi les grandes; nous laissions les petites à leurs poupées; nous allions bavarder à la Communauté, où il y avait toujours du monde et des nouvelles du dehors. Chacune commençait son journal, et lui confiait toutes sortes de pensées nouvelles... Je dois ajouter qu'il n'était pas trop tôt pour certaines d'entre nous, que déjà nous voyions appelées au parloir par celui qui devait être, quelques années plus tard, leur époux.

Ces visites étaient toujours un sujet de grandes curiosités. Pendant une année, je fus aux premières loges pour m'en divertir, car j'étais occupée à la lingerie, dont les fenêtres donnaient sur la cour. Nous étions cinq ou six derrière un rideau, à épier le prétendant qui venait rendre ses devoirs. Il fallait ensuite le dépeindre à celles qui ne l'avaient point vu : ah! que la malice y trouvait son compte! Je me souviens de blessures d'amour-propre que nous faisions innocemment, et même de larmes qui coulaient tout à coup, suspendant les railleries sur nos lèvres. Aux cœurs qui s'éveillent, les cœurs encore insouciants sont sans pitié...

Le mien, jusqu'alors, avait conservé l'heureuse liberté de l'enfance. Il se donnait sans compter; n'ai-je point remarqué que c'est lorsqu'il commence à se garder qu'il ne s'appartient plus?

Pourtant, ce n'était pas faute d'objets prêts à le captiver. Ma mère, ai-je dit, avait su faire revivre les habitudes de luxe délicat qui avaient fait, du vivant de mon père, la réputation de son salon. Son concert de musique était un des meilleurs de Paris; il attirait tous les amateurs, qu'ils fussent de la cour ou de la ville. Je ne sais si l'on pouvait rien voir de plus brillant que ces assemblées, au moment où je fus en âge d'y paraître et d'y jouer mon personnage. Un visage qui n'était point trop laid, une taille déjà libre et bien prise, un esprit assez éveillé, et surtout, peut-être, le plaisir ingénu qu'on voyait que je prenais dans le monde, tout m'y préparait des succès. Du moins ne ferai-je pas honneur aux seuls charmes de ma personne, de tous les prétendants à ma main que je comptais déjà, avant ma seizième année. Chaque jour en faisait naître de nouveaux. Je me vengeais de cet empressement en les payant tous de la même monnaie. Un certain tour de raillerie, que j'ai naturellement dans l'esprit, m'empêchait de me prendre au jeu. De retour à mon couvent, je m'amusais, devant madame de S..., à contrefaire tous mes galants. Elle pourrait témoigner que je les arrangeais assez bien, et que je leur en donnais pour leur bonne opinion d'eux-mêmes!

Je plaisante... Pourtant je vois déjà passer dans cette foule une figure qui ne devait pas tarder à faire d'autres impressions sur mon cœur. Aux plus insouciantes, aux plus folles, l'amour en secret prépare ses joies et ses peines, son triste et beau tourment...

Je ne saurais rappeler quand je vis pour la première fois M. d'Amblémont; et à vrai dire, quand je commençai de le distinguer, ce fut parmi les hommes qu'attiraient à la maison l'esprit et l'amitié de ma mère, plutôt que parmi ceux qui me recherchaient. Il m'abordait souvent, avec ces manières respectueuses qui étaient une politesse de plus, parlant à une enfant; mais il ne se faisait point une étude de me plaire. Une ou deux fois, je sentis que je le retenais, et qu'il trouvait un plaisir là où il n'avait cherché qu'une attention. M'abusais-je? Il me sembla bientôt que tout en évitant de me rechercher publiquement, il s'approchait volontiers de moi dans des compagnies plus intimes.

M. d'Amblémont était de bonne noblesse lorraine, quoique sans illustration. Sa mère était comtesse d'Angecourt. Il commandait une compagnie au régiment de Soissonnais. Il avait fait la campagne de 1708 et de 1709 avec une grande bravoure; dans la malheureuse journée d'Oudenarde, il avait mené jusqu'à douze fois sa compagnie à la charge, sous les ordres du chevalier de Luxembourg. Bref, il avait la réputation d'un excellent officier, et l'assurance de parvenir aux plus hauts emplois, s'ils se donnaient au mérite plutôt qu'à l'intrigue. Malheureusement, il était difficile d'obtenir l'agrément pour un régiment, sans appuis à la Cour. M. d'Amblémont n'en était point dépourvu; ma mère s'employait pour lui en procurer; mais, soit timidité, soit hauteur, soit bizarrerie d'une humeur indépendante, il répugnait à s'en servir. On ne le voyait guère au Palais Royal; il assurait plaisamment qu'il servait bien mieux ses intérêts en s'abstenant d'y paraître. J'ajouterai que sa situation était fort modeste.

Ma mère s'était prise d'une grande amitié pour lui. On ne comptait point de semaine qu'il ne vînt plusieurs fois à la maison. Cette année-là (je venais d'atteindre seize ans), je l'y vis toutes les fois que j'y fus moi-même. Ce n'était pas pour me déplaire. Un jour, ma mère l'engagea à me venir voir dans mon couvent, où elle n'avait guère le temps d'aller, disait-elle. Il accepta avec bonne grâce et l'accompagna une fois ou deux, puis il fut autorisé à revenir seul. Il en profitait discrètement; le plus souvent, je le voyais arriver avec mon frère, qu'il favorisait dès lors d'une amitié assez étroite.

Certain jour que M. d'Amblémont était venu seul, je le reçus assez languissante; un gros rhume m'accablait la tête et la poitrine, et je reposais parmi des oreillers, entourée de tasses et de fioles. Il parut touché d'une grande compassion, ne demeura que quelques minutes, baisa ma main plus tendrement, me dit d'être bien docile, et je l'entendis qui faisait des recommandations à ma gouvernante derrière la porte. Le soir, après sa visite, j'eus un petit mouvement de fièvre, et un sommeil agité. Là-dessus il me fallut recevoir, je ne sais pourquoi, les remontrances de la bonne Desnoyers, ma gouvernante. Lorsque, quelques jours plus tard, M. d'Amblémont se présenta à mon couvent, des ordres avaient été

donnés, à mon insu, pour qu'on ne le laissât pas me voir. Il me vint à l'esprit de m'étonner de son silence; on me mit au fait. Je trouvai la chose assez naturelle et n'y fis guère d'attention dans le moment. Mais, seule dans ma chambre, à la nuit tombante, je ne sais quelle émotion me fondit le cœur; mes larmes tout à coup se mirent à couler. Cela dura un assez long temps, et je ne songeais point à m'en défendre. Oh! mes petites larmes d'enfant, toutes celles que j'ai versées depuis ne m'en ont pas fait oublier la douceur...

Ce fut à mon tour, on le pense, d'exciter les curiosités et les commentaires au couvent. Je ne les redoutais pas trop; M. d'Amblémont était fort bien fait; il avait la taille belle, je ne sais quoi de libre et de déterminé dans la démarche; et des yeux d'un bleu très pâle mettaient, dans un visage fier et hardi, le plus beau regard du monde. Mais, une de mes compagnes ayant fait une allusion à son âge (M. d'Amblémont n'était plus tout jeune; il avait presque deux fois mes années), je la relevai avec une vivacité qui me surprit moi-même; et comme mademoiselle de B... recevait justement les assiduités d'un jeune blondin, qui semblait à peine hors de page: « Je l'aime mieux qu'un béjaune, mademoiselle! » dis-je.

Ce petit incident me jeta dans un grand trouble. Que de choses nous échappent en nous-même, qu'il faut que l'occasion nous révèle! Oui, tout m'avait prévenue d'abord en faveur de M. d'Amblémont, tout me plaisait en lui depuis que je l'approchais davantage. Sa conversation n'avait rien de fade ni de convenu : sur un ton d'ordinaire assez froid, des saillies soudaines montraient une imagination vive et hardie. Il me parlait de ses campagnes, des actions de guerre dont il avait fait une étude particulière, des mœurs des pays qu'il avait traversés. Je le voyais à la tête de sa compagnie, adoré de ses hommes, généreux aux ennemis, toujours désintéressé de lui-même. Il m'entretenait aussi de mes études, comme si d'aussi petits intérêts ne lui étaient pas indifférents. Et, très souvent, il me parlait de sa province, dont il était fier sans le savoir, me dépeignant les beautés naturelles du pays, la mélancolie des horizons, les travaux et les fêtes villageoises, toutes choses dont l'accent semblait demeurer dans

son esprit et dans son cœur, comme il se laissait deviner dans son langage. Ainsi, j'apprenais insensiblement à le connaître, et je commençais peut-être à me figurer que j'étais la seule à le bien connaître. On le disait emporté, et je le trouvais tendre; on le disait bizarre et je le trouvais sûr. Ma mère l'appréciait; et, puisqu'elle permettait ses assiduités auprès de moi, ne devais-je pas penser qu'elle verrait sans déplaisir un goût plus tendre se former entre nous? Cette idée m'emportait si délicieusement que je ne regardais point comme elle était fragile. Ainsi je pouvais obéir au penchant de mon cœur... Je ne considérai même plus si l'on pensait à moi dans les mêmes dispositions où j'étais, ce qui ne paraissait guère vraisemblable; déjà je me laissais aller à la douceur d'aimer, d'aimer sans savoir pourquoi, d'aimer comme on vit, comme on respire, de l'oublier un instant pour le retrouver l'instant d'après avec un nouveau ravissement, de voir toutes choses pareilles et pourtant changées, de goûter les pleurs comme la joie, la crainte comme l'espérance, d'avoir un secret, de le porter toujours avec soi, et d'en tirer désormais tous ses biens ou tous ses maux, parce que rien d'autre ne saurait plus nous toucher...

Le temps arriva que nous devions représenter une comédie, sur le théâtre du couvent, comme nous faisions chaque année. L'ouvrage qu'on choisit cette fois fut *Polyeucte*, et je fus désignée pour tenir le personnage de Pauline.

J'avais déjà tenu plusieurs rôles et je m'en tirais assez bien. On trouvait que j'avais de l'action, du naturel, et que j'entrais dans les sentiments des personnages. Je n'avais pas de peine, cette fois, à soutenir ma réputation. Certains passages du rôle de Pauline me touchaient d'une idée si vive que je croyais parler pour moi-même. Je me mettais à rêver sur mon livre, au lieu d'apprendre plus avant, et Desnoyers se fâchait en disant que j'étais devenue bien paresseuse. Parfois j'en avais les larmes aux yeux; je me demandais comment je les dirais sur la scène sans trahir mon secret. Le jour marqué pour la représentation arriva, et quelle ne fut pas ma surprise lorsque, sur le point de paraître en scène, je vis dans la salle, aux côtés de ma mère, de mon frère et

d'un de mes oncles, M. d'Amblémont! Je ne m'y étais pas attendue; l'idée de dire devant lui ces vers que j'avais remplis de sa pensée et de son image m'effraya; j'apparus en tremblant, je balbutiai mes premières répliques; on m'excusa sur le trouble de paraître en public. Enfin, j'assurai ma voix, et l'on vint à la scène où Pauline confie à Stratonice son amour pour Sévère :

> Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;
> Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée...

Je ne sais en vérité comment je dis cet endroit; je sais seulement que ce fut les yeux baissés, le feu au visage, le sang me battant aux tempes; enfin il faut croire que ce fut très bien, car les applaudissements éclatèrent, mêlés peut-être de quelque surprise. Je repris mon assurance, un peu de vanité vint par là-dessus, je ne songeai plus qu'à soutenir mon succès. Mais à peine étais-je rentrée derrière la scène que je sentis que mes forces m'abandonnaient. Je fis signe à Desnoyers de me suivre jusqu'à ma chambre. Là, il fallut qu'elle me déshabillât et me fît prendre un cordial. Puis, comme elle m'assurait que je venais de me couvrir de gloire, « Ah! que cela m'est indifférent! » fis-je; et me voilà dans ses bras, secouée des pieds jusqu'à la tête par de grands sanglots que rien ne pouvait calmer.

Je commençais de me remettre, lorsque ma mère entra. « Hé! bien, fit-elle, que veulent dire ces larmes? Seriez-vous la seule à n'être pas contente de vous? Sachez que tout le monde m'accable de louanges à votre endroit, et venez les recevoir vous-même, il ne faut point de modestie inutile. » Je voyais qu'elle en était toute glorieuse; elle m'embrassa avec une tendresse inaccoutumée. « Souffrez, lui dis-je, que je n'en fasse rien; j'ai besoin de repos. — Allons! petite sotte, reprit ma mère, lavez-vous le visage et venez avec moi. » Je vis qu'elle saurait me contraindre, j'obéis. En bas, ce fut pendant un quart d'heure un concert d'admirations et de louanges. Mais je ne pensais qu'à éviter les regards de M. d'Amblémont. Il ne s'approcha qu'un instant, et, après un compliment assez banal, il se tint à l'écart; je ne sais pourquoi il me parut rêveur. Il se retira bientôt après. Il y eut une colla-

tion, à laquelle je finis par faire honneur; la gaieté me revint, et un peu de folie avec. Mais, le soir de cette journée remplie de tant d'agitations, un seul sentiment demeurait, un sentiment que je ne saurais définir, tant il me ravissait, m'effrayait, m'emportait hors de moi-même : la certitude que l'amour était désormais le maître de mon cœur.

Seule, madame de S... ne m'avait rien dit touchant la manière dont j'avais joué. En d'autres circonstances, j'en eusse été fort dépitée, car je tenais à son jugement plus qu'à tout autre. Mais je devinais qu'elle m'avait découverte et qu'une réserve délicate la retenait de me parler. Peut-être attendait-elle que je lui fisse confidence de mes sentiments. Je voyais qu'elle m'observait; il y avait dans ses manières un je ne sais quoi de plus tendre; un jour que nous nous promenions dans le jardin, je fus sur le point de lui ouvrir mon cœur; puis tout à coup je songeai qu'elle n'avait pas connu ce que j'allais lui dire et qu'elle ne me comprendrait pas... Je rompis brusquement l'entretien. Il me sembla voir dans ses yeux un reproche ou une tristesse; elle me quitta en disant qu'elle devait aller à la chapelle. Je la vis s'éloigner, glisser de son pas exact et silencieux sous les arbres de l'allée, comme si elle emportait un secret sous ses voiles.

Je ne sus que plus tard la démarche que madame de S... faisait à ce moment même. Avertie par ma gouvernante, et plus encore par sa propre clairvoyance, elle avait écrit à ma mère. Elle lui mandait qu'elle me voyait l'esprit préoccupé depuis quelque temps, qu'elle croyait en savoir la cause, et que M. d'Amblémont n'y était pas étranger. Enfin, je ne sais dans quels termes elle mit les choses, et si leur modération put tromper ma mère; ou si plutôt ma mère ne voulut pas voir ce qu'on lui disait assez clairement. Elle répondit, paraît-il, que j'étais un enfant qui avait lu des romans, et que ma fantaisie passerait. Que d'ailleurs M. d'Amblémont était homme d'honneur, et qu'elle était sûre de ses sentiments. Madame de S... conclut de cette réponse qu'il n'y avait point lieu de contrarier mon inclination. En réalité, ma mère n'avait point fait, je crois, tant de réflexion. Jeune encore, et belle, et dans tout l'éclat de sa réputation, elle avait mille affaires dans l'esprit. Je ne la voyais jamais qu'en courant,

gaie, tendre, distraite, me pinçant la joue pour savoir si j'étais bien portante et s'enquérant si je ne manquais de rien, sans songer que c'était elle qui me manquait le plus. L'idée ne lui venait pas, au reste, qu'on pût, dans un couvent, songer à autre chose qu'à des exercices innocents; je passais pour avoir l'esprit plus exact que romanesque; aucune galanterie ne m'avait encore tourné la tête. Enfin M. d'Amblémont était de ses amis; par une illusion assez répandue, elle n'imaginait point qu'il pût l'être aussi de sa fille. Et ne dois-je pas compter encore la malheureuse fatalité qui devait favoriser ce triste amour, pour le conduire, à travers tant d'épreuves, jusqu'à un si misérable événement!

Madame de S... communiqua à ma gouvernante la réponse qu'elle avait reçue de ma mère, et lui dit qu'elle pouvait être désormais en repos sur son devoir. Je vis, sans savoir pourquoi, ma bonne Desnoyers rasserénée.

Puisque je n'ai pas encore parlé d'elle, j'en dirai un mot ici. C'était une excellente femme, qui avait passé insensiblement du rang de fille de chambre à celui de gouvernante. Elle était veuve depuis longtemps, mais elle avait élevé un fils, un beau garçon que les soldats du Prince Eugène lui avaient tué sous les murs de Tournai. Elle avait reporté sur moi quelque chose de la tendresse dont on lui avait ravi l'objet. Elle avait des cheveux gris et fins, qui donnaient un air de distinction à son visage, de petits yeux assez myopes; et le reste des traits fort en désordre, mais remplis de bonté. C'était une nature toute simple, quoique assez sensible; mais un esprit trop timoré pour s'élever au-dessus du commun. Elle redoutait ma mère et mes oncles; elle redoutait la Supérieure; elle redoutait son devoir; et par-dessus tout, je crois, elle redoutait de me déplaire. J'abusais souvent, par malice, de sa faiblesse, et pourtant je l'aimais beaucoup. Hélas! comment le lui ai-je montré!

Je fus un assez long temps sans revoir M. d'Amblémont. Il avait été rappelé chez lui, disait-on, par des devoirs et des affaires de famille. Si j'avais pu douter encore de l'état de mon cœur, l'absence eût suffi pour m'en instruire. Les journées au couvent me paraissaient longues et vides. Quand j'allais

chez ma mère, toute l'animation d'un bal ne me faisait pas oublier que celui que j'y aurais cherché le premier ne s'y trouvait point. Les hommes étaient plus empressés que jamais autour de moi. Tantôt par faiblesse, tantôt pour m'étourdir, je goûtais l'espèce d'ivresse que fait courir dans nos veines le feu que nous allumons dans les regards des hommes. Et puis, à peine me retrouvais-je seule, tout était oublié; ces impressions si vives s'évanouissaient comme une fumée, et, dans le silence du monde, l'hommage timide de mon cœur allait à celui qui ne l'avait pas demandé.

L'éloignement de M. d'Amblémont me remplissait d'ennui; pourtant je devais connaître, vers ce temps-là, une épreuve cent fois plus cruelle. Comme on ne le voyait plus venir au couvent, j'avais pris soin de dire à mes compagnes qu'il était dans sa terre : déjà l'amour-propre ne permettait pas que je fusse négligée. Mais enfin, l'absence de M. d'Amblémont se prolongeait; je ne sais quelles inquiétudes commençaient de se mêler à ma langueur, lorsqu'un jour, la conversation étant venue sur l'armée et sur les grades, une des pensionnaires, dont le père était lieutenant-général de la cavalerie, dit que le Régent allait nommer des colonels à plusieurs régiments qu'on avait cassés depuis la paix. Ma première pensée fut de me réjouir pour M. d'Amblémont; peut-être allait-il enfin être pourvu. Puis, songeant à ce qu'il m'avait dit plusieurs fois, je pris la parole et je dis qu'il était dommage qu'on abandonnât les sages maximes de M. de Louvois et qu'on donnât désormais les régiments à la faveur. Alors, voilà qu'une des demoiselles bleues, qui se trouvait derrière nous, se retourne et dit d'un ton très sec : « C'est bien à vous, mademoiselle, à parler ainsi! C'est sans doute une leçon qu'on vous a faite! » J'avoue que sur le moment je tombai des nues; que signifiait cette algarade? « Je ne reçois de leçons de personne, mademoiselle, dis-je, et je n'en recevrai pas plus de vous que d'une autre! » Et nous voilà à nous regarder comme deux chattes qui vont se battre. A ce moment, une cloche sonna et nous sépara. Je passai une partie de la journée à mettre mon esprit à la torture, car j'étais à cent lieues de comprendre la raison de cette querelle. Enfin, vers le soir, n'y tenant plus, j'allai jusqu'à la bibliothèque, où Mlle de B...

avait son obédience. Il faisait assez sombre; je la tirai dans un coin. « Mademoiselle, dis-je, j'ai différé jusqu'à présent de vous demander quelles raisons vous aviez contre moi, mais après ce qui s'est passé tantôt, je me vois obligée de le faire. — Il est inutile, fit-elle; si vous ignorez la chose, ce n'est pas à moi à vous en instruire. — Mais encore, dis-je, si ce n'est pas moi qui vous ai offensée, c'est donc quelqu'un qui me touche, puisque vous m'en rendez responsable. C'est un service que je vous demande, me le rendrez-vous bien? » Fut-elle touchée de mon abaissement, ou l'envie qu'elle avait de me mortifier encore davantage l'emporta-t-elle? Sa langue se délia tout à coup. « Hé bien! puisqu'il faut vous apprendre cette histoire, la voici. Vous avez peut-être entendu parler de M. de R... qui est mon cousin, et colonel du régiment de Vermandois? Il obtint ce régiment il y a quatre mois, non pas à la faveur, comme vous le dites, mais au mérite. Cela ne fut pas du goût de M. d'Amblémont, qui prétendait être choisi. Il témoigna publiquement de sa déconvenue en insultant grossièrement mon cousin. Mon cousin le fit appeler aussitôt; mais il fut si malheureusement blessé sur le terrain que nous crûmes le perdre. L'affaire éclata, et M. d'Amblémont ne dut qu'au crédit de ses amis, joint à une prudente retraite, de n'être pas inquiété. Voilà pourquoi vous ne l'avez pas vu depuis ce temps, mademoiselle, je regrette que vous m'ayez contrainte à vous en instruire. »

J'avais rougi violemment; il y avait dans cette révélation de quoi me bouleverser. Je le pris de haut, néanmoins; c'était ma seule ressource. « Je regrette aussi, mademoiselle, dis-je, ce qui est arrivé à monsieur votre cousin. Mais je ne vois pas pourquoi vous m'en jetez sottement le chat aux jambes. J'étais prête à vous porter des excuses, je vois que j'en suis dispensée... » Là-dessus, je tournai les talons sans attendre sa réponse.

J'étais dans un courroux terrible contre ma mère, qui m'avait tenue dans l'ignorance; contre moi-même, qui venais de jouer un si sot personnage; enfin contre M. d'Amblémont. Et cela me sauva peut-être. Car, à peine étais-je revenue à ma chambre, toute cette belle chaleur tomba, mes joues pâlirent, et je ne sentis plus qu'une horrible blessure, par où tout le sang de mon cœur semblait prêt à couler. Hélas! que

signifiait cette histoire? M. d'Amblémont me l'avait tenue cachée : devais-je en conclure qu'elle n'était pas à son honneur? J'avais beau me trouver trop exigeante, je lui faisais un devoir de sincérité à mon égard; il y avait manqué. Ah! que j'étais peu de chose pour lui! Une petite fille comme les autres... Et que savais-je, à vrai dire, de sa vie, et même de ses sentiments? On imagine tout ce que je brodais sur ce thème. Je sentis que je me tourmenterais sans fin : il fallait au plus tôt savoir la vérité par une autre voie. Mon parti fut pris : dès le soir j'écrivis à mon frère, en lui disant que j'avais besoin de le voir sans tarder.

J'avais mes raisons de m'adresser à lui plutôt qu'à ma mère. Je savais par où le prendre, et j'étais assurée de le faire parler : il n'était pas fort secret, mon frère. En outre, bien qu'il eût douze ans de moins que M. d'Amblémont, il s'était lié avec lui d'un commerce assez étroit. Dirai-je toute ma pensée? Je soupçonnais que cette amitié n'intéressait pas les meilleurs côtés de leur nature. Jeune, riche et de jolie figure, mon frère avait assez envie de faire le mauvais garçon. Je savais qu'il me cachait bon nombre de folies. En le confessant habilement, j'apprendrais peut-être ce que j'étais résolue de savoir.

Il vint en effet le lendemain, tout joli et guilleret.

« Hé! bien, ma sœur, dit-il, quel est ce grave avis qu'il faut que je donne? » Ce n'était pas mon affaire de commencer si vite; j'inventai quelque amusement :

« C'est, dis-je, au sujet de cette parure qu'on vient de m'envoyer pour le Carnaval; elle ne me plaît point tout à fait; j'ai confiance en vous pour m'éclairer. »

Il parut flatté que je le consultasse; nous parlâmes de rubans et d'ajustements; j'amenais insensiblement l'entretien où je voulais. Ce fut lui qui nomma M. d'Amblémont. « A propos, dis-je, ses affaires prennent-elles une meilleure tournure, et ne songe-t-il pas à revenir bientôt? »

Quand il vit que j'étais au fait de sa retraite, il ne m'en fit plus de mystère. Hélas! mes inquiétudes ne m'avaient point trompée. La querelle au sujet du régiment de Vermandois, quoique réelle, n'était que pour donner le change; il s'agissait au fond d'une rivalité beaucoup moins glorieuse, au sujet d'une personne dont M. d'Amblémont disputait les faveurs à

M. de R... Quel courage il me fallut pour pousser mon frère et l'obliger à parler! Chacune de ses paroles m'ouvrait une lumière cruelle sur l'homme que j'aimais. En même temps, j'étais obligée de les prendre légèrement, pour ne pas paraître niaise, et pour encourager mon frère à poursuivre. Ces révélations qui me perçaient le cœur, mon frère y mettait tant de belle humeur! Je me rattrapais à son indulgence, j'essayais de m'y laisser gagner. N'était-il pas meilleur juge que moi de la conduite d'un homme? Ne savait-il pas ce que la coutume autorise et ce que l'honneur approuve? Devais-je point m'en remettre sur lui, dans ma naïveté de petite fille? Hé! oui, voilà qui était raisonnable; mais mon cœur ne pouvait se satisfaire au même compte que ma raison. Hélas! l'affreux tombat! Les mouvements violents et contraires qui m'agitaient tour à tour, l'incertitude où je me trouvais encore et d'où dépendait mon bonheur, tout cela me coupa la parole et jusqu'à la respiration; je demeurais les yeux à terre, et prête à défaillir. Mon frère s'en aperçut: « Tudieu! ma sœur, s'écria-t-il, si vous l'aimez, que ne le disiez-vous? — Chut! fis-je en lui prenant le bras tout effrayée, comme tu en décides aisément! » Mais deux larmes qui commençaient à rouler sur mes joues, tandis qu'il me regardait, achevaient de le convaincre. « Puisque mon cœur m'a trahi, lui dis-je enfin, je te supplie, Gaston, de me garder le secret. Il est vrai que j'ai cru sentir quelque inclination pour M. d'Amblémont; mais il n'est pas moins vrai que je ne vois plus clair en moi-même; je me demande si je ne le hais plutôt; je ne sais ni ce que j'éprouve, ni ce que je dois souhaiter. Et je ne suis assurée que d'une chose, c'est d'être bien malheureuse. »

Là-dessus, je ne pus retenir un torrent de larmes; et mon frère de me prodiguer les consolations et les caresses, comme on fait en pareil cas. Il savait en même temps me faire un si bon rapport du caractère de M. d'Amblémont, et m'assurer que sur le chapitre de l'honneur on ne lui trouverait guère de pareils : c'était panser mes blessures à mesure qu'il m'en faisait. Enfin ces deux journées de doutes et d'inquiétudes m'avaient épuisée; j'avais besoin d'être rassurée, c'est peut-être pourquoi je le fus en effet.

A peine Gaston m'eut quittée, je retombai dans tous mes tourments d'esprit. Je faisais et je défaisais, au gré de mille images flottantes, le caractère de M. d'Amblémont; j'essayais en vain de m'en faire une idée solide. Fallait-il donc que tous les hommes fussent ainsi, un triste mélange de bien et de mal? Ah! la vie, que j'avais crue si belle, m'apparaissait désormais bien obscure. Tout prenait à mes yeux la couleur de ma mélancolie; j'étais près de haïr le genre humain. Mais, à mon âge, peut-on se tenir longtemps à des vues si sombres? On ne se trompe point, me disais-je, à de certains accents : les sentiments que M. d'Amblémont m'avait laissé voir parfois, et qui m'avaient ravie, je ne pouvais en douter vraiment. Il y avait donc deux hommes en lui : par respect pour moi, peut-être aussi par l'effet d'une sympathie secrète entre nos deux natures, il ne me montrait que le meilleur, et j'en revenais à l'idée dont j'avais déjà parlé, que j'étais la seule à le bien connaître... Que voilà bien, dira-t-on, les raisonnements d'une amante! J'en conviens; pourtant je sais aujourd'hui qu'ils n'étaient pas tout à fait faux. Et j'en rougis d'autant moins que, s'ils me venaient à l'esprit, je refusais de m'y arrêter cependant. J'y voyais comme autant de pièges du démon; je me persuadais de renoncer à cet amour avant qu'il fût tout à fait le maître de mon âme. Après bien des larmes et des luttes, je pris la résolution de ne plus revoir M. d'Amblémont, autant du moins qu'il me serait possible sans éveiller les soupçons.

C'est dans ces dispositions que je reçus, la semaine suivante, un billet de ma mère, où elle me mandait qu'elle désirait m'avoir chez elle, à une fête qu'elle allait donner. M. d'Amblémont devait-il s'y trouver? Mon frère m'avait dit qu'il pensait rentrer bientôt à Paris. J'eus le courage de répondre que je ne me sentais pas bien portante, et qu'elle voulût m'excuser pour cette fois. Le lendemain, ma mère vint au couvent. Elle me fit tirer la langue, me complimenta sur mes bonnes couleurs, et m'assura que c'étaient des vapeurs qui seraient passées dans quelques jours. Ma mère avait ses desseins. La lettre de Mme de S..., jointe aux avertissements de ma gouvernante, avait fini par porter ses fruits dans son esprit

Je venais d'atteindre dix-sept ans, elle était assiégée de gens qui lui demandaient ma main; elle sentait le moment venu de favoriser l'un d'entre eux, qui lui plaisait sur tous les autres, et de le désigner doucement à mon choix. J'ignorais ses raisons; je vis pourtant qu'il fallait lui obéir, et je me préparai à cette soirée dans un grand trouble.

J'espérais encore que je n'y trouverais pas M. d'Amblémont : il fut le premier qui s'offrit à ma vue. Il s'approcha bientôt; mais au lieu de lui accorder quelques instants d'entretien, comme il était naturel après une longue absence, je témoignai d'une grande froideur, et je parus occupée d'autres hommages. Tant que dura la comédie, je fis en sorte d'éviter jusqu'aux regards de M. d'Amblémont. Je m'applaudissais de mon indifférence : c'était le nom que je donnais à un sentiment confus, où il entrait sans doute plus de dépit et d'orgueil blessé que de froide raison.

Après la comédie, les violons s'accordèrent et les danses commencèrent. La fête était fort brillante, et j'étais si entourée que je ne savais auquel entendre. Mais en vérité, c'était comme si le seul homme auquel je ne voulais point songer m'eût poursuivie de sa présence. Me trouvais-je dans un des salons, je songeais qu'il était dans l'autre; dansais-je, je pensais qu'il ne dansait point. Aucun de ses sentiments ne m'avait échappé, depuis mes rebuts : ç'avait été d'abord la surprise, puis la peine, puis une sorte de tristesse sombre qui le faisait se tenir à l'écart et comme étranger à l'animation du lieu. Je voulus être fâchée contre lui de ce qu'il dissimulât si mal ses sentiments en public; mais cela me parut trop cruel; et n'était-ce pas, au reste, le signe d'une victoire dont, loin de lui en vouloir, je ressentais un secret plaisir? Ah! les étranges mouvements d'un cœur qui ne sait plus lui-même ce qu'il désire, et qui passe en un moment du dépit à la tristesse ou de la langueur à la violence! Joignez à cela l'obligation de jouer mon personnage, et de subir en particulier les assiduités d'un certain marquis de M... qui se montrait fort empressé auprès de moi. Ma mère m'avait dit quelques mots à son sujet avant la soirée, assez clairement pour me faire deviner qu'elle désirait qu'il me plût. J'avais saisi avec joie l'occasion de remplir un devoir d'obéissance.

Mais j'avais beau faire, je ne pouvais lui trouver aucun agrément dans l'esprit ni dans les manières; il avait les unes fort précieuses, l'autre fade et insipide. Il possédait sans doute une assez jolie taille, et quelque douceur dans la figure; j'en eusse convenu plus volontiers s'il en eût paru moins persuadé lui-même

Cependant, j'avais vu M. d'Amblémont entretenir mon frère tête à tête. Quelque temps après, Gaston s'approcha de moi et me dit, à voix basse : « Qu'avez-vous contre d'Amblémont ce soir? Il craint de vous avoir blessée en quelque façon, et il en est au désespoir. » Malgré moi, mes yeux le cherchèrent dans le coin de la salle où il nous observait. L'anxiété qui était peinte sur son visage ruina tout à coup mes résolutions. « Je n'ai rien contre lui, en vérité, fis-je. Dites-lui qu'il me conduise dans la salle des rafraîchissements après la contredanse. » A peine fus-je libre que M. d'Amblémont s'approcha.

« J'espère que vous aurez excusé mon ambassade, dit-il. Après une longue absence, on éprouve, en même temps que de l'impatience, une sorte de crainte à revoir ceux que l'on comptait pour ses amis... » Il me regarda comme s'il n'en était pas tout à fait délivré. « Vous eussiez moins douté de la fidélité de vos amis, dis-je, si vous n'aviez commencé par leur cacher le véritable motif de cette absence. — Puisque vous en êtes instruite, fit-il, vous comprendrez que je me sois fait conscience de vous en tourmenter. Un ressentiment dont je n'avais guère lieu d'être fier, et ma malheureuse vivacité qui mit tout au pire, était-ce là de quoi me faire honneur? — Vous deviez penser pourtant que je l'apprendrais par d'autres, répliquai-je. — Il est vrai, dit-il. Je tiens à votre estime plus que vous ne croyez peut-être, et je sens que j'ai eu tort de vouloir la conserver par le silence. »

Nous étions arrivés dans la salle des rafraîchissements. Je sentais dans les paroles de M. d'Amblémont une tristesse et un remords véritables. Mais, du même coup, je voyais s'évanouir toute la colère que j'entretenais soigneusement en moi depuis des semaines. Hélas! le son de sa voix, ses regards, sa seule présence, étaient un feu brûlant auprès duquel fondait toute ma constance... Il m'offrit un verre de lait glacé;

j'y trempai le bout de mes lèvres, car ma gorge serrée se refusait à avaler. Derrière nous, les portes-fenêtres ouvraient sur le jardin; des couples y étaient descendus pour goûter un peu de fraîcheur. Je m'avançai jusque sur le degré; M. d'Amblémont m'y suivit. Au moment de descendre, je me souviens que j'hésitai, comme si j'étais sur le seuil de ma destinée. Je levai les yeux; les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes dans le silence d'une nuit pure. Nous allâmes jusqu'au premier bosquet.

« Vous m'aviez caché beaucoup d'autres choses encore, dis-je, d'un ton que j'essayais de rendre badin. On m'a fait sur vous, pendant votre absence, de vilains rapports...

— En vérité? fit-il. Je n'en suis point surpris; mais pourrais-je vous demander lesquels, afin que je tâche à m'en justifier?

— Épargnez-moi de vous les redire, fis-je précipitamment, — et contentez-vous de savoir que je les aurais oubliés déjà si le soin de votre réputation m'eût moins touchée... »

Quelle hardiesse dans ce langage! Il faut qu'une force invincible m'ait entraînée. Peut-être devrais-je dire qu'elle nous entraînait l'un et l'autre, car autant je cherchais passionnément un moyen d'absoudre celui que j'aimais, autant je sentais chez M. d'Amblémont un désir de se justifier qui n'était pas dans son caractère. Je ne sais même plus si j'apercevais l'inconvenance de cette scène, mais j'en attendais l'événement comme si le bonheur ou le malheur de ma vie dût en dépendre. M. d'Amblémont parut rêver un moment. « Il est vrai, dit-il enfin, que je ne me mets guère en peine de ce qu'on peut penser de moi. Une extrême indifférence à cet égard n'est pas le moindre de mes défauts; elle m'a fait du tort, plus encore que je ne m'en suis fait à moi-même. Sans doute, j'ai donné dans les travers d'une époque corrompue; peut-être ai-je poussé plus loin que d'autres les folies et les extravagances, car je n'ai jamais rien fait à demi. Je ne saurais croire pourtant qu'elles m'aient gâté tout à fait. J'ai connu les remords, mais jamais le mépris de moi-même. Je n'ai point intérêt, du reste, à me flatter sur de bonnes qualités imaginaires : car celles que je puis avoir, je les attribue

toutes au sang que j'ai reçu et aux exemples que j'ai eus sous les yeux dans mon enfance. Par la suite, j'ai acquis, dans le métier des armes, un certain mépris de la vie, qui permet de la juger sans faiblesse. Je sais que la mienne vaut peu de chose, et c'est peut-être d'en souffrir inconsciemment qui m'a porté à beaucoup de sottises... »

Il s'arrêta un moment. « Je vous parle de ma jeunesse, continua-t-il. Mais déjà je sens que je regarde en arrière : quelque chose m'avertit qu'elle est finie. L'âge mûr apporte avec lui ses lumières, et aussi ses regrets... » Puis, se tournant vers moi, dans l'ombre : « Ne souriez pas, si je vous dis que c'est auprès de vous surtout que je les éprouve. Votre amitié délicate est pour moi comme un miroir où je me vois tel que je suis, et qui m'a fait souhaiter souvent d'être meilleur... »

Je m'aperçus tout à coup qu'il y avait un assez long temps que nous étions dans le jardin. « Il faut rentrer, dis-je, notre absence pourrait être remarquée. »

Elle ne l'était déjà que trop. En revenant dans les salles j'aperçus Mme de Tressans, une des amies de ma mère, qui ne m'eut pas plutôt vue qu'elle s'écria :

« Hé! bien, ma chère enfant, nous vous cherchions partout! — La chaleur m'avait incommodée, dis-je et j'avais prié M. d'Amblémont de m'accompagner un instant dehors. » Elle m'emmena, non sans avoir fait signe à M. d'Amblémont de rester en arrière. « Soyez tranquille, petite imprudente, murmura-t-elle, on sait garder un secret. » En même temps elle me pressait doucement la main avec une sorte d'indulgence. J'eus à peine le temps de la remercier, et j'allai prendre ma place à la contredanse.

La fête ne s'acheva qu'aux premières lueurs du jour. J'étais recrue de fatigue et d'émotions. Je rentrai le lendemain à mon couvent.

J'avais hâte de revoir M. d'Amblémont. Je pensais qu'il ne pouvait tarder à me rendre quelque visite, comme il avait accoutumé.

Une semaine se passa, puis une autre. En vain, dans ma lingerie, occupée à faire de belles piles de linge blanc, je sentais battre mon cœur à chaque fois que résonnait le timbre qui annonçait les visiteurs du dehors. Celui que j'attendais

ne venait point. L'inquiétude commençait de m'enlever le repos après la joie. M. d'Amblémont me croyait-il encore fâchée contre lui? Craignait-il de n'avoir pas retrouvé mon estime, ou mérité son pardon? Ou bien pensait-il m'avoir offensée par l'aveu trop clair de ses sentiments? Il me semblait qu'à tenir compte de la pudeur de mon sexe, j'avais trahi mes sentiments beaucoup plus encore qu'il n'avait fait les siens, et jusque-là qu'il m'était impossible de faire de nouvelles avances... Enfin je n'y tins plus, je me résolus d'écrire à mon frère. Je mis les choses au mieux pour lui faire entendre mon impatience.

Trois jours après, je le vis arriver avec un visage assez mystérieux. Je tremblais en allant fermer les portes derrière lui. Quand nous fûmes seuls, il tira une lettre de son habit et me la tendit. Je ne ferai pas conscience de la transcrire ici; elle est tout à l'honneur de M. d'Amblémont.

*Mademoiselle*, écrivait-il, *je n'ose me flatter que les visites que j'avais accoutumé de vous rendre vous fussent aussi agréables qu'elles me l'étaient à moi-même; cependant je n'avais pas attendu la démarche de votre frère pour former le dessein de les reprendre dès mon retour à Paris. Il me serait très dur d'être accusé d'indifférence ou d'ingratitude. Mais on a su me représenter, avec les plus justes raisons du monde, que ces visites ne convenaient peut-être plus à votre âge ni aux circonstances. Je me suis incliné, c'était mon devoir. Les bontés que madame votre mère a toujours eues pour moi suffiraient, elles seules, pour me rappeler la soumission que je dois à ses moindres désirs.*

*Il se peut que je vous rencontre encore cet hiver. Toutefois je ne compte point demeurer longuement à Paris. J'ai laissé ma mère assez souffrante et maltraitée par l'âge. Et puis il me prend une grande envie de retrouver l'air de ma province. Ne souriez pas : c'est sans doute où j'ai laissé ce que j'ai de meilleur. On ne parle point de guerre dans l'instant; je le regrette, il me semble qu'il y a cent ans qu'on ne s'est battu, et puisqu'on me refuse un régiment, je prendrais du service comme volontaire au besoin. Voilà comme il est, direz-vous : quittant une folie pour une autre... Puis-je m'assurer pourtant, mademoi-*

*selle, que vous me garderez cette estime qui m'était si précieuse? J'en voudrais pour garants les sentiments que vous avez bien voulu me montrer l'autre soir, et qui m'ont touché si profondément que je ne saurais les oublier de ma vie.*

Mon frère m'observait pendant que je lisais. Il m'avait vu changer de visage aux premières lignes, puis faire effort pour aller jusqu'au bout de la feuille qui tremblait dans mes mains. S'il avait pu douter de la profondeur de mon amour, il ne put se méprendre sur la sincérité de ma douleur.

« Ma belle petite sœur! » fit-il très ému. Puis il mit un doigt à son front et parut réfléchir. « Il y aurait encore une ressource, dit-il. Voulez-vous que d'Amblémont vous fasse enlever? Du caractère dont je le connais, je crois qu'il n'hésiterait guère. » Et le voilà qui se met à imaginer tout un plan, à en arrêter les détails; cela l'amusait, je crois, comme un roman où il se fût trouvé mêlé...

« Tais-toi, fis-je en revenant à moi et en comprenant ce qu'il me proposait, tu me fais horreur! »

Je le repoussai violemment et j'allai me jeter dans un fauteuil. Il me fit toutes sortes de caresses touchantes; si son esprit était encore d'un enfant, son cœur était vraiment remué de mon chagrin. Mais j'avais hâte d'être seule :

« Laisse-moi, fis-je, et surtout ne dis à personne ce que tu as vu, à monsieur d'Amblémont moins qu'à tout autre. » Il hésitait à me quitter. « Allons! laisse-moi, répétai-je, je sais porter un chagrin toute seule. »

C'était vrai; le mien me semblait trop grand pour être partagé. J'étais seule au monde, puisque je n'avais plus mon amour. A peine mon frère fut-il parti, je donnai libre cours à mes larmes. Mais elles ne me soulageaient guère : il me semblait que rien ne pourrait épuiser ma souffrance. Notre premier vrai chagrin se ressent encore de la naïveté et l'impétuosité de l'enfance : il nous paraît infini et sans bornes. En moi, autour de moi, je ne voyais plus rien à espérer ni à craindre : la grandeur de mon affliction me tenait lieu de tout. Je fus ainsi, je crois, pendant plusieurs jours. Je me souviens que madame de S... vint me voir et m'interrogea doucement : je la mis au fait en peu de mots; mais ni les

démonstrations de sa tendresse, ni les consolations qu'elle me fit n'eurent d'effet cette fois : j'étais vraiment insensible.

Une nuit que j'avais arrosé encore mon lit de mes larmes, j'éprouvai tout à coup comme une honte de ma faiblesse et un grand mépris de moi-même. « Eh! que serait-ce, pensai-je, si j'étais trahie par un amant, ou si je voyais mon amour repoussé par l'homme que mon cœur a choisi? Voilà les seuls vrais maux : que sont les miens auprès? M. d'Amblémont m'aime, est-ce point assez? Pouvait-il me le dire plus clairement, au moment qu'on lui défendait de prétendre à ma main? Entre deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre, que faut-il de plus que ces intelligences secrètes? » Parfois, je les poussais si loin, je me les représentais avec une telle force, que j'en triomphais de mon chagrin : nous étions malheureux l'un pour l'autre, c'est-à-dire que nous ne l'étions plus... Quelle victoire douloureuse et douce tout ensemble! Je me souviens comme elle m'emportait au-dessus de moi-même et du monde... Je ne négligeais pas toutefois de m'appuyer à une autre espérance, qui était celle de fléchir ma mère. Ma mère était d'humeur mobile; j'avais été souvent le témoin de ses caprices; si M. d'Amblémont n'avait plus sa faveur, il pouvait la retrouver un jour. Je m'ingéniais déjà pour chercher les moyens de la lui rendre. Mais enfin, à supposer que ma mère demeurât inébranlable, j'avais désormais en moi-même de quoi l'être aussi. Je serais fidèle à mon amour; que M. d'Amblémont le fût comme moi, et notre constance l'emporterait peut-être un jour sur toutes les difficultés.

A partir de ce moment, on ne me vit plus verser de larmes. Je demeurais dans une résolution qui avait quelque chose de farouche, et qui pourtant n'était pas sans douceur intérieure. Je voulus qu'on me vît un visage joyeux comme à l'ordinaire. Je n'y réussissais pas toujours, et tout le monde s'apercevait de ma mélancolie. Du moins, je ne me sentais point lâche, et mon courage même, joint à ma jeunesse, m'aidait à vivre.

Je ne devais pas tarder à en avoir besoin plus que jamais. Ma mère, avertie de mon chagrin, avait résolu de précipiter ses desseins. Un jour, on me fit dire qu'elle m'attendait au

parloir. Je descendis, et je trouvai ma mère accompagnée d'un jeune homme, celui-là même qu'on me destinait assez clairement pour époux. M. de M... s'avança, me salua avec des ronds de bras et des pirouettes, cependant que ma mère disait : « Figurez-vous, ma chère enfant, que M. de M... mourait d'envie de vous voir, et qu'il n'osait me le demander. Il a fallu que je lui dise d'apporter ces fleurs qu'il m'envoyait pour vous. Remerciez-le de tant d'attentions si jolies! » Je fis un petit remerciement très sec, et nous prîmes place auprès d'une fenêtre. J'avais pris soin de me mettre un peu dans l'ombre d'un rideau. Ma mère commença de faire mon éloge, avec une affectation qui me semblait ridicule. Puis elle y entremêla habilement celui de M. de M... Autant le mien m'irritait, autant le sien paraissait lui faire plaisir : il se défendait à peine, et en riant comme un fat. Après ce bel exorde, allait-il enfin trouver de lui-même un mot à me dire? Tout en l'attendant, je laissais errer mes regards sur le beau jardin dépouillé par l'hiver, où je m'étais sentie si heureuse; je refoulais des larmes qui me venaient aux yeux; et puis ma mère me regardait et je me forçais à sourire sottement. L'entretien dura plus d'un quart d'heure; je n'avais pas dit deux paroles, excepté quand on m'avait interrogée; il était difficile de se méprendre sur mes sentiments. Pourtant M. de M... semblait toujours rayonnant. Il me laissa les fleurs qu'il avait apportées pour moi, baisa ma main, et me demanda la permission de revenir me voir. Ma mère répondit que j'en serais enchantée. Ils s'éloignèrent : je le vis cambrer la taille d'un air fort satisfait, cependant qu'il disait à demi-voix, mais sans doute pour que je l'entendisse, qu'il était ravi de moi, que j'avais les plus beaux yeux du monde, et le reste. Avouerai-je le remerciement qu'il eut? A peine je lui vis le dos tourné, le soulagement, le mépris, je ne sais quelle rage m'emportèrent. Je fis comme les petites de la classe rouge : je tirai la langue à mon prétendant.

Quand je fus remontée à ma chambre, mon premier soin fut de mettre en pièces le bouquet de M. de M... et d'en disperser les restes dans la cheminée. Puis, quand toutes ces violences m'eurent un peu calmée, je me mis à considérer combien la situation était grave. Le doute n'était plus pos-

sible sur les intentions de ma mère. La froideur avec laquelle j'avais reçu M. de M... n'avait pu manquer de la fâcher. C'était bien maladroit de ma part, et contraire à tous les desseins de prudence que j'avais formés; mais je n'en avais pas été la maîtresse : ces visites qu'on m'imposait, après avoir brutalement fait cesser celles de M. d'Amblémont; ce changement d'amoureux qui allait me rendre ridicule aux yeux de mes compagnes; enfin ces façons d'en user avec moi comme si je n'étais qu'une enfant, et une enfant méchante, tout m'animait à la révolte. Je ne le dis point pour excuser mes torts, mais pour montrer qu'une sorte de fatalité nous entraînait déjà, qui n'allait nous épargner aucun malentendu, et qui devait pousser les plus légères fautes jusqu'aux pires conséquences.

Si M. de M... eût montré quelque discrétion, j'aurais montré peut-être de mon côté plus de sang-froid. Mais, dans son ardeur à me conquérir, il ne me laissa point de relâche. Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il sonnait à la porte du couvent et me faisait demander au parloir. Desnoyers n'était pas là pour m'exhorter à la douceur : je sentis une grande colère et je fis dire que j'étais souffrante. Mauvais calcul! Le lendemain, il revenait pour prendre de mes nouvelles. Je résolus de lui faire entendre ce qu'il s'obstinait à ne point deviner. Je descendis, en frottant mes joues pour qu'elles fussent bien fraîches. Il s'enquit de ma santé : je l'assurai qu'elle était fort jolie. « Mais je suis obligée de vous prier de m'excuser, monsieur, continuai-je. Nous avons aujourd'hui l'office à cinq heures, et je dois faire auparavant une heure de méditation! » Là-dessus, je lui fis ma grande révérence, et je le laissai. Je donne en mille ce qu'il fit : il s'en fut tout droit se plaindre à ma mère de ma froideur et de mon impertinence. Si j'avais eu la moindre envie de le peindre, je pense que ce serait inutile maintenant : ce trait suffit à le faire connaître.

Ma mère, heureusement, avait plus d'esprit que M. de M... Comme elle se trouvait retenue à la chambre par une indisposition, elle m'écrivit une lettre où les réprimandes alternaient avec les exhortations, mais où perçait néanmoins certaine indulgence. Je lui fis réponse aussitôt : j'avouais

mériter tous les reproches et je marquais mon regret de lui avoir manqué. Mais en même temps je la suppliais de considérer que ce n'était point de ma part une sotte obstination : j'avais sérieusement réfléchi; M. de M... n'était pas l'homme qui pouvait faire mon bonheur. Je crus habile d'ajouter, pour gagner du temps, que je me sentais encore bien jeune, et peu disposée quant à présent pour le mariage; il n'y avait point d'urgence à m'établir. Je terminais en assurant ma mère que ses volontés seraient toujours la règle de ma conduite, mais qu'elles ne pouvaient l'être à coup sûr de mes sentiments; je faisais donc appel à son cœur maternel, qui devait souhaiter par-dessus toutes choses le bonheur de sa fille.

Ma mère fut-elle touchée par cette lettre? Je serais tentée de le croire. Mais peut-être eût-il mieux valu qu'elle ne le fût point. Car l'incertitude même lui fit chercher du conseil; elle s'ouvrit à son frère de son embarras : ce fut ce qui me perdit.

Mon oncle de Benauges avait un grand ascendant sur l'esprit de ma mère. Depuis la mort de mon père, il était devenu l'ordonnateur de ses fêtes; il y apportait une politesse délicate et un goût éclairé des arts. Ma mère, qui pensait beaucoup au monde, lui en était fort reconnaissante; et, passant des petites choses aux grandes, elle avait pris l'habitude de le consulter en toute occasion. Personne, en apparence, qui pût mieux mériter sa confiance; mon oncle avait de l'agrément dans l'esprit, une souplesse de caractère qui lui permettait de feindre aisément tous les sentiments, et qui feignait surtout les plus nobles. Il avait le front étroit, les yeux petits et mobiles, la voix caressante, un joli port, de belles mains, et je ne sais quoi de rusé dans la physionomie, qu'il corrigeait tantôt par de la hauteur et tantôt par de la bonne grâce. Au dehors, c'était un homme mesuré et fin, quoique d'une finesse apprise; au dedans, c'était une âme d'ambition et de calcul, capable, on le verra, de nourrir dans le secret les passions les plus extrêmes. Mais, en vérité, comment jugerai-je l'homme dont la haine m'a conduite, avec une perfidie patiente et obstinée, jusqu'aux abîmes où je suis tombée? l'homme dont je ne puis, aujourd'hui encore, écrire le nom sans terreur et sans horreur? Je laisse à Dieu de le juger : c'est le mieux que je puisse faire.

Mon oncle, à qui rien n'échappait, avait remarqué l'impression que M. d'Amblémont faisait sur mon cœur. Il la voyait avec déplaisir, et il avait toutes sortes de raisons pour s'y opposer. Les unes étaient fort viles et fort secrètes, on le verra assez dans la suite. Les autres étaient plus claires, et de nature à toucher l'esprit de ma mère; ce fut celles-là sans doute qu'il mit en avant. M. d'Amblémont, en effet, n'avait ni titre ni fortune; or l'ambition de mon oncle, qui s'étendait sur toute sa famille, considérait une telle alliance comme humiliante. Il n'eut pas de peine à convaincre ma mère qu'il ne fallait pas céder à ma fantaisie, comme il l'appelait. Et il se jura, quant à lui, de la traverser de tout son pouvoir.

C'est ainsi que je reçus un jour un billet de ma mère, où elle me disait qu'elle était toujours mal portante et que les médecins lui conseillaient d'aller prendre quelque repos à la campagne. On touchait à la fin du Carême. Elle faisait accommoder, pour s'y transporter, sa maison de la Roche-Plémeau. Elle désirait que j'allasse l'y joindre le lendemain de Pâques; une chaise viendrait me prendre à mon couvent pour m'y conduire. Ma mère ajoutait qu'elle écrivait en même temps à la Supérieure pour l'en avertir, et à Desnoyers pour qu'elle se préparât à m'accompagner. Mes yeux coururent jusqu'au bout de la lettre : il n'y était point question de la seule chose qui eût pour moi quelque importance.

J'eus un moment de joie : ne semblait-il pas qu'on renonçât à me tourmenter? Pourtant, si ma mère avait voulu me rassurer, n'aurait-elle pu le faire d'un mot? Une autre circonstance m'inquiéta : pourquoi choisir cette habitation de la Roche-Plémeau, où nous n'allions presque jamais, et que de grands bois et des eaux rendaient fort humide en cette saison? Je me ressouvins tout à coup qu'elle n'était qu'à quelques lieues de la terre du marquis de M...; il m'en avait parlé lui-même un jour. Et voilà de nouveau mon esprit en campagne. Je rendis réponse à ma mère, et sur-le-champ j'écrivis à mon frère par une autre voie : c'était toujours lui qui pouvait le mieux m'instruire. Hélas! mes pressentiments ne m'avaient point trompée : ma mère avait choisi la Roche-Plémeau d'entente avec le marquis de M...; nous devions nous rencontrer souvent; on espérait que dans les plaisirs

et la liberté de la campagne il saurait me rendre amoureuse de lui; au besoin, ce qu'on n'obtiendrait pas de mon cœur, on saurait l'obtenir de la contrainte. Mon frère ajouta qu'il ne pouvait souhaiter pour moi de meilleur parti : un beau nom, une réputation de joli cavalier, et toutes les entrées à la Cour; n'était-ce pas de quoi me rendre heureuse?

« Va, mon pauvre Gaston, dis-je, je te remercie de tes bons conseils, mais je sais mieux que toi ce qu'il me faut. » J'ajoutai à tout hasard que j'aurais peut-être encore besoin de lui, et qu'il répondît à ma confiance par un secret rigoureux. Il n'insista pas, et caressant le bout frisé de sa moustache, au delà duquel ses réflexions n'allaient guère, il m'assura que je pouvais compter sur lui *jusqu'à la mort.*

En effet, loin de m'abattre, ce nouveau coup réveillait mon courage, et m'animait à des résolutions désespérées. Je me mis à considérer sérieusement des projets auxquels je n'avais fait que rêver jusqu'alors. Je me voyais refusant tous les partis qu'on me proposait, demeurant dans mon couvent comme si je voulais y faire profession, attendant que ma majorité me rendît libre de disposer de moi-même. Si longue que dût être cette attente, elle ne m'effrayait point; mais elle avait quelque chose de patient et de couvert qui ne s'accordait guère avec ma nature. L'idée d'un enlèvement, que mon frère m'avait suggérée, ne me souriait pas davantage; j'en voyais les inconvénients. Mais alors, pensais-je, pourquoi n'irais-je pas moi-même rejoindre M. d'Amblémont et lui demander de m'épouser? L'occasion en serait facile à trouver pendant l'été, et quant à l'exécution, il n'y fallait qu'un peu de prudence et de résolution. Il me plaisait de prendre sur moi toutes les responsabilités d'une telle démarche. Elle flattait mon imagination, elle animait ma volonté, et cet esprit hardi qu'on m'a toujours reconnu. J'avertirais ma mère lorsqu'il serait trop tard pour contrarier mon dessein; je lui en demanderais pardon; je ferais valoir mes raisons; j'en avais tant et de si bonnes qu'elle finirait par s'y rendre. Ainsi, tout insensé que fût ce projet, je n'y découvrais que des avantages.

Le Ciel même parut s'y prêter : à quelques jours de là, je reçus une nouvelle lettre de ma mère, où elle me mandait

que la rigueur de la température l'obligeait à remettre son départ (en effet, l'hiver semblait revenu, et la neige avait couvert le jardin du couvent); j'aurais donc à attendre quelque temps pour la rejoindre. Au moment où j'allais montrer cette lettre, je ne sais quelle inspiration me retint. Le hasard ne m'offrait-il pas une occasion, et mille fois plus proche que je ne l'avais imaginée, de réaliser mon dessein? M. d'Amblémont était retourné chez lui, j'avais su ce détail par ma mère. Voici donc le plan qui me venait à l'esprit. Je m'arrangeais pour faire venir une chaise, au jour que ma mère avait marqué dans sa première lettre. Personne n'étant instruit du changement de ses projets, on me laisserait partir comme il était convenu. Au lieu d'aller à la Roche-Plémeau, je ferais prendre au postillon le chemin de la Champagne. Je m'assurerais le silence de ma gouvernante. A condition d'être bien préparé, un tel plan n'offrait pas de difficultés sérieuses. Il n'était point arrêté depuis un quart d'heure dans mon esprit que j'écrivais à mon frère, pour lui dire que j'avais besoin d'un laquais pour mon service, et qu'il eût l'obligeance de me chercher sans retard un homme sûr. Il se trouva qu'il avait justement mon affaire, un de ses amis venant de réduire son domestique à la suite de pertes au jeu. Dès le lendemain, il m'amenait l'homme. La figure de Fortin me revint : je fis mes conditions avec lui, et il fut convenu qu'il viendrait prendre mes ordres tous les matins. Je m'assurai pendant quelques jours du dévouement de mon nouveau serviteur; puis, la veille de Pâques, je le chargeai de me retenir pour le surlendemain une chaise bien attelée, avec un postillon qui connût les routes de Champagne. Je lui dis que les chemins n'étaient pas toujours sûrs dans ce pays-là, et je lui demandai s'il était armé. Il me dit que non; je l'engageai à acheter une paire de pistolets, à en garder un pour lui et à mettre l'autre sous les coussins de la berline.

Quand tout fut ainsi réglé, quand je me vis à la veille d'une si étrange démarche, c'est alors que j'en compris toute la gravité. J'allais faire ou le bonheur ou le malheur de ma vie. Il ne me déplaisait pas que ce fût de mes propres mains : j'ai toujours aimé conduire les événements plutôt que de m'y abandonner. Mais verrais-je à mon plan, supposé qu'il

réussît, l'issue que j'en attendais? Étais-je assurée de l'approbation et de la complaisance de M. d'Amblémont? Étais-je même certaine qu'il m'aimât? Maintenant que je me sentais la maîtresse d'aller le joindre, l'ardeur qui m'avait animée contre les obstacles qui nous séparaient se changeait en doute et en inquiétude. J'étais près du but, et au lieu d'en jouir déjà par l'espérance, je le voyais s'évanouir comme une ombre. Puis je m'en voulais de me laisser aller à ces pensées, et pour y échapper je ne trouvais pas de meilleur moyen que de les juger blessantes et injustes à l'égard de M. d'Amblémont. Tout le reste pouvait me tromper, mais je ne voulais pas que le doute effleurât mon amour. C'était comme un point d'honneur : plus ma confiance s'appuyait sur des indices fragiles, plus je me sentais portée à la lui donner. J'avais songé à lui écrire, pour m'assurer de ses dispositions; j'y renonçai bien vite. Outre que c'était risquer de le compromettre, il me plaisait d'aller à lui sur un soupçon, sur un espoir. On m'avait contrainte à douter de lui, je lui devais une réparation; j'étais heureuse de la lui donner ainsi. Oui, c'était insensé, mais le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. Le mien savait fort bien ce qu'il faisait; si l'événement lui donnait tort, j'étais sûre du moins qu'il n'aurait rien à se reprocher.

Ayant tout prévu et ajusté de mon mieux, je m'interdis de penser à ce qui pourrait arriver. En revanche, à compter le peu d'heures qui me restaient à passer dans mon cher couvent, je me sentis prise d'une grande mélancolie. Les murs de mes vieux bâtiments, le parc encore dépouillé mais déjà humide et doux des premières haleines du printemps, l'allée de charmille, la statue de la Vierge vers laquelle j'avais jeté tant de regards naïfs, tout m'attendrissait. Les sonneries de la cloche me parlaient à l'âme; le *pardon*, trois fois le jour, me tirait des larmes. N'importe où j'allais, je pensais que c'était pour la dernière fois; j'avais à rompre mille petits liens dont je sentais tout à coup la douceur.

C'est dans ces dispositions que me trouva l'aube du lundi de Pâques. Desnoyers avait fait mon bagage et le sien; elle était persuadée, comme tout le monde au couvent, que nous partions pour la Roche-Plémeau. La chaise était retenue pour

huit heures et demie. Quand on m'avertit qu'elle était arrivée, je me hâtai d'aller prendre congé de la Supérieure; puis je me décidai à frapper à la porte de Mme de S... Je redoutais extrêmement ces adieux; l'idée que je trompais Mme de S... m'était insupportable. Qu'on en pense ce qu'on voudra, il m'était plus pénible de manquer à sa confiance qu'à celle même de ma mère.

« Je vous souhaite un heureux voyage, mon enfant, me dit-elle. Savez-vous quand vous nous reviendrez? »

Je fis signe que je l'ignorais. Je sentais, sans le voir, son beau visage penché sur moi avec une tendre inquiétude. Croyant que je partais pour obéir aux volontés de ma mère, elle ajouta : « Je prierai pour que Dieu vous soutienne. — Je vous remercie madame, » dis-je en baisant sa main passionnément. J'avais le cœur déchiré; je fus sur le point de tomber à ses pieds et de lui tout avouer. Cependant je m'éloignai; mais comme elle se détournait après m'avoir accompagnée jusqu'à la porte, je me baissai, je pris le bas de son voile et j'y mis mes lèvres. Cela fut fait si vivement qu'elle ne put s'en apercevoir. Pourtant, comme si elle avait senti qu'une vertu sortait d'elle, elle se retourna et m'appela : « Marie-Anne! » J'étais déjà dans le couloir; je fis celle qui n'avait pas entendu; en trois pas je fus en bas, puis dehors.

Fortin se tenait à la portière de la chaise. Je dis vivement à Desnoyers : « Le postillon a tous les ordres nécessaires, nous pouvons partir. » Nous montâmes, les fers des chevaux sonnèrent sur le pavé, et la berline s'ébranla, m'emportant vers mes destinées.

PAUL RENAUDIN

*(A suivre.)*

# LES CHANSONS DE KADDOUR

## PRÉFACE

La poésie, qui fut à l'origine le langage évidemment obligatoire de tous les hommes, commence d'être, en notre monde qui vieillit, une façon d'anachronisme.

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
> Où Vénus Astarté, fille de l'Onde Amère...

Je regrette, moi, ce temps-là, certes : mais il est passé. Et Vénus Astarté, dont les archéologues nous apprennent brutalement qu'elle s'appela tout bonnement Aphrodite, a légué son empire à Hermès-Mercure, lequel habite présentement rue Vivienne... et c'est de cet actuel domicile qu'elle continue de féconder la terre, moins magnifiquement qu'aux nobles siècles de l'âge d'or.

Tout cela nous présage une étrange fin de monde, infiniment médiocre, infiniment mesquine. Tous les beaux enthousiasmes d'autrefois ont vécu. Et ce tas d'inventions sinistres : vapeur, électricité, économie sociale, dictature du prolétariat, matérialisme, industrialisation (?), et autres défis au bon sens, auront bientôt fait de chasser, hors notre pauvre planète, les derniers vestiges de ce qui fut la grâce, la beauté, la poésie.

Eh bien! malgré ces dures évidences, voici tout de même un poète qui nous est né... La race n'en serait donc pas perdue?... Voici un poète... Il est vrai que ce tard-venu, pour

trouver quelque part les suprêmes traces de l'antique poésie, a dû s'exiler jusqu'au tréfonds des plus vieilles terres farouches, de ces terres qui, tant qu'elles purent, furent désespérément rebelles à cette décadence que nous osons appeler progrès. M. d'Arcangues est allé au Maroc, dans ce Maroc rouge qu'admirait jadis si passionnément Loti. Là, sur ce sol que les fleurs couvrent et recouvrent à chaque printemps nouveau d'un tapis neuf d'éblouissantes fleurs, M. d'Arcangues a moissonné quelques chansons, quelques romances, quelques rêves. Ce sont ces rêves, ces romances et ces chansons qu'il a bien voulu me permettre de présenter au public, — puisque le public attache encore quelque importance à la recommandation d'un vieil homme qui, jamais, n'accepta de mentir, et qui, toujours, refusa de dire « que c'était beau » quand il avait trouvé « que c'était laid ».

Voici donc des chansons que chanta Kaddour. Voici des romances que Ahouma, à son tour, chanta. Et voici des rêves, beaucoup de rêves, et les plus charmants, que le Maroc lui-même a rêvés.

Toute cette poésie n'est pas rimée, ni rythmée. M. d'Arcangues, probablement, écrivit d'abord pour soi tout seul, et ne se soucia donc d'aucune règle. Cet homme, l'un des derniers poètes face à face avec le Maroc, l'un des derniers asiles de la poésie, parla naturellement comme on parle tête à tête : au hasard de la fantaisie. Ne lisez donc pas ce livre, vous tous qui confondez la fin avec les moyens, vous qui avez érigé en dogme cette opinion : qu'un vers n'est beau qu'à condition d'avoir douze pieds, et de rimer avec un autre vers, immédiatement proche. Cette opinion-là n'est pas celle de M. d'Arcangues. Ou du moins, M. d'Arcangues, s'il adopte parfois cette opinion, en nourrit aussi d'autres. Est poème à son gré tout ce qu'écrit un poète, n'importe le rythme et n'importe la rime. Les chansons de Kaddour sont donc des poèmes seulement parce que Kaddour lui-même ne pensa jamais qu'en poésie.

Mais lisez, au contraire, vous tous qui prenez votre meilleur plaisir au sortir de la réalité pour entrer dans le royaume des songes. Lisez, vous qui avez compris que les petits danseurs chleuh ne dansent tout à fait bien qu'au clair de lune. Lisez,

vous surtout qui devinez que les jeunes aloès sont plus beaux quand ils bordent le mur doré des vieilles casbas. Lisez, vous surtout qui devinez que les stèles serrées d'un cimetière arabe ressemblent à des moutons qui se pressent de rentrer au bercail de la mort...

Lisez, parce que chaque ligne lue vous sera une joie. De tels livres, véritables poèmes modernes, et les seuls que notre époque usée peut encore savourer à son aise, nous sont meilleurs et mieux faisants que toutes les bibles et tous les évangiles de jadis, qui avaient certes toutes les vertus, mais qui sont morts, puisque nous avons cessé de croire en eux.

CLAUDE FARRÈRE.

***

Ton corps est un laurier-rose dans le jardin d'amour;
Et le crépuscule est moins mystérieux que ton sourire;
Ton corps, lorsqu'il se cambre, est l'arc d'ivoire que mes doigts font vibrer.

Tu te tais, énigmatique, voluptueuse, mais ta chair a le frisson des feuilles printanières sous la caresse du vent et déjà le tout-puissant désir alanguit tes prunelles oblongues.

Ton corps est un cyprès rose que mes bras enlacent telles les branches avides d'un rosier.
Penche-toi, je veux caresser ta jeune poitrine;
Ferme les yeux, ne pense à rien;
La foule passe devant notre fenêtre close;
On entend dans la rue chaude tous les cris habituels : celui du marchand ambulant, celui du porteur d'eau.
Et celui plus troublant du mendiant accroupi au coin de la rue Sidi Fatah :

Ne me dis rien... tu mentirais;
Vois, le soir vert est entré tout d'un coup comme un voleur;
Relève-toi...
Ton corps est un laurier rose dans le jardin d'amour.

***

Tout le jour, j'ai parcouru le désert.
J'ai laissé derrière moi Tanger-la-Blanche encore endormie;
Les premières lueurs de l'aube ensanglantaient l'horizon.
Puis j'ai franchi la Montagne Rouge; derrière de gigantesques haies de figuiers de Barbarie des enfants couraient demi-nus en criant; leurs dents éclatantes éclairaient leur visage d'ambre;
Et formidable, aveuglant, le Soleil-Roi s'est levé sur le Moghreb.

Alors je traversai El-Ksar aux antiques murailles;
Déjà la chaleur croissait et le désert semblait s'étirer paresseusement comme un chat qui s'éveille;

Souk-El-Arba.

— Arbaoua flambait dans la lumière, parmi la nudité aride de la terre.
— Sous un maigre eucalyptus, deux chevaux et trois hommes serrés les uns contre les autres se reposaient dans la tache d'ombre que faisait l'arbre;

Parfois un nuage de sable se levait et nous fouettait au visage, faisant crisser les feuilles des palmiers nains.

Le soir descendit rose et vert; déjà profond, merveilleusement limpide...
Et ce fut Rabat;
Ce fut comme si nous entrions dans un bain parfumé;
Tout était blanc, d'un blanc laiteux;
L'odeur pénétrante des orangers arrivait par grandes vagues des jardins d'alentour;
— Sous les deux arcades qui mènent au camp, on voyait à l'orient une grande ligne rouge et violette.
— Le cimetière arabe descendait paisiblement vers la mer; les stèles serrées ressemblaient à des moutons rentrant au bercail;

La mystérieuse magie de la nuit allait commencer.

. . . . . .

C'est alors que tu m'apparus, svelte comme un des jeunes aloès qui bordent le mur doré de la Kasbah des Oudaïas.

Tu marchais le long de la mer;

Le haïk dessinait tes formes;

Tes yeux, un peu agrandis par le khol, souriaient;

Et tes ongles que le henné avait fait semblables à des pétales sanglants mettaient cinq petites taches cramoisies sur le voile que ta main ramenait vers ton épaule;

. . . . . .

Du côté de la rue Souïka la voix d'un muezzin psalmodiait la prière du soir...

***

Chacun sait, dit Kaddour, combien est long un jour de Ramadan, surtout lorsque le Ramadan est en été, alors que les journées sont interminables et brûlantes et que la soif dévorante dessèche le gosier des croyants.

Eh bien, je vais te raconter l'histoire d'Adberakhman et de Raïcha, d'un douar des Béni M'Gara, et comment ils passèrent du lever au coucher du soleil ces heures pendant lesquelles il est défendu aux fidèles de fumer, de manger, de boire et de s'aimer.

Ils s'aimaient, et leur amour était insatiable depuis que, sur le marché de Marrakesch-la-Voluptueuse, il avait échangé contre elle un cheval rapide et cent douros hassani.

Or, ce jour de carême se leva comme les autres, étincelant dès les premières heures.

Abderakhman se rendit, comme le faisaient ses frères, au marabout qui dominait le douar, pour y dire les prières prescrites.

Puis il s'étendit sur sa natte.

Et Raïcha le regardait.

La matinée passa comme un ruisseau limpide.

Déjà la soif et la faim avançaient avec leur cortège de souffrances.

Raïcha commença à préparer le repas afin que tout fût à point quand le soleil se coucherait; elle apportait à ces occupations une attention fervente; ses mains agiles tantôt maniaient la fine semoule, tantôt coupaient en morceaux la viande de mouton;

Sur ses bras ronds les bracelets sonnaient.

Et Abderakhman suivait les mouvements de l'esclave tandis que l'ardeur d'un désir toujours nouveau animait ses yeux à demi clos.

Quand son travail fut achevé, elle s'assit auprès de lui. Alors, sans parler, ils attendirent.

Quand le soleil sanglant déclina, il prit entre ses mains le fil noir et le fil blanc comme il est recommandé de le faire afin de se rendre compte de la minute exacte où, les deux fils ayant dans le crépuscule revêtu la même teinte, le jeûne cesserait pour tous les croyants.

Et de nouveau, ils attendirent.

Des cigognes lentes passaient sur leur tête.

L'air était immobile, imprégné d'odeurs lourdes;

La faim et la soif enserraient leurs tempes, mais ils ne les sentaient pas car l'amour grandissait en eux absorbant tout ce qui n'était pas l'amour.

Elle voulut essayer de tromper son attente, et, en le regardant de ses yeux de gazelle : « Je t'ai préparé, dit-elle, le thé que les feuilles de menthe font plus parfumé que la nuit. »

Mais Abderakhman leva dédaigneusement la main vers le ciel et la manche de sa djellabah découvrit en retombant son bras de montagnard, cuivré, poli comme un bronze.

Ils se regardèrent.

— Je t'ai préparé, reprit-elle après un silence, l'eau où quelques gouttes d'essence de rose ont versé toute la fraîcheur des forêts.

De nouveau ils se regardèrent et ils se comprirent, car ils ne pensaient plus à rien qu'à eux-mêmes, sans désirer autre chose que leurs lèvres.

Lentement le soir venait.

Mais la faim et la soif, comme deux chiens hargneux vaincus, reculaient pour laisser la place au souverain amour.

— J'ai frit pour toi dans l'huile, dit-elle alors avec un sourire qui découvrait ses dents gourmandes, ces beignets dorés plus légers que des cervelles d'oiseau.

Et elle se leva;

Dans un coin, une table ronde et basse était surchargée de mets.

— Vois, dit-elle, de sa voix chantante, voici les cornes de gazelle que tu aimes et voici l'aiguière d'eau savoureuse; bientôt nous pourrons commencer.

Et elle tourna vers le couchant sa face hâlée où deux yeux luisaient;

Mais Abderakhman ne fit pas un mouvement.
Ses yeux ne quittaient plus Raïcha.
Le désir grondait en lui comme un incendie et chaque geste de la femme lui causait une joie et une souffrance.

Une gimbri lointaine fit entendre quelques notes;

Et le soir devint lourd comme un pressentiment;

Les yeux fixés sur leurs yeux, ils virent passer dans leurs prunelles les mille nuances d'une fin de jour;
Leurs regards ne se séparaient que pour fixer par instants les deux fils ténus *où était* suspendu tout le poids de leur désir;
Puis, ils se rejoignaient.

Et le temps passa, lent, comme une femme qui se pare.
Soudain le fil noir et le fil blanc leur apparurent dans la pénombre semblables à deux cheveux identiques, de couleur brune, indécise et pareille.

De toutes parts des cris de joie fusèrent dans le soir pourpre tandis qu'une odeur de graisse chaude dilatait les narines;

Alors, en se penchant vers elle :

— Raïcha, — dit-il doucement.

Et oubliant la faim, la soif ardente, il la prit dans ses bras

***

Et Kaddour chanta :

— J'aime la courbe de ton corps;
— Car elle a la douceur et la puissance d'une obsession.
— Et sur ce corps couleur de soleil, la vie chaude coule comme un torrent.
— Et la divine jeunesse a semé dans tes yeux des points d'or plus mouvants que les sauterelles sur le sable du désert.

— Quand tu joues avec tes bracelets, nue, debout devant la broderie de Meknez ou allongée sur mon tapis rouge et noir qui vient des pays chleuh, que peut être pour moi le reste du monde?

Le vieux mendiant vêtu d'une djellabah couleur de temps qui se tient assis tout le jour à la porte de la mosquée de Moulay Idris répète sans arrêt ces mots :
« L'amour, c'est la grande chose. »

— Approche-toi.

— Pose ton bras sur le mechmar de cuivre bombé et laisse ton autre main pendre le long de cette ramyha plus soyeuse qu'un arc-en-ciel.
— Laisse-moi... un instant... sans rien dire;

— Oui, que peut être pour moi le reste du monde!

— Tes jambes fines sont polies et luisantes;

— Ma main tremble en touchant ton épaule.

— Toute la force de la beauté habite ton corps.

— L'adolescence chante un hymne souverain le long de ton dos de velours;

— Et mes yeux boivent toutes les lignes souples et harmonieuses qui font de toi le plus émouvant des jardins d'été.

***

Mais Ahouma chanta à son tour :

— Je m'étendrai près de ton corps comme la mer sur le sable;
— Et j'oublierai la vie.
— Tu me prendras dans tes deux bras qui sont lisses et puissants ainsi que les branches du figuier;
— Et je sentirai de nouveau tout mon sang éclater de plaisir dans mes veines.
— Mes mains caresseront longuement ta poitrine.
— Je m'enivrerai de tes yeux,
— Car ton regard est le royaume de mon souvenir.

. . . . . .

— Je sortais de Taza par la Porte-du-Vent quand je te rencontrai; il avait plu; je portais au-dessus de ma tête les pains blancs pour les faire cuire chez Balafredj le boulanger; et je vis que ton visage se détournait.
— Souviens-toi.
— Tu es, pour moi, la Beauté, toute la beauté de la terre;
— Tu es la source d'eau vive dans la plaine aride;
— La lune rouge sur l'Andjéra.

— Tu es plus beau que la vie,
— Tu es l'Aumône.

— Et j'avais faim.

***

Kaddour est assis devant sa porte, les jambes repliées et croisées sous lui, les coudes appuyés aux genoux, les mains jointes;
— Il regarde; il écoute.

— Le matin commence à peine à rougir la pointe des aloès;

— La rue bourdonne;

— D'une école voisine sort un gazouillement aigu et rythmé entrecoupé de cris : les enfants récitent en se dandinant les versets du Koran, car la règle veut qu'ils se balancent afin d'aider la mémoire.

Les âniers aux jambes nerveuses poussent devant eux leurs bêtes surchargées.

Un étranger passa et s'arrêta devant Kaddour :

— Que fais-tu?

Kaddour leva vers lui ses yeux calmes;
— Rien, — dit-il.

— Qu'attends-tu ainsi?
Kaddour répondit :
— Le soleil.
— Mais, — reprit le passant, — de quoi te nourris-tu?
Kaddour eut un sourire :
— Les fruits du jardin.
— Oui; mais demain? — questionna encore l'étranger.
Alors Kaddour leva lentement sa main droite et dit :
— Dieu y pourvoira.

***

Et Kaddour conta :

*La Danseuse aux bracelets d'argent.*

Elle entra dans le patio, silencieuse comme la nuit, voilée, les pieds nus et deux bracelets d'argent à chacune de ses chevilles.

On n'entendait que le bruit du jet d'eau, le tintement des bracelets et aussi les battements du cœur d'El Mokhtar.

Elle avança, souple, avec des mouvements de hanches et d'épaules. Elle glissait et ses talons peints promenaient sur les mosaïques leurs deux fleurs pourpres;

Devant le Chérif étonné par tant de grâce elle s'arrêta.

Et la danse commença;

Elle débuta par un balancement si rythmé qu'on le devinait à peine; les yeux sous les paupières bleuies roulaient de droite à gauche des prunelles plus lumineuses que la lune.

Et tu aurais pu croire, tant le silence était troublant, que la Nuit, attentive, s'était penchée au bord de sa coupe.

Elle dansa; El Mokhtar regardait.

Ce furent des tressaillements semblables aux brises matinales dans les feuilles. Du bout des doigts jusqu'aux épaules rondes sa chair ondulait; les paumes de ses mains se dressaient parfois au-dessus de sa tête.

Et le Chérif émerveillé devint pâle.

La danse s'accéléra;

Elle rejetait son corps en arrière et ses seins ressemblaient alors aux fruits harmonieux de l'oranger; ses mains s'étaient nouées derrière sa nuque; on devinait les lèvres entr'ouvertes sur un sourire énigmatique.

Et le Chérif devint plus pâle encore; il s'appuya au mur et appela pris de vertige :

— Hamed! Hamed!

Mais on n'entendait rien dans le palais;

On n'entendait que le bruit du jet d'eau et toujours le tintement des bracelets d'argent.

Elle dansait, tournant sur elle-même très vite, puis très lentement, se cambrant soudain, frappant le sol de son pied nu, lançant des regards provocateurs, des regards où des flammes surgissaient.

. . . . . .

Et tu aurais pu croire, tant le palais était bleu, que la nuit émerveillée était descendue du ciel en robe de saphir;

Alors, sous la magie des yeux ensorceleurs, El Mokhtar tituba ébloui; il voulut appeler encore :

— Hamed! Hamed!

Mais le son de sa voix se perdait dans le palais sonore et nul ne venait.

La danse s'exacerbait, devenait frénétique, audacieuse. L'esprit du Mal semblait habiter le corps ondoyant et doré comme une matinée de printemps. La femme haletait.

— Hamed! Hamed! cria encore El Mokhtar éperdu.

. . . . . .

Et tu aurais pu croire, tant il était pâle, que l'Épouvante aux traits livides lui avait prêté son masque terrifiant.

Mais on n'entendait rien dans le palais;
On n'entendait que le bruit du jet d'eau et toujours le tintement des bracelets d'argent;

Et le Chérif étendant devant lui ses mains crispées tomba mort.

. . . . . .

Alors la danseuse sortit du palais, silencieuse comme la nuit, les pieds nus, deux bracelets d'argent à chacune de ses chevilles.

Et tu aurais pu voir que sous son voile maintenant relevé, elle avait la tête d'un cadavre.

***

Ne dis jamais : « Tu es beau »;
Dis : « Je t'aime »;
Ne me dis pas : « Je t'aime »;
Dis-moi : « Tu me plais »;

Et nous irons sous les oliviers de Sidi Aïssa dans l'ombre parfumée de la nuit.

La lune est haute;
Les murailles crénelées s'allongent indéfiniment.
Oudjda va s'endormir;
Tu glisseras sans rencontrer personne, légère, toute imprégnée de jeunesse et de désir;
Tu prononceras dans le vent un nom, toujours le même;
Et ce sera le mien.

Mais ne te trompe pas toi-même; tu ne m'aimes pas.

Tu aimes la puissance de mon corps, la souplesse de ma taille, mes bras nerveux, mes caresses, mon étreinte;

. . . . . .

Mon âme est un coffret que tu n'ouvriras pas.

***

Tu dansais. L'écharpe d'argent à tes reins enroulée ressemblait à l'écume balancée par les flots;

Et ressemblait aussi aux remous de mon désir.

Tes yeux bruns chantaient la joie de vivre, la joie de plaire.

Tes yeux qui sont une caresse subtile au Paradis des Voluptés.

Et la lampe, par terre, éclairait obliquement la coupe pleine de citrons et de tomates pourpres.

. . . . . .

Ne danse plus, car je ne veux plus voir se cambrer devant moi ton corps harmonieux.

Je ne veux plus sentir battre ainsi mon cœur désordonné.

Donne-moi tes lèvres un instant.

Ma douleur s'apaisera tandis qu'autour de ton cou mes bras suspendront un collier de tendresse.

Et le poids de ton corps endormira mon tourment.

. . . . . .

Comme il fait étrange, ce soir, au dedans de moi-même!

Comme il fait étrange dans la chambre parfumée!

Tes pieds nus sur le tapis font un imperceptible bruit de feuilles remuées;

Ils sont légers et cependant chacun de leur pas écrase en moi quelque chose de vivant!

Ah! ne danse plus! J'ai mal.

Dis-moi un seul mot d'amitié.

Donne-moi ta main;

Là, au revoir.

Tu vois, je suis sage...

Je ne reviendrai pas.

***

Jahaia, mon souvenir s'émeut à ton nom comme une eau remuée.

Dans ta robe violette, tout près de moi, tu sentais battre mon cœur plus fort chaque minute.

Et j'ai gardé depuis un malaise étrange, une blessure cachée.

Savais-tu ce que tu faisais?

Savais-tu qu'on éveille plus facilement que l'on n'endort et que pour endormir mon trouble il me faudra plus de temps que tu n'en mis à l'éveiller?

Savais-tu?

Assieds-toi là près du bassin et écoute-moi.

Le jet d'eau qui chante va nous donner l'illusion de la fraîcheur; les cigognes se reposent sur le toit vert.

Je t'ai aimée.

Jahaia, mon souvenir s'émeut à ton nom comme l'eau qu'un ibis a frôlée.

Pourquoi? Pourquoi?

Tu es venue; tu es repartie. Pour toi cette soirée fut semblable aux autres.

Cependant ma vie s'est ouverte sous mes pas comme un abîme.

Tu es repartie; tu as oublié; tu ris. Tu as donné à d'autres le goût amer des baisers que tu ne m'as pas donnés; tu vis; tu continues.

Ne te fâche pas. Donne-moi la main.

Regarde : le calme du plein jour nous baigne d'une douce torpeur.

Et je suis calme aussi car tout s'est apaisé.

Ne détourne pas les yeux.

Ne regrette rien; tu as fait selon ton désir;

Et j'ai vieilli.

Ta main tremble un peu; pourquoi?

Relève ces yeux profonds qui m'ont fait tant de mal et que j'aime;

Regarde-moi.

Jahaia mon souvenir s'émeut à ce nom que je répète.
Mets ton épaule contre ma poitrine, ta tête sur mon épaule;
Songe à ce soir où je m'écartais sans cesse de toi, car j'avais peur de ne plus me retenir... et peur aussi qu'à me sentir si près, tu ne me détestes.

Aujourd'hui, je t'ai là tout près et si je tressaille, c'est qu'il est né en moi une tendresse nouvelle, mystérieuse, dans laquelle l'ancien amour a versé son sang impétueux...

Regarde : une cigogne traverse le patio;
Comme son vol est pesant;
Tes doigts jouent dans l'eau;
Tu es jeune.
Tout est bien ainsi; ne regrette rien.

Voici que tes yeux sourient.
Vois, le soir va venir...

Hamido! apporte-nous le thé à la menthe!

***

Je te regarde, et lorsque je songe que je t'ai aimée, je ne puis le croire. Tout est faux en toi : tes yeux, tes gestes, tes paroles, tes baisers.

Étais-je donc fou ce soir-là!
Et dire que je t'ai regrettée, que je t'ai revêtue de ma tristesse comme d'un royal manteau!
Pitié! Misère!
Approche-toi.
Tu ris? C'est ainsi qu'il faut faire.
Tu ris en songeant que j'avais pu me tromper un seu instant sur toi-même!
Tu ris peut-être parce qu'il te plaît de t'entendre traiter une fois avec rudesse!

Je t'ai aimée? Allons donc! Je t'ai désirée un moment, c'est tout. Le cadre était beau. C'était une nuit de Ramadan; tu es jeune; et bien que ton cœur soit pourri comme un fruit

gâté par le soleil, tu avais des bras fermes et tièdes qui entouraient mon cou.

Voilà notre histoire tout entière! Rien! ni tendresse, ni affection, ni sympathie. Rien, rien! Il n'y eut rien entre nous. Je veux que tu le saches, car tu pourrais croire que je t'ai aimée, que j'ai souffert.

Où regardes-tu ainsi?
Tu t'ennuies?
Tu rêves à d'autres jeux, à d'autres amants?

Écoute, je vais te dire quelque chose :
« Jahaia, je crois que je t'aime encore. »

***

— Chouf! — dit Kaddour en me montrant des groupes d'hommes qui entraient dans une maison; — c'est jour de fête aujourd'hui chez Si Kassem ben Messaoud; il marie son fils, la prunelle de ses yeux.

— Veux-tu que nous entrions?

— Attends-moi; je vais laisser mes babouches à la porte.

— Là, asseyons-nous dans ce coin.

Les musiciens jouent; les airs sont monotones. Il semble qu'ils ne vont jamais finir; cependant ils s'arrêtent parfois soudain comme suspendus; une angoisse passe dans leurs yeux, une extase, un silence... et l'air recommence plus rapide, plus énervant encore.

Il y a sur les tables un monceau de gâteaux de miel et de pâtes d'amande.

Dans le thé flottent des fleurs d'oranger couleur d'ivoire; et des esclaves en djellabah roses passent sans arrêt des aiguières d'argent remplies de parfums.

Comme je sais Kaddour philosophe et quelque peu austère, j'attire son attention sur ce luxe.

— Les biens de ce monde, — me dit-il alors rudement, — ressemblent à une bête morte; ceux qui la recherchent sont des chiens.

Puis il sourit en me regardant.

— Kaddour, — lui dis-je, — quand je me marierai en Europe,

je penserai à cette fête d'aujourd'hui si différente des nôtres. Ici, les femmes sont exclues. Chez nous, elles sont l'ornement.

... Que penses-tu des femmes?

Kaddour lève un peu les épaules.

— Nous avons coutume de dire chez nous, — répondit-il : « La beauté est sur le laurier-rose... et le laurier-rose est amer. »

Puis il me regarda longuement et ajouta :

— Consulte toujours ta femme et fais à ta tête.

Maintenant nous étions dans la rue; les babouches de quelques promeneurs claquaient encore sur les pavés pointus et la volupté de la nuit enveloppa nos épaules d'un grand manteau de solitude.

***

Et Kaddour me dit encore :

— Tu vas vieillir
car tu pars;
Moi je ne vieillirai pas
Puisque je resterai dans ton souvenir
avec mon visage d'aujourd'hui;
— Toujours tu songeras à moi;
Et je serai dans ta pensée
Le même que je suis aujourd'hui.
— A mesure que tu t'éloigneras dans la vie,
Je changerai aussi,
Mais tu ne le sauras pas.
Car nous ne nous reverrons plus.
Et c'est pourquoi je demeurerai dans ton cœur
jeune, éternellement.

— Et tu sais, Sidi, que la jeunesse dans la vie est semblable à des ramiers qui se posent un instant sur un cyprès et qui s'envolent.

***

Sur le bord du bassin de la Ménara, j'ai vu en rêve ton corps brun.

Tes pieds jouaient dans l'eau verte.

Il était déjà tard, tout près du soir.

Quand le ciel devient transparent et quand le parfum des oranges semble s'alourdir de toutes les voluptés errantes.

Je voyais, au fond, le petit pavillon encadré de ses deux cyprès.

Et derrière : l'Atlas.

Il n'y avait personne. Seul, le gardien somnolent nous regardait avec indifférence.

Rien ne troublait le silence que la chanson rauque de deux femmes qui cueillaient dans le jardin la fleur pâle des orangers.

Tu t'étendis sur le dos, une jambe repliée, une main derrière la tête.

Les contours de ton corps se découpaient sur l'eau.

Tu me regardais avec des yeux graves, pleins de reproches.

Puis, debout, toujours au bord de l'eau, tu te mis à faire quelques pas.

Ta sveltesse était pour mes yeux une joie profonde et je ne savais plus si je devais me prosterner devant ta beauté ou t'envelopper de mes bras.

— Alors la lumière déclina, car il se faisait plus tard encore. Des centaines de colombes se mirent à chanter dans les arbres et tout le jardin ne fut plus qu'un roucoulement.

***

— Le Mur, — dit-il, en montrant l'énorme muraille rose qui entourait la ville, — tu ne sais pas comme c'est beau!

— C'est beau, — reprit-il, — comme le désert.

Mais tu ne connais pas la griserie des espaces nus et illimités... alors tu ne comprends pas bien.

Tiens, ce mur, celui-là qui borde l'Aguedal fleuri, regarde! Il est large, crénelé. Il s'étend au loin. C'est à peine si tu en vois la fin et encore, si tes yeux la devinent, c'est qu'un autre mur commence là, une autre enceinte : celle de la porte du Feu.

Ils sont beaux, — continua-t-il, — les grands murs rouges tout unis, sans ouvertures.

Qu'ils encadrent Dar Si Madani, le Palais du Pacha ou bien la demeure du plus pauvre de la ville, ils sont les mêmes; ils sont aussi hauts, aussi roses, et seuls quelques-uns des plus grands palmiers, ou la Koutoubia, ou les cimes aiguës des cyprès en franchissent la prison mystérieuse.

Et quand tu viens du désert, le mur est plus beau encore.

Car tu sais que derrière lui, c'est la ville, le repos, la fraîcheur et la joie.

De loin tu le vois et tes muscles raidis par la fatigue retrouvent leur forces perdues.

Tu songes que tu reposeras ton front brûlé par le soleil, tes membres rompus par la marche.

Tu sais que le soir même tu verras sur la grande place la foule joyeuse groupée autour des danseurs et des charmeurs de serpents.

Et ton pas se fait rapide parce que tu as vu le mur.

Justement le soir écarlate empourprait la ville...

— Et le mur, — ajouta Kaddour presque à voix basse, — entoure aussi la mosquée.

***

— Le palmier, — me dit-il encore un jour dans la Ville-Rose, — c'est l'âme émouvante de notre pays.

Tu vois les ombres de ses feuilles sur le sol; regarde! elles

remuent à peine; elles ont la noblesse d'un geste; elles sont à la fois lourdes et élégantes.

Il y a les grands palmiers très hauts avec une petite tête; ceux-là, ce sont les Seigneurs; ils sont isolés, comme celui-ci à côté de la Koutoubia.

Il y a ceux qui s'élancent de terre par groupes de trois ou quatre comme une forte gerbe issue de la même racine.

Et plus loin, dans le bled fauve, il y a les palmiers nains.

Ceux-là, ce sont les « mesquine », les pauvres.

Ce sont les plus nombreux.

Mais à eux tous, ils sont l'âme de l'Afrique, comme les caravanes ou comme les tombeaux.

Nous passions sous la porte appelée Bab Dou Kala; une femme était assise et demandait l'aumône. Elle était voilée; elle tenait un grand couteau entre ses dents, et dans sa main un linge ensanglanté.

Kaddour s'arrêta, — prit dans sa sacoche de cuir une figue sèche et la mit dans la main de la mendiante.

— Cette femme, — m'expliqua-t-il, — mendie avec un couteau dans la bouche et un linge sanglant à la main, parce que son enfant a été assassiné.

Un soleil de plomb tombait droit, pesant, mettant un éclair aveuglant sur la lame d'acier en travers du visage impénétrable.

Mon ami ajouta tranquillement :

— C'est l'usage.

Nous avions passé la porte; devant nous la Palmeraie s'étendait à perte de vue.

Et Kaddour reprit en étendant la main :

— Vois-tu, le palmier, c'est l'âme de l'Afrique.

PIERRE D'ARCANGUES

# LA PAIX FRANÇAISE AU SOUDAN

Un jour, au printemps de 1911, on annonça chez Paul Adam un visiteur inattendu. Sa carte de visite portait : « William Ponty, Gouverneur général de l'Afrique Occidentale française. Maître écrivain, haut fonctionnaire s'ignoraient totalement. Mais, l'année précédente, Paul Adam avait publié *la Ville Inconnue*. Puissance de divination, synthèse d'un effort national prodigieux autant qu'ignoré, intelligence prophétique des fins auxquelles il tend, tout dans ce livre d'énergie, pages d'épopée bien plus que roman, avait empoigné, cœur et pensée, l'homme d'action. Hommage spontané, naturellement rendu à l'auteur d'une œuvre si différente des habituels thèmes littéraires que, dans l'élite intellectuelle, nul encore, hormis Paul Adam, ne s'en était avisé.

Placé, dans le poste qu'il occupait, au point de jonction de deux races humaines, ayant charge de diriger le cours de leurs communes destinées, M. Ponty avait dédaigné, dans l'exercice de ses hautes fonctions, de s'enfermer dans ce scepticisme transcendantal, ce dilettantisme détaché, auxquels, en notre temps, se reconnaissent tant d'hommes en place : *beati possidentes*. Superbement, au contraire, il avait la foi, agissante et sincère. Foi dans l'œuvre qu'il avait vu grandir, lui, ouvrier de la première heure et de toutes les heures, comme tel ayant porté sa pierre aux fondations du palais, d'où, maintenant, il gouvernait un empire. Élève, puis continuateur des grands Soudanais, des Archinard, des Gal-

lieni, des Roume, il avait consacré sa vie à cette jalouse Afrique, maîtresse farouche aux médiocres, prodigue, par contre, d'émotions puissantes envers ceux de ses amants capables d'en supporter les ivresses. Croyant de cette divinité, Ponty était accouru vers l'apôtre nouveau qu'elle venait d'inspirer.

Dans le livre de Paul Adam, il loua la vêture splendide, dont se paraît la pensée, victorieuse des obstacles du temps et de la matière. Les conquérants martyrs de *la Ville Inconnue*, le Maître avait dépeint leur vie, décrit leurs labeurs, imaginé leurs espoirs, comme si lui-même, réalisant enfin les rêves de son ardente adolescence, contrariés par les nécessités du devoir filial, eût été l'un d'entre eux. Des *terrae ignotae* qu'ils conquièrent, l'Égypte et les solitudes nilotiques avaient fourni le dessin, les horizons torrides, la fulgurante lumière. C'est, en effet, au cours d'un voyage dans l'Est africain, en 1906, que le grand écrivain avait conçu l'idée première de cet ouvrage. Ce que, sur la rive opposée de l'Afrique, nos poliorcètes, transformés en organisateurs de la paix française, avaient su faire des villes inconnues un peu plus tôt soumises, Ponty ardemment désirait que Paul Adam le criât au monde.

Une telle voix proclamant la beauté d'une telle œuvre, c'eût été, pour ses créateurs, un juste reproche à l'insouciante ignorance de la multitude, la récompense enfin donnée à leur héroïsme sans témoins, à leur effort désintéressé, au devoir accompli pour lui seul et ses austères satisfactions. C'eût été aussi une révélation pour les hommes politiques, chefs d'entreprises, capitalistes, ingénieurs, industriels, tous producteurs de richesses, mal ou point informés des débouchés et sources d'échanges ouverts, d'un continent à l'autre, à l'activité des audacieux. De plus, de mauvais bruits commençaient de courir sur des tractations obscures, celles qui devaient aboutir au triste accord congolais-marocain de 1912. Il fallait réagir. Paul Adam pouvait révéler aux Français la splendeur de leur Empire Africain... L'écrivain accepta, et, séance tenante, les deux interlocuteurs arrêtèrent dans ses grandes lignes le plan d'une longue randonnée africaine, entreprise de Dakar, en octobre 1912, au retour d'un séjour

au Brésil, où les Latins d'Amérique, fidèles entre les fidèles du Maître, leur initiateur, avaient retenu plusieurs mois, cette année-là, Monsieur et Madame Paul Adam

***

Leur route fut celle même de notre pénétration séculaire suivie à la trace, l'histoire en mains, le long du Sénégal, puis du Niger, au delà de Tombouctou, jusqu'à Gao, capitale extrême des empires soudanais disparus. D'où, rebroussant chemin, les voyageurs remontèrent le cours du grand fleuve soudanais, presque jusqu'à ses sources et, par le massif du Fouta-Djallon, vinrent, en Guinée, s'embarquer à Konakry, pour la France.

Dans l'énorme quantité de documents recueillis sur sa route, dans l'observation permanente que son esprit condensait en résultats et causes, Paul Adam avait rapporté la matière de plusieurs ouvrages. La mort qui, avant l'heure vint l'arracher à sa tâche nationale nous en a privés. Perte irréparable pour les deux Frances, d'Europe et d'Afrique.

Qu'un créateur de l'opinion universelle se fût, en l'espèce, informé par lui-même; qu'un vaste esprit eût daigné descendre de l'Empyrée pour mener jusqu'au désert une enquête personnelle; qu'il eût pris le soin d'en proclamer les constatations, d'y fixer l'attention publique, l'exemple d'une pareille fortune, échue à l'une de nos colonies, était sans aucun doute unique dans l'histoire : elles intéressent si peu de gens! Les dieux ironiques ne l'ont pas voulu. Cependant de l'œuvre africaine qu'avait projetée Paul Adam, tout ne fut pas perdu. La guerre de 1914 éclata dans le temps qu'il corrigeait les épreuves du premier livre, consacré par lui à notre Soudan. Retardée par les événements, puis par la mort de son auteur, *Notre Carthage* vient enfin de paraître et c'est un monument. J'ai dit la genèse de l'œuvre. On en peut aisément déduire la sûreté d'information, livre somptueux d'histoire, écrit d'après visions directes et toutes archives ouvertes.

*Notre Carthage* est la description de l'itinéraire Dakar-Gao, de l'Océan aux sables. On n'attend pas que le récit d'un tel voyage, narré par Paul Adam, soit du genre Bedaeker.

Il y mit, ne pouvant faire autrement, du génie. J'entends que le voyage fut l'occasion d'investigations profondes, poussées jusqu'aux causes. Parcourant pour la première fois ces pays nouveaux pour lui, différents d'autres déjà visités et dépeints mais entre eux sinon homogènes, du moins dépendant des mêmes pôles d'attraction humains, races, climats, ascendances, Paul Adam ne s'est pas borné à contempler le paysage et à tenir les hommes qui l'animaient pour sujets d'exhibition coloniale à encager derrière une grille à tourniquet.

Curieux de cette terre sauvage, il a incontinent cherché, à se rendre compte de ce qu'il y voyait, à le situer, en son état, dans l'espace et le temps, à en faire le point par rapport à l'universelle évolution humaine. C'était, allant du connu à l'inconnu, remonter du fait à ses contingences, partant, interroger le passé, autrement dit, l'Histoire. Il se trouvait que nulle part au monde peut-être, elle n'était aussi riche en péripéties, et aussi en problèmes troublants. Nous n'avons, par exemple, aucune idée de l'époque à laquelle les Noirs peuplèrent l'Afrique. Physiquement identiques à leurs congénères du Grand Océan, à la suite de quels événements vinrent-ils ici, par quelles routes submergées aujourd'hui, d'une Océanide effondrée, dont, entre Asie et Amérique, des myriades d'îles, témoins encore muets, subsistent? Mystère actuellement impénétré. De la longue histoire déroulée sur les rives du Niger, bien des chapitres encore ignorés peu de temps auparavant, venaient, à l'arrivée de Paul Adam, de s'ouvrir, projetant des lueurs inattendues sur un lointain passé. D'inestimables manuscrits, longtemps et jalousement cachés, au fond d'archives indigènes, loin des curiosités européennes avaient, tout récemment, revu le jour. Un savant éminent, M. Maurice Delafosse, philologue sans égal en matière de linguistique africaine, achevait alors de les traduire. Or, ils contenaient une véritable révélation, comme si l'Afrique eût attendu la venue de Paul Adam, son illustre visiteur, pour lever tout exprès, sous ses yeux, un pan du Zaïmph. Car les vieux parchemins narraient, en vérité, d'extraordinaires aventures : l'exode tumultueux, prolongé en vastes houles humaines, d'antiques races, Hébreux, et Phéniciens, parties

de Syrie, d'Égypte et de Palestine, et parvenues, par Carthage et son empire, aux rives du grand fleuve soudanais, rival du Nil et comme lui, père d'histoire et de multitudes. Ainsi, jadis, le Niger avait vu, adorateurs assis en rangs épais, sur leurs talons, autour des filles puniques et juives, Salammbôs et Rebeccas dansantes sous les rayons de Tanit-Astarté la voluptueuse, les hordes sombres des Mathos s'émerveiller à la grâce alourdie des vierges d'Asie et désirer, immobiles d'extase, les joies cachées en leurs chairs ardentes.

De leurs unions, des peuples naquirent, plus nombreux et plus divers à chaque nouveau flot d'arrivants; des peuples, les guerres; et des guerres, des empires. Ceux-ci connurent des rois magnifiques, dont certains étonnèrent l'Orient lui-même par leur splendeur; des tyrans farouches; et des pasteurs d'hommes, qui firent fleurir les arts et la justice. Des luttes sanglantes ravagèrent des provinces. Sous le soleil ardent, la terre pacifiée porta, des années, triple moisson. Des soudards sanguinaires arrachèrent des vierges à leurs mères, brûlèrent des villages sans défense. Des patriarches connurent leur descendance jusqu'à la troisième génération. Sous la loi du plus fort, marqué par le destin, de vastes États se brisèrent, disparurent. D'autres naissaient de leurs ruines pour chanceler ensuite, dans la mollesse ou les massacres et s'effondrer, leur heure échue.

Paul Adam se trouvait donc, par la plus équitable des fortunes, transporté au cœur d'un prodigieux drame historique.

Drame ample s'il en fut, de structure au surplus magnifiquement classique selon la stricte règle des trois unités, si l'on convient de tenir pour un seul jour biblique, grandiose, le temps depuis les patriarches; pour un seul lieu, le bassin méditerranéen, ὄμφαλος τῆς γῆς et, autour de ses eaux, pour une action unique, l'union mystérieuse des sangs sur une même terre. Personnages : des peuples et des espèces humaines. Actes : grandeur et décadence d'empires. Episodes : Heur et malheur de multitudes. Dénoûment en forme d'apothéose (car la pièce finit bien) : leur réunion en une même famille sous l'égide d'une déesse tutélaire, la France, commune mère patrie.

***

En ce drame à sa mesure, le prestigieux évocateur d'époques, le merveilleux animateur de foules qu'était Paul Adam, trouvait ses aises. Chemin faisant, il allait le reconstituer sur place, pièce à pièce, en restituer les péripéties, en rétablir, dans leur valeur et à leur plan, les décors, en situer les acteurs, selon leur importance et leurs mérites. Le spectacle s'ouvre, comme il est juste, sous le signe en exergue, de la divinité punique :

C'est au clair de la lune.

Tanit, la déesse de Carthage, pénètre, de sa lumière intense, le feuillage d'un céïba géant, dôme vert au milieu de la cité blonde et bleuâtre, pleine de farandoles et de sarabandes d'un peuple en toges pâles.

Nous pénétrons dans « l'empire de la joie » où,

Avec ses tambours tendus sur les demi-sphères de courges profondes sur les deux orifices d'un tronc creusé, avec ses petites guitares monocordes ou dicordes, ses flageolets de bambou, ses balafons à touches de bois alignées au-dessus de calebasses sonores, un orchestre de sombres musiciens, dans ses amples draperies, rythme, au centre de l'esplanade, la danse d'une Salomé noire en essor sous les ailes de sa cape bleue. L'artiste haut mitrée se contourne gracieusement, les pointes en dehors. Les reins se cambrent dans les rayures du pagne étroit. Les bras arqués, les mains longues et ballantes simulent le vol de l'oiseau, puis la mimique langoureuse, audacieuse de l'amour. Et, autour, un chœur de faunesses assemblées claquent dans leurs mains aux paumes roses, en psalmodiant un refrain mélancolique.

La ballerine s'exalte. Elle saute. Elle trépigne. Une seconde la rejoint. Tambours et balafons rivalisent.

Au ciel, Tanit brille plus...

La joie de l'Afrique écarquille les bouches. Elle crispe les paumettes luisantes sur tous ces visages camus. Elle fulgure par ces yeux de nuit brûlante. Elle resplendit sur les dentures de clarté.

Telle est la joie qu'il faut voir en notre Soudan, toutes les nuits de lune.

Voici fixé, en ce tableau, l'un des visages de l'Afrique et son peuple campé dans un de ses rôles favoris : celui du chœur dans la tragédie antique. Chœur, il est vrai, ici, non point seulement déclamant, mais plus encore dansant. Parmi les populations noires, l'art a incomplètement dissocié nombre de ses formes d'activité et la chorégraphie est demeurée la grande, presque l'unique interprète des émotions

collectives. Elle fait partie intégrante de la vie publique et privée. Elle y tient une place, qu'elle a perdue parmi nous, si tant est que nous la lui ayons jamais accordée. Cérémonies religieuses, événements de famille, funérailles, glorification de la tribu et de ses héros, fêtes de guerre, de chasse, des champs, de l'amour, bref, toutes les occasions de joie et de tristesse recourent pour se manifester, pour toucher à ses fibres sensibles, l'âme de la foule, à la danse unie au chant. Tous deux traduisent en sa totalité l'inspiration poétique : épopée ou idylle, ode ou satire, élégie ou drame.

Ce chœur évoluant aux rayons de Tanit, il est figuratif du peuple noir tout entier. Il est son émanation. Il parle en son nom. Il dit ses plaisirs et ses peines. Il affirme sa beauté plastique, ses liesses de force souple. Il atteste sa noblesse et sa fierté. Fidèle à cet art où s'enfièvrent en exubérance effrénée, aussi bien l'âme que les puissances de la bête humaine, l'Afrique soudanaise obéit inconsciemment à la longue tradition héritée de ses origines orientales et méditerranéennes qui tenaient la chorégraphie pour une sorte de culte.

Aussi retrouverons-nous, sinuant entre les pages du livre, la symbolique farandole et son cortège de musiciens, de chanteurs, de danseuses, de griots, messagère de l'opinion populaire et de cette générale allégresse dont tressaille, de bout en bout, « l'Empire de la joie ».

Allégresse que proclament « les ballerines du Tekrour », (qui est le pays toucouleur) et leurs compagnes, femmes de guerriers.

Allégresse de nouveau exultante, deux cents lieues plus avant « en cet admirable Bammako, sur le plateau de Koulouba ».

Allégresse, parmi dix ou douze millions d'êtres humains, universelle, déferlant sur un pan du globe cinq ou six fois grand comme la France, par monts et plaines, jaillissant des villages assoupis dans la somptueuse densité des moissons vert et or, des pâturages où vague le rêve placide des troupeaux sans nombre, des fleuves d'argent incandescents sous leur parure de voiles et d'ailes blanches. Allégresse hier interdite, aujourd'hui état d'âme pour aïeux et descendants, mères et petits, épouses et vierges, don magnifique de la

paix française, si profonde, si solide que nulle part ailleurs au monde, peuple ne jouit d'une tranquillité plus sereine, conquise il est vrai, au prix du sang, des efforts, de la longue patience de nos soldats et de nos colons.

***

Car leur œuvre est quatre fois séculaire, entreprise en 1365 par les hardis marins dieppois. Ceux-ci fondèrent, dans les îles à l'embouchure du « fleuve Sénéca », nos premières factoreries; puis, sur la côte de Malaguette et, plus loin encore, de Guinée, des « bastilles », le « Petit-Paris », le « Petit-Dieppe », le « Fort de la Mine », l'Elmiña d'aujourd'hui. Là commencèrent de s'établir, avec le renom de l'audace française, de hasardeux, mais profitables échanges entre les Maures « aux robes bleues et aux cheveux bouclés » comme dans les toiles du Vinci, les « Ouolofs aux toges blanches » et les Normands empanachés, hauts en couleur, blonds comme leurs aïeux les Vikings, lurons volontiers joviaux et galants près des belles filles d'ébène aux dents blanches, qu'à bord de leurs caravelles, suivant la route ouverte deux mille ans plus tôt par « Hannon de Carthage sur ses galères à cinquante rames », ils venaient, de si loin, courtiser. Or, ivoire, gommes, épices, se troquaient sous les feuillées géantes des bananiers, contre barres de fer, saumons de plomb, quincaillerie, étoffes, bimbeloterie. Négoce qu'interrompirent de mille traverses les funestes guerres de Cent ans, puis de Religion. Des rivaux surent profiter, à point, de nos malheurs : Anglais, Portugais, Hollandais s'installèrent dans nos fortins vides, nos magasins délaissés.

Cependant, mieux que leur souvenir demeurait. Tenaces, au cours du XVI^e siècle, les armateurs normands expédiaient, à Dieu vat, d'intrépides capitaines à la côte d'Afrique. Ceux-ci promenaient, non pas pour l'honneur seulement, le pavillon, puisque Gorée, réplique tropicale de Saint-Michel-le-Mont, roc à grimpettes inexpugnables, restait entrepôt français. Même en 1626, Jean-Rosée, maître-négociant fort pourvu de biens de ce monde, et le sieur Jean-Bulteau, son compagnon fondaient au lieu dénommé Saint-Louis, sur le Sénégal, une

« Compagnie de Rouen », que trouvèrent là, florissante, en 1633, les marins de Richelieu. A leurs audacieux devanciers, dont les voiliers cinglaient déjà, et loin sur le fleuve, le grand ministre, qui pensait à tout, envoyait le puissant réconfort du privilège royal, confirmé de l'efficace protection qu'assuraient nos frégates. L'entreprise put alors s'enraciner. En 1637, elle plantait pour de bon dans le sol Saint-Louis, non plus comptoir forain, mais ville faite de solides maisons, de briques derrière des palissades bien nanties de canons : garantie sans pareille de probité commerciale imposée à des transactions où rivalisaient la cautèle sémite des Maures, l'exigeant orgueil des Ouolofs. En 1664, Colbert donnait à ces établissements une investiture encore plus officielle. Ils formaient des « Normands associés de Saint-Louis » et des « Seigneurs Propriéraires » des Antilles, une seule société, la « Compagnie des Indes Occidentales », que soutenaient soldats et vaisseaux du roi. Arguin, Gorée en étaient établies les citadelles. Le traité de Nimègue consacrait, en 1678, cette prise définitive de possession. Le Sénégal était né, colonie, prouvée cette fois, française, par le drapeau aux fleurs de lys, planté au plus haut de Gorée.

Dans cette île de Gorée, si modeste au ras des flots, si rocheuse, assaillie par l'écume, toute en maisons tassées derrière ses estacades, toute en ruelles de province, étroites, grimpantes, que, sur le sommet d'un roc dodu, protègent la citadelle, ses bastions de pierre grise, ses remparts d'herbe, sa batterie commandant la rade, certains de nos ancêtres préparèrent au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, l'œuvre grandiose du XIX^e^; celle des Faidherbe, des Archinard, des Roume et des Merlaud-Ponty.

Sur elles s'appuyaient en effet, pour se relier à la France, les hommes d'action injustement ignorés, qui, de l'autre côté, par Saint-Louis, leur entrepôt sans cesse agrandi en cité, se jetèrent à la découverte vers les Eldorados du Haut-Fleuve. André Bruë, qui devrait avoir sa statue, Compagnon, Jajolet, de la Courbe ces noms devraient être enseignés plus que ceux des Pizarre, des Cortez, jusque dans la dernière de nos écoles, par devoir de reconnaissance nationale. Ce sont ces aventureux, qui, à peu près abandonnés à eux-mêmes et à leurs seules ressources, naviguant, trafiquant, sachant

opposer aux tyranneaux insatiables et fourbes du pays la force et l'artifice, la mèche au poing, l'autre main à la poche et l'œil toujours aux aguets, respectés pour leur bravoure et leur rapide justice, poussèrent toujours plus outre leurs explorations périlleuses jusque, sur le Sénégal, aux limites actuelles de cette colonie, à Bakel, et même mordirent sur le futur Soudan, vers Médine; eux qui nouèrent les solides relations d'affaires, traite régulière de la gomme et de la guinée, coutumes, auxquelles nous dûmes, après la déchéance maritime de l'Empire, de retrouver un argument de tradition opposable aux convoitises de l'Anglais.

En Gorée, forteresse, en Saint-Louis, centre commercial et chef-lieu administratif, qu'ils maintinrent et enrichirent, où le chevalier de Boufflers, gouverneur amoureux de la jolie marquise de Sabran, apporta un des derniers rayons de Versailles, soleil expirant; où Blanchot de Verly, son héroïque lieutenant, puis peu chanceux successeur, proclama, devant la foule des Ouolofs, des Toucouleurs, et des Maures éberlués, le culte nouveau de la République Une et Indivisible, les hardis pionniers avaient posé les fondements de notre future expansion africaine. Elle était en puissance dans leur œuvre. Ainsi créèrent-ils la nécessité future et les possibilités de Dakar, d'abord simple station locale, puis reconnu havre unique de cette côte inhospitalière et, comme tel, apprécié des longs courriers, équipé en conséquence par M. Roume et Merlaud-Ponty, aujourd'hui caravansérail de navires, gare maritime et de voies ferrées, Dakar port mondial d'une part, de l'autre capitale d'un cinquième de l'Afrique, cité promise sans doute à quelque prodigieux essor. Ces grands méconnus auront donc attendu deux siècles cette justice qu'un penseur de génie, passant par là, constituât l'histoire, arrachât leurs noms à l'obscurité des archives et des traités spéciaux, pour que le grand public connût enfin comment s'ouvrirent les portes de *Notre Carthage*.

De Dakar, ce « porche de notre empire », Paul Adam nous promène en un confortable wagon à travers « la fertile beauté du Cayor. » Mais, chemin faisant, cet homme, qui voit toute chose, nous enseigne la valeur et les charmes de la terre ouolove et sérère, abondante en troupeaux, en collines crou-

lantes d'arachides, en instantanés rustiques ou citadins, croqués à la volée, au fil du rail, dans les villages épars des brousses, aux gares. D'où cent tableaux vivants qu'animent des gaillards drapés à la romaine, en toges blanches et bleues sous de vastes chapeaux coniques de fine paille ornée de cuirs multicolores et historiés, et qui rient et s'écrient et s'interpellent et s'agitent et font entre eux, de toutes choses, mille affaires et davantage encore de contes et propos; des jouvencelles accortes, qui offrent aux yeux le régal de fruits savoureux, de lait frais et de leurs appas peu vêtus.

Sous la conduite d'un pareil compagnon, la route et les heures passent vite. Voici déjà, au bout de cette excursion sur rail, la cité-mère de notre Sénégal, coquettement assise et parée dans sa frondaison tropicale, entre les bras du fleuve fécondateur : Saint-Louis, la ville des Bruë, des la Courbe, des Boufflers et Blanchot, puis de Faidherbe, leur continuateur et l'héritier de leurs desseins. Assuré, de par la navigation à vapeur, de ses communications avec la métropole, de ses ravitaillements et, au besoin, de l'aide nécessaire, il peut reprendre leur tradition interrompue. Par le fleuve, il progresse vers l'est, agrandit son domaine. Il entre en contact immédiat et continu avec les peuples nés des noirs et des judéo-syriens : Toucouleurs, Maures, Sonninkés, frères ennemis et batailleurs. Ce faisant, il introduit, mais cette fois, au cœur même du drame africain, ce personnage jusqu'alors épisodique, la France, passé grand premier rôle, dont l'action puissante et rapide accapare tout l'intérêt de la pièce pour la mener à son dénouement : l'allégresse de la paix.

Au prix, il est vrai, d'un demi-siècle d'épopée, et rude, dont les étapes, aujourd'hui cités bourdonnantes de labeurs joyeux, d'échanges profitables, gares égrenées, du Sénégal au Niger, le long du rail civilisateur, furent tour à tour citadelles en pointe d'avant-garde et connurent l'émoi des batailles et des sièges : Kayes, Médine, Kita. Libérées de leurs remparts à meurtrières, ces forteresses en retraite s'égaient maintenant de leur vie abondante, en des moissons toujours plus riches, des entreprises sans cesse plus vastes, là où s'illustrèrent sous la conduite de ces conquérants libérateurs, les Borgnis-Desbordes, les Archinard, les Gallieni,

les Joffre, vainqueurs des sultans sanguinaires et esclavagistes, El-Hadj-Omar, Ahmadou Sheïkou, Samory, les Paul Holl, les Mamadan Racine, les Mademba, et mille autres héros, leurs frères de combat, venus de France, afin qu'elle fût plus grande et plus forte par leur mort. C'est pour honorer leur mémoire qu'à Kati, camp posé sur l'arête des monts entre les deux fleuves.

A la Toussaint, les Pères Blancs, viennent, superbes et longbarbus, dire l'absoute. Leurs soutanes de coton, leurs casques blancs les grandissent encore parmi quelques dames françaises en deuil, des enfants blonds, pâlots et sages. La croix en damas d'argent sur le drap noir de leurs dalmatiques consacre ces grands moines. Lentement ils psalmodient un *Dies Irae*, puis un *De Profundis*. Chants plus cruels, plus solennels, si loin de notre chrétienté. Le missel est encensé par les enfants de chœur bambaras. Le mur bas ne cache point la campagne de collines parallèles, d'arbustes pressés, de troncs desséchés où les vautours s'épluchent les ailes.

Commémoration sans faste, cependant pathétique et grandiose en ce haut lieu, autel dominateur des deux vallées qui rassemblent autour de leurs fleuves géants presque toute la terre de notre Afrique soudanaise.

***

Bammako... C'était, il y a tout juste un quart de siècle, une vaste enceinte où se profilaient, aux embrasures, les gueules des canons. Au pied du bourg, s'aplatissait jusqu'au Niger proche, un troupeau clairsemé de huttes coniques, abris de pauvres diables, réchappés, sous notre drapeau haut battant, de mille catastrophes, de villages incendiés, de massacres en masse, commandés par les Samory, les Babemba et leurs pourvoyeurs d'esclaves.

Aujourd'hui le fort est rasé.

De la cité officielle, si claire sur la cime culminante de Koulouba, le regard admire le caractère de cette région resserrée, par son dessin orographique, contre le cours du Niger. Cela se présente en tableau sans pareil dans toutes les fenêtres des villas roses entourées de galeries, enguirlandées de pariétaires, et qui abritent les ménages des fonctionnaires, des capitaines, les cénacles de lieutenants et de commis théoriciens autant que guerriers. Au bout du plateau, contre la

pureté du ciel, se déploient les façades vraiment majestueuses des palais. Visages souverains de notre pensée latine qui, de là, protège et enrichit cinq millions d'hommes. Paris s'enorgueillirait de ces architectures rectangulaires, amplement étendues derrière leurs jardins, leurs pelouses grasses, leurs palmiers choisis, leurs bocages taillés, leurs parterres colorés par les espèces différentes des fleurs. L'art de l'horticulture, l'art de Le Nôtre et de ses disciples a posé le sceau de la mentalité française sur cette montagne du Soudan.

Dans le cadre d'antan, acteurs et décor ont en effet, changé. Cette cité, aujourd'hui capitale, c'était, il y a seulement cinq à six lustres, une base d'opérations d'où divergeaient nos colonnes libératrices, vers Tombouctou, Kong et Sikasso. Car alors se jouaient, dans le sang et le feu, les dernières scènes du grand drame africain deux fois millénaire auquel les civilisateurs peinaient à donner son dénoûment. C'est sur ces rives nigériennes que s'étaient édifiés, puis écroulés maints empires et dominations : Judéo-peul, puis Peul, de Ghana; Songhaï, de Gao; Bambaras, de Galam et du Bambouk; Mandingue, du Mali; musulmans, des Toucouleurs, des Marocains, conduits par Djouder, renégat espagnol; barbare, des Touareg; et d'autres.

A travers cette épopée sanglante, histoire passionnante et nouvelle, Paul Adam nous guide sûrement, au fil du fleuve immense qui brasille entre ses rives arides ouvertes, à travers ses villes riveraines, antiques ou récentes : Ségou, capitale d'Ahmadou Sheïkan, féroce héritier du féroce El-Hadj-Omar; Sansanding, où règne le roi patriarche Mademba, notre fidèle allié; Mopti, l'industrieuse; Djenné l'égyptienne, la passion du Soudan, Djenné reine des eaux et de la fécondité soudanaises, Djenné dont les maisons, les mosquées à merlons coniques recèlent chacune une scène de drame ou de légende; Tombouctou, si longtemps la mystérieuse, conquête inouïe de l'enseigne Leboîteux et de sa poignée de « laptots »; tombeau glorieux de l'enseigne Aube; Tombouctou, port, sur la rive méridionale, de l'Océan saharien des sables; aujourd'hui, boulevard de *Notre Carthage*, de notre empire, où veillent à sa sécurité, à son allégresse laborieuse, nos civilisateurs et ceux dont ils ont déjà commencé de faire, pour leur avoir enseigné le devoir, l'honneur et la France, des civilisés : leurs soldats noirs.

A Tombouctou, après que sont contés en des chapitres émouvants « la croissance douloureuse de la cité », sa gloire et son martyr au cours des siècles, le récit s'arrête, qui, hélas! restera sans suite.

***

Du voyage, qui est aussi un drame, le passé, le soleil, le cadre, l'art du narrateur, le génie du reconstructeur font un éblouissement perpétuel en cent tableaux où se détachent chaque race avec sa silhouette ethnique, chaque type d'homme suivant sa forme d'activité, qu'il soit pasteur, paysan, seigneur, soldat, marinier; chaque individu saisi dans ses attitudes ancestrales, en quelque manière hiératiques : Ouolofs, citoyens orgueilleux; Maures, fourbes et cauteleux; Bambaras massifs et puérils; Touareg aux faces d'ambre émergées du litham; Sonninké, puniquement retors en affaires; belles filles solides, « lourdement mamelues » dont les enfantements ont réparé les brèches sanglantes pratiquées dans la chair africaine; canéphores aux flancs larges, préparées par la loi naturelle aux maternités nombreuses; fillettes « à trois houppes » de cheveux crépus, aux yeux malicieux, vendeuses de kolas à deux sous, parmi les foules en plis bleus, des marchés; marmots pourvus de panses bedonnantes, plus tard, gaillards souples et guerriers valeureux; tout petits chevauchant ensommeillés, la croupe de leurs mères, affairées aux travaux domestiques.

En immense fresque, tout ce peuple de *Notre Carthage*, sous nos yeux, va, vient, parle, s'agite, peine, s'éjouit, danse, s'esclaffe, comme il est, comme il pense, dans une fulguration de lumière, une violence de couleurs poussées à un tel degré qu'il fallait un tel peintre pour les rendre dans leur réalité.

Humble pèlerin des routes africaines, un parmi d'autres, il m'est permis de rechercher ce qu'un livre tel que *Notre Carthage*, représente aux yeux du spécialiste. Bien des pages ont été écrites sur notre Soudan par ses visiteurs de passage ou ses fervents incorrigibles. Beaucoup d'entre elles sont captivantes; un moins grand nombre exactes. D'aucunes sont

œuvres probes, loyalement observées. Mais il y manque la conception d'ensemble, le volume, la profondeur, le recul, qui utilisés, maniés par un artiste, tirent de mille instantanés la matière et le coloris d'un unique et total tableau. Celui-ci est chef-d'œuvre, j'entends africain autant que français.

A parcourir les pages du livre, l'esprit s'évade, oublie temps et distances, vagabonde à travers l'immensité soudanaise ensoleillée, rase avec les vols blancs d'aigrettes les eaux de ses fleuves infinis, se mêle aux foules bariolées et diverses, erre parmi elles dans les marchés grouillants étalés sur les placettes torrides, se faufile par les ruelles étroites des cités de glaise blonde, délibère avec des vieillards de bronze. Et ceci, même après *la Ville Inconnue* nous révèle sous un aspect nouveau et imprévu le génie de Paul Adam : puissance évocatrice, certes, mais en outre intuitive et poussée jusqu'à l'identification avec les modes de penser, de sentir particuliers à une race humaine, différente de la nôtre évidemment non pas moindre, en dépit de l'apparence et des préjugés.

Paul Adam découvrait en cette variété de l'espèce de vastes ressources, une précieuse réserve de forces pour l'humanité future intégrale, celle que cimentent les applications de la science moderne à l'abolition des obstacles : distance et temps.

*La Ville Inconnue* avait dépeint l'Afrique vue du camp des conquérants. Plus ample, *Notre Carthage* l'embrasse d'un même coup d'œil, tout entière, maîtres et apprentis civilisés. C'est une terre nouvelle et ses peuples. C'est la fusion, observée pendant qu'elle s'opère, d'un passé très ancien, demeuré identique, depuis l'origine, à lui-même, en vase clos et du présent qui l'a brisé. C'est un moment sans précédent de la complexe évolution humaine. J'en atteste ici la mémoire de cet autre grand disparu, mort à son poste et à la peine, Ponty, qui comprit la nécessité d'un tel livre et voulut que Paul Adam l'écrivît. J'en atteste leur commun ami, le plus Africain de nos Africains illustres, le général Mangin, qui l'a préfacé.

ALFRED GUIGNARD

# L'ENFANCE

Dans le jardin, les grandes personnes se turent. Elles avaient parlé de toutes les menaces qui pèsent sur le présent et sur l'avenir; la causerie, comme il arrive, avait commencé par des oppositions, des formules, des mots brillants; puis, peu à peu, l'évocation même des choses dont il s'agissait avait rendu les esprits plus timides et les propos moins certains. Cependant, tant qu'on n'avait agité que les questions les plus hautes, deux ou trois causeurs avaient encore essayé de la plaisanterie ou du paradoxe. Mais quand on en fut venu à parler des impôts, ce sujet rendit chacun modeste et pensif, il n'y eut bientôt plus que des soupirs. Alors on entendit éclater les salves de cris que poussaient les enfants, en jouant sur la pelouse. Je les regardai.

Ils étaient une dizaine, garçons et filles, tous encore dans la première enfance, la seule qui compte, celle qui finit au collège. Ils criaient comme des oiseaux, comme les grandes hirondelles qui cernaient leur groupe, d'un coup d'aile luisant et prompt pareil à un coup de faux. Un jeune épagneul qui les regardait, les yeux brillants, se rasait ou bondissait autour d'eux et parfois, prenant son parti, se jetait dans leurs jeux comme un projectile : ils l'admettaient ou le renvoyaient, mais toujours avec une parfaite familiarité, telle qu'il était visible qu'ils n'avaient aucune peine à s'entendre. Autour de ces petits rois du présent, le jardin éclatait, fête superbe à la gloire de l'instant. L'un de nous, quand il se promène dans les allées, n'arrive pas à se mettre au milieu des

fleurs; eux, ils baignaient, ils se plongeaient vraiment dans la vague vermeille et fraîche et parfois un d'eux, comme pressé par l'Univers et succombant à une sorte de suffocation heureuse, écartait les bras, dans un geste charmant de petit nageur.

Je ne puis regarder des enfants sans que je sente combien ils sont loin de nous, presque aussi loin qu'une autre race, et ce sentiment ne va pas sans mélancolie. Nous craignons beaucoup de mourir, et nous sommes déjà les morts de notre enfance. Celle-ci est au delà de notre mémoire et nous pouvons presque y rêver comme à une existence antérieure. Notre vie véritable, celle où nous nous reconnaissons, ne date que de notre seconde naissance; elle commence à l'aube de l'adolescence, à l'âge trouble du désir. L'enfance s'abîme et disparaît sous le poids de la vie, à peu près comme un étage de cristal, sur lequel on en poserait d'autres de pierre. Si l'on avait à dresser une carte de l'existence humaine, il ne faudrait pas y faire l'enfance attenante au reste de notre vie, ni même à demi détachée, comme une presqu'île. C'est une île éloignée, perdue dans l'azur des océans bienheureux; des baleines se promènent tout autour, en faisant monter leurs jets d'eau plus haut que ceux qu'on voit le dimanche dans les jardins publics. L'île elle-même est boisée, touffue, peuplée d'oiseaux, de papillons et de bêtes extraordinaires. L'ogre y a sa maison dans la forêt. Les fées y habitent leurs châteaux sur le sommet des montagnes. Les grandes personnes ne songent presque jamais à retourner dans ce séjour, et, quand elles essayent, elles se perdent presque toujours sur la mer : pour retrouver l'île interdite et aborder aux plages de sable fin, il faut être un cœur simple ou un grand poète.

***

Si l'enfance reste loin de nous, ce n'est pas faute, cependant, de nous y être intéressés. Notre époque a marqué pour elle une curiosité presque excessive, mais cette curiosité, bien plus qu'elle ne révèle une sincère nostalgie de ces paradis perdus, relève plutôt des tendances les plus fâcheuses de notre temps. On s'agenouille devant l'enfance par un goût

de l'inachevé, de l'inaccompli, de l'informe, bien plus par éloignement de la véritable supériorité virile que par amour des premières fraîcheurs de la vie. On se récrie sur les mots des enfants sans en comprendre le mécanisme et en les admirant presque toujours à contre sens. On est allé jusqu'à exposer leurs dessins et leurs barbouillages, et des artistes à l'âme épuisée, rôdant autour de ces images, ne sont pas loin de les prendre pour modèles et d'imiter l'enfant, comme ils imitent le nègre, tant est forte en eux la passion d'abdiquer et de redescendre. Pour rejoindre l'enfant, on fait la bête. Des poètes bêlent leurs vers, laborieusement niais. Je ne parle pas d'une création un peu plus ancienne, purement littéraire, et aussi absurde qu'elle est déplaisante, celle de l'*enfant terrible*, Alceste nain, petit anarchiste en culotte courte, chargé de jeter parmi les grandes personnes des vérités explosives. Un pareil type, s'il existe, n'est qu'un petit monstre. Car, pour l'ordinaire, et à moins d'une véritable perversion, les enfants ne sont pas sociaux. La jeunesse elle-même ne l'est pas encore tout à fait, mais elle observe du moins, non sans moquerie, la société où elle va être forcée d'entrer. Les enfants appartiennent encore à l'Univers, ce sont les favoris de la création, ils y plongent leurs sens tout neufs et en tirent mille jouissances : la jeunesse est railleuse, l'enfance est rieuse.

Pour mesurer combien cet âge nous est devenu étranger, il suffit de regarder avec quel embarras, quelle gaucherie la plupart des grandes personnes abordent les enfants. Certaines laissent voir une condescendance comique, comme si elles daignaient visiter un peuple de nains. D'autres, pour se mettre à la portée de leurs nouveaux auditeurs, ne leur débitent que des pauvretés, de piètres mensonges, sans s'apercevoir de la déception mystérieuse qui emplit les grands yeux fixés sur elles. Certes, il n'est pas aisé de se faire admettre et agréer par des enfants et j'avouerai même qu'à ce titre, ils me paraissent être les seules personnes intimidantes. On sent trop bien qu'on reste à leurs yeux la grosse tache noire et fâcheuse qui gêne leurs jeux. On s'arrête à la frontière de leur royaume, sans savoir quel est le mot de passe qu'il faut leur dire pour y pénétrer. Je ne me flatte pas de l'avoir

trouvé. Mais il en est d'eux comme de toutes les créatures et des bêtes même; on ne les gagne que dans la mesure où l'on croit en elles. Le caractère propre des enfants est de tout prendre au sérieux, et l'on n'obtient leur confiance qu'autant qu'on se montre doué de la même qualité. Rien ne les glace comme l'ironie, et les mignardises, les afféteries, ne leur plaisent pas longtemps. Les enfants ne sont pas puérils. Leur générosité est d'affluer tout entiers dans les occasions qui leur sont offertes. C'est plus tard que nous apprenons l'art sordide de nous marchander à ce qui nous arrive, de ruser avec ce qui nous émeut; eux s'y livrent sans réserve, et c'est ce qui les rend imposants. Jouer même, c'est pour eux tout autre chose que ce qu'un tel mot nous donne à entendre. Jouer, dans le langage des grandes personnes, c'est se prêter à une activité dont on n'est point la dupe et où l'on ne s'emploie point tout entier. Les jeux des enfants. au contraire, sont éperdus et passionnés : ils se donnent au rôle passager qu'ils ont assumé; ils y font éclater leur amour de la grandeur, mais, dans leur naïve passion pour ce qui prime et ce qui domine, ils ne se règlent pas encore sur la hiérarchie sociale et s'en tiennent à l'éclat des apparences : un homme qui conduit des chevaux leur paraît remplir une fonction aussi noble que celui qui gouverne des empires. Ils voient le geste plus que l'emploi. L'image qu'ils se font des diverses professions, imitées par eux dans leurs jeux, ressemblent à celle qu'on en voit dans les anciens poèmes épiques, dans une Iliade où toutes les occupations humaines semblent tremper encore dans leur primitive excellence et où, non moins que les rois, les cochers et les cuisiniers sont illustres. Rien, du reste, ne convient si bien aux enfants que les épopées : c'est pitié de penser qu'on ne leur fournit presque toujours que les livres les plus pauvres : il ne devrait rien y avoir de trop beau pour eux. Comme le peuple, ils aiment la grandeur et, comme lui, ne savent la reconnaître que dans des exploits. Les géants et les héros sont les vrais compagnons de l'enfance.

Tout ce qui entoure les enfants compte pour eux et c'est là une des causes de leur bonheur. Ils sont tout près des choses, des mondes minuscules de l'herbe, du détail de chaque

fleur, où leur œil s'enfonce. Nous ne saurons jamais combien ces quelques centimètres de taille que nous avons gagnés nous ont éloignés des roses. Le monde des enfants, si l'on pouvait le dessiner, minutieux, fourni, éclatant, ressemblerait à une immense miniature. Ils ont un sens de la maison que nous perdons ensuite complètement : elle est pour eux l'abri sûr et la forteresse d'où l'on regarde l'Univers. De l'escalier sourd jusqu'au grenier plein de trésors, il n'est pas un de ses recoins auquel ils ne prêtent une âme et une figure. Tout ce qui devient froid et indifférent pour nous est pour eux tiède de vie. On dirait que les ressources de notre sensibilité sont, à partir d'un certain âge, confisquées presque entièrement par l'amour et qu'il n'y a plus que lui pour insinuer un peu de poésie dans nos sentiments et nos sensations ordinaires. Les enfants, au contraire, riches de trésors sans emploi, disposant encore de toute leur sensibilité, peuvent en faire largesse aux moindres choses. Une poupée, un pantin cassé jouent dans leur vie intime un rôle aussi important, aussi mystérieux que celui des fétiches au fond de l'Afrique. Cependant, immédiatement au delà de leur petit monde étroit et clos, ils voient monter dans leur majesté le soleil et la lune, non point les luminaires indifférents auxquels les hommes ne donnent même plus un regard, mais deux astres proches, penchés, amicaux, qui sont presque à eux, comme les choses qu'ils leur éclairent.

Dans ce monde enfantin l'imagination règne autant que la sensibilité. La nôtre, alors même qu'elle survit en nous, a appris à séparer son empire d'avec le réel. Elle est devenue ombrageuse, elle nous offre des refuges où nous fuyons notre vie. Celle des enfants se promène hardiment à travers les choses. Elle les frappe de sa baguette magique et les transforme à son gré. Leurs jeux sont pleins de ces décrets absolus. « Ça, c'est le bateau », décident-ils en frappant la chaise qui sert à toutes leurs inventions; la chaise obéit, elle devient un *brick* net et brillant jusqu'à la pomme des mâts, flottant sur les Océans, et dont le souffle profond des longues traversées gonfle la voilure. Je parlais tout à l'heure du royaume de l'enfance. Si l'on voulait vraiment le peindre, il ne suffirait pas de montrer tout ce qu'il renferme d'étrange,

mais il faudrait aussi faire voir tout ce qu'il contient de familier, sans qu'on puisse saisir par quel secret les deux éléments se combinent. Ce qu'on y trouve, en effet, ce ne sont pas seulement les bêtes fabuleuses, les palais des fées, les arbres aux fleurs inconnues, mais aussi la pâtisserie du coin, où brillent des berlingots délectables, le chat de la cuisine, le chien du voisin, et la cheminée qui se tient, le soir, noire et droite, sur la pente du toit d'en face, comme un berger sur une colline.

***

Les enfants appartiennent à l'émotion présente. Plus vieux, nous avons été salis de trop de chagrins pour que les pinceaux de la joie, alors même qu'ils passent sur nous, nous teignent de leur couleur éclatante; mais la même disposition nous sert en quelque chose contre nos peines. Les enfants, eux, n'échappent en rien aux leurs. Leur douleur les envahit, les étouffe. Sans doute ces grands désespoirs n'ont souvent que des raisons puériles, mais, outre que c'est nous qui les taxons de ce caractère, il n'en est pas même toujours ainsi. Les enfants souffrent aussi pour les causes les plus profondes. Ils sont des étrangers et des arrivants. Ils raisonnent d'autant plus qu'ils ont moins acquis : l'ennemie de la logique, c'est l'expérience. Leur logique est absolue parce que leur expérience est presque nulle. Ils sentent très bien que le monde des grandes personnes est différent du leur. Toutes les questions qu'ils nous adressent ne sont que des coups de filet jetés dans ce monde étranger, afin d'en ramener des renseignements. Quand ils en ont obtenu, leur véritable travail commence. On s'étonne d'abord que les enfants soient si extérieurs : on admire bien plus, quand on les observe mieux, qu'ils soient aussi intérieurs et aussi secrets. Je me rappelle comment celui que j'ai le mieux connu découvrit ainsi peu à peu les lois du monde nouveau où il se trouvait. Je me souviens comment il dut s'apprendre à lui-même qu'il faudrait mourir. A vrai dire, cette idée lui faisait horreur; il se représentait alors si faiblement la succession fatale des âges, la fin de chaque être, qu'il se flattait d'échapper à cette nécessité

rien qu'en reparaissant chaque jour, comme d'habitude, et en restant là indéfiniment, sans que cette modeste persistance, lui semblait-il, dût faire scandale. Mais, soudain, il pensait à la mort des personnes qu'il aimait le plus. Alors, tout son petit égoïsme brusquement renversé, il souhaitait passionnément de disparaître avant elles, pour n'avoir pas à subir la douleur insupportable de leur absence. Émois sacrés, tâtonnements des petites mains sur les murailles de notre cachot! C'est ensuite, quand on commence à instruire les enfants, qu'on attache leur curiosité à des objets plus réduits et qu'on les retire à ces grands mystères dont ils avaient approché tout seuls. Celui dont je parle était très pieux, comme il arrive à presque tous ceux qui sont doués d'une sensibilité vive, qu'ils dépensent d'abord dans la religion. Il ne pouvait, cependant, s'empêcher de raisonner, et, au cours de ses réflexions silencieuses, il fit repasser dans sa tête toutes les questions qui ont donné lieu à des hérésies. Une fois aussi, comme il ne savait lire que depuis peu de temps, il découvrit un vieux livre, qui traitait, fort honnêtement du reste, de mythologie; l'enfant était à la campagne et ne se méfiait point; tout le paganisme l'envahit; en un instant le jardin qui l'entourait fut peuplé de nouveaux amis, nymphes et faunes, au commerce desquels il s'abandonnait avec ivresse. Soudain, il s'aperçut qu'il était partagé entre deux religions : il fut atterré de l'état où il se surprenait, consterné de la peine qu'il avait dû faire, par son infidélité involontaire, au vrai Dieu qu'on lui avait appris à aimer. Le plus difficile était d'arriver à se représenter que ce Dieu était le seul réel, et que les autres, qu'il voyait si vivants et si riants autour de lui, n'étaient que des noms sans véritable existence. Cependant il essaya courageusement de les bannir de sa pensée, sans que nul soupçonnât ces débats ardents et silencieux. Tout est dramatique pour les enfants; non seulement ils souffrent, mais ils savent souffrir; au lieu de déborder en paroles, comme nous, il semble qu'ils aient gardé quelque chose de la fierté farouche des animaux, tant ils se concentrent et se resserrent sur leur douleur. Il n'est pas d'enfant qui, dans une occasion où la grossièreté de la vie se révélait à lui, lorsqu'il entendait gronder au-dessus

de sa tête l'orage brutal des colères paternelles, n'ait éperdument, pleinement, souhaité de mourir. On dirait qu'offensés soudain par la laideur du monde où ils n'ont pas encore pénétré, et qu'ils refusent de considérer comme le leur, ils se détournent pour repartir.

Certes, il faut honorer les vieillards, pour beaucoup de raisons, et surtout si cela doit les consoler un peu de vieillir. Mais plus on regarde les hommes et plus on est porté à penser que, dans la plupart des cas, et contrairement à l'opinion courante, ce n'est pas vers la fin de l'existence humaine, mais plutôt vers son début, qu'on peut trouver le plus de méditation. L'enfance a ses moments sacrés de contemplation et d'étonnement. La jeunesse envisage d'autant mieux la vie qu'elle n'y est pas encore entrée; les êtres jeunes sentent une telle disproportion entre ce qu'on leur présente et leurs ambitions confuses qu'ils ne peuvent s'empêcher de frémir; la jeunesse est grave et parfois tragique. C'est ensuite qu'on perd de vue les grands horizons, les conditions générales de notre destin, qu'on s'engage dans la poursuite des petits intérêts, qu'on devient crédule à toutes les illusions sociales. Nous croyons que les grandes personnes sont sérieuses. Elles sont maussades, ce n'est pas la même chose. Si l'on considère quels sont les désirs d'argent qui obsèdent la plupart d'entre elles, en voyant tant de candidats desséchés par le désir d'une place ou d'une croix, tant de gens uniquement attachés aux avantages de vanité, on est forcé d'aller chercher ailleurs, dans des âmes jeunes ou enfantines, une image plus profonde de notre destin. Ce n'est pas lorsque les hommes sont petits qu'ils ont le plus de petitesses. Il s'en faut que la vieillesse ait toujours, ni même souvent, les profondes pensées qu'on voudrait lui voir. Que peut-on trouver de mieux dupés par les conventions de la société que certains vieillards? Adonnés à toutes les frivolités de la vie mondaine, ou à toutes les ambitions de la vaine gloire, ils ne rentrent dans le sérieux que par la mort.

***

Il faudrait parler aussi de l'innocence enfantine. C'est un grand sujet; des travaux récents, et particulièrement

ceux de Freud, dont on connaît la vogue, semblent faits pour rendre cette innocence fort douteuse. Encore faut-il distinguer : que certains instincts soient éveillés en nous dès notre origine, que l'immense intrigue des deux sexes se continue dans tous les rôles, et même des pères aux filles, des mères aux fils, cela n'est pas douteux, ni choquant. L'emmêlement de ces sentiments obscurs ne fait qu'ajouter à l'immense poésie du monde. La pureté n'est peut-être qu'une conception de l'esprit; mais pour que l'innocence des enfants subsiste, il suffit qu'ils ne connaissent pas leurs sentiments et qu'ils ne jugent pas leurs pensées. Ils sont de l'humanité toute nue. De là vient que certains sentiments de cruauté, de méchanceté, d'égoïsme, quand nous les surprenons en eux, nous inspirent une répugnance particulière qui va jusqu'à l'aversion : c'est que rien ne les déguise et que la laideur humaine elle-même se manifeste, chez les enfants, avec une sorte d'horrible innocence. Mais c'est pour la même raison que nous avons presque les larmes aux yeux lorsque, chez certains d'entre eux, nous surprenons des mouvements d'amour, de générosité et de dévouement si purs de tout mélange, si ingénus, si sacrés, qu'il nous semble alors avoir aperçu, révélé par la naïveté de l'enfance, tout le sublime de l'âme humaine.

Pour juger que l'innocence enfantine n'est pas un vain mot, il suffirait de se rappeler de quelle façon l'on s'endormait alors. Ce moment où l'être cède au sommeil, où la conscience se désarme, m'a toujours intéressé par ce qu'il a d'ambigu, et je ne crois pas que rien révèle mieux notre état profond que la manière dont nous obtenons le repos. Pour la plupart, ou nous succombons à la fatigue, ou bien, au contraire, nous n'arrivons à nous endormir que par une sorte d'effort, nous n'entrons que par effraction dans la cité de l'oubli. Si quelque chose me paraît à jamais perdu, comme une coupe d'or tombée dans la mer, c'est la façon dont je m'endormais enfant. J'avais fait ma prière, épanché mon âme, je flottais vide et confiant sur le sein de Dieu. La journée finie se représentait à moi avec une vivacité merveilleuse. Des fragments de l'après-midi, de la matinée, reparaissaient sous mes paupières, avec un éclat plus net

que celui qu'elles avaient eu au soleil. Quelques mots entendus tourbillonnaient encore dans mon oreille. Si je rouvrais les yeux, j'apercevais ma chambre obscure et paisible, et, par une porte ouverte, une petite statue de la Vierge, sur laquelle une veilleuse jetait l'effusion de sa clarté rose. Je sentais que dehors la même douceur se continuait, que la blancheur du clair de lune s'ajoutait à la candeur de mon lit. Alors, sûr de l'Univers jusqu'à Dieu, je glissais dans le sommeil avec une facilité, une inanité délicieuses.

***

Que les enfants se donnent sans réticence à tout ce qui les affecte, cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas aussi des sentiments doubles et subtils. Telles sont ces terreurs-délices dans lesquelles ils aiment d'autant plus à se plonger, qu'ils savent qu'ils pourront s'en retirer à leur gré, et où ils se plaisent à jouer avec l'épouvante. Les enfants, d'autre part, sont admirablement adroits à manier les grandes personnes. Si nous n'y prenons pas garde, ce sont eux qui tirent nos fils. Ils excellent à se servir des mots, selon l'effet qu'ils ont remarqué que ceux-ci produisaient sur nous. Je voyais dernièrement une toute petite fille qui s'arrangeant sur un canapé, disait doucement : « Je vais jouer; je vais jouer à être morte », uniquement, je crois, parce qu'elle s'était aperçue de l'émotion, et de la secousse involontaire que cette phrase donnait à sa mère. Rien ne peut rendre la coquetterie savante et presque perfide dont toute l'attitude du petit être était alors imprégnée, lorsque, le corps lâché, les yeux clos, elle laissait aller sa tête avec une sorte de grâce navrante. Si nous ne maintenons pas les enfants dans une subordination très exacte, ils savent se faire le centre de tout, et les grandes personnes ne sont plus que leurs jouets

***

En mêlant toutes ces pensées, je regardais ceux qui s'ébattaient sur la pelouse. Ils étaient fiers, gais, triomphants, et, si chargé de menace que paraisse l'avenir qui les attend,

si dures que soient en tout temps les épreuves destinées à l'homme, il y avait en eux quelque chose de si lumineux qu'il me semblait presque impossible qu'ils ne fussent pas réservés à un sort plus heureux que le nôtre. Les enfants sont les illusions de l'humanité, comme les arbres en fleurs sont les illusions de la terre. Un vieillard causait avec moi, qui était le grand-père de plusieurs d'entre eux. Ils vinrent se suspendre à lui et il y avait entre les bras faibles, les mains ridées de l'aïeul ravi, et les enfants vermeils qui s'y attachaient, exactement la même différence, la même absence de transition, qu'entre les branches d'un vieil arbre et les fruits dont il est chargé. Bientôt ils retournèrent à leurs jeux. Seule demeura une fillette de cinq ans qui était en effet la préférée de son grand-père; il la regarda avec attendrissement et caressa sa tête blonde et précieuse :

— Voilà, — dit-il, — ma petite Rose, avec qui nous nous aimons tant.

Il était un peu ému et croyait bien le cacher, mais l'enfant s'en aperçut et, avec une promptitude admirable, saisit cette occasion de marquer son avantage. Elle fixa les yeux sur son grand-père, et d'une voix nette, calme, posée, presque autoritaire, comme si elle avait prononcé la formule d'un charme, elle l'appela par son prénom, chose qu'elle n'avait jamais faite :

— François, — dit-elle.

Elle avait trouvé cela. Ainsi il semblait soudain qu'entre eux, l'immense distance des âges fût abolie et qu'il n'y eût plus que deux tendresses égales qui se rencontraient. Surpris, presque troublé, le visage du vieillard parut vaciller légèrement; il tourna les yeux vers moi. Alentour les autres enfants criaient encore en se poursuivant, mais la femme de cinq ans ne bougeait pas et, sûre du pouvoir qu'elle venait d'exercer, nous regardait en silence.

ABEL BONNARD

# TABLEAUX DE PARIS

Le bal. — I. — Une maison de cinq étages, au fond de deux cours, rue de la Paix, l'immeuble entier occupé par les magasins et les ateliers d'un brodeur. Petit escalier, pièces exiguës, sans hauteur de plafond, véritable ruche qui évoque le milieu du siècle dernier, l'époque Louis-Philippe et du second Empire, peu soucieuse encore d'hygiène et qui, jusqu'au dernier moment, a si peu pressenti l'existence nouvelle qui allait éclore.

Magasin, à l'ancienne, sans portiques ni colonnades de marbre comme on en voit maintenant jusque dans certaines épiceries qui débitent le riz caroline ou les lentilles entre des pilastres en sarrancolin et présentent la sole ou le hareng sur le rebord de vasques qu'on dirait prises à Versailles. Un jour, sans doute, se fondera la ligue des acheteurs français qui se proposera de ne donner sa clientèle qu'aux fournisseurs ne s'installant point dans des simulacres de Trianon ou de Marly... Un charmant Américain aux cheveux blancs, qui aime la France, me disait hier que Paris s'américanise trop aux yeux de ses compatriotes, et qu'ils préféraient le Paris d'il y a vingt-cinq ou trente ans, avec ses inconvénients, mais toute sa grâce...

Nous avons fait ces réflexions en montant l'escalier du brodeur... Le bal de demain y ajoute le surcroît d'activité que l'on suppose. Les femmes ne se décident guère qu'à la dernière minute, à choisir de façon définitive les étoffes

et les ornements d'une robe de bal costumé. Peut-être songent-elles inconsciemment aux circonstances qui pourraient les priver de s'y rendre et ne se résignent-elles à faire les frais d'un travestissement qu'après être assurées, autant qu'il est permis, d'assister à la fête. Une femme, même frivole, a toujours trop de préoccupations ici-bas pour consacrer plus de deux ou trois journées de sa vie, à ces fastes éphémères.

Mais ce sont les ouvrières parisiennes qui en pâtissent et si je suis entraîné moi-même, rue de la Paix, n'est-ce point par cette fiévreuse impétuosité de femmes ayant trop attendu et qui voient poindre, sans être prêtes, l'aube du jour fixé. Les couturiers envoient la robe chez le brodeur, celui-ci se décharge sur celui-là, et spontanément, les belles figurantes d'un soir se désespèrent de penser que le brodeur anonyme n'aura point terminé sa tâche à l'heure dite.

— Monsieur, je viens pour voir ma robe de demain... On vous l'a bien envoyée, n'est-ce pas, de chez X...? Je n'ai pas pu choisir moi-même les dessins..., je voudrais bien que vous ayez la bonté de me montrer ce qui a été décidé...

— Mais, madame, c'est impossible! l'étoffe est sur le métier, on nous l'a apportée hier, à six heures du soir...

— Hier soir!

— On s'est mis au travail, aussitôt; les ouvrières ont passé toute la nuit, elles « y sont » encore...

— Montrez-moi ma robe, je vous en prie...

— Mais, madame, le métier a six mètres de long... Je vous assure...

— Eh! bien, monsieur, faites-moi conduire à l'atelier... etc.

Un employé est délégué en émissaire. Il redescend bientôt. La « première » qui a surveillé le travail depuis hier soir vient de s'évanouir et on l'a emmenée se mettre au lit. Mais les autres continuent... Nous montons l'escalier tournant, raide et ciré. Au quatrième étage, un atelier aux fenêtres entr'ouvertes sur la cour, une vue de toits gris. Le Paris neuf n'est dans bien des quartiers qu'une façade qui enserre ainsi et masque le Paris de nos grand'mères. Dans la gangue de ciment armé, bat encore le cœur du vieux temps...

Sous le corps et les traits que la vie a façonnés, n'est-ce

pas le cœur de notre enfance qui continue à battre dans notre poitrine?... Les métiers sont alignés perpendiculairement aux fenêtres et les nuques penchées sur l'étoffe, tandis que les mains, de petites mains, tenant une aiguille, l'enfoncent parmi les dessins de la soie. La robe, la robe pour laquelle nous sommes traînés ici, couvre le plus grand métier, elle éblouit avec brutalité. Le jour clair, humide, bleuâtre de Paris, l'atmosphère incertaine de cet après-midi de juin ne sont point faits pour elle, il lui faut les projections électriques, les feux diamantés et aveuglants de l'électricité, le fond obscur, mystérieux et indifférent des théâtres, les brutales caresses lumineuses des rampes. Là-bas elle deviendra féerique, ici elle est comme un étendard neuf, qui n'a reçu ni le baptême du feu, ni la patine de l'encens et de la poudre. Les visages pâles des ouvrières penchées sur le satin couleur de soleil se sont relevés, un cerne bleuâtre traverse les joues comme le sillage de deux rames sur une eau calme. La « première » vient d'aller se mettre au lit, en effet, mais une autre l'a remplacée, la reine de ces abeilles, la femme mûrie entre ces murs; mais, ni la claustration, ni le manque d'exercice n'ont affaibli son énergie et elle a gardé, comme les nonnes, malgré les rigueurs et les privations, ces yeux d'enfant que le passage d'un papillon éblouit encore.

Compliments, extase. Aux métiers environnants, les mains ont interrompu cette sorte de picorage qu'on leur voit faire, armées de l'aiguille, au milieu des perles qui emplissent de petites sébiles. D'admirables broderies, en effet, inspirées de l'art chinois, exécutées avec une science impeccable, un goût délicieux, qu'on jurerait exécutées là-bas, sous des toits de bois odorant, au milieu des banderoles tournoyantes et près de la gueule ouverte des monstres peinturlurés... Et ce sont des petites mains de Batignolles ou de Levallois-Perret, de grands yeux aussi, qui ont composé ces merveilles d'imposture artistique, destinées aux tuniques des belles de New-York et des « reines » de San Francisco. Nous admirons, les yeux flattés et espiègles, ces yeux de Paris qu'on dirait mouillés d'une larme et d'un sourire, comme un lilas d'avril entre le soleil et l'ondée...

Le Bal! Elles n'iront point au bal; elles ne défileront point

dans les cortèges, sous la projection de phares semblables à ceux qui s'en vont dans les calmes nuits d'été de la mer, évoquer les joies du monde au navigateur en exil. Pourtant, elles se réjouissent de cette fête, dans la pénombre, dans l'indifférence où on les tient, le servage anonyme de toute une vie qui ne sera jamais compensé que par l'espoir ou la certitude d'aimer un fiancé, un ami...

— Merci, merci, mademoiselle... Au revoir et tous nos compliments!

La porte est ouverte, l'étoile de la scène s'y engouffre, ravie, enthousiasmée, les perles de son long sautoir heurtant le chambranle... Elle disparaît dans l'étroit escalier tournant, les pieds d'abord, la tête balançant les voiles du grand chapeau. Les yeux éblouis la suivent, émouvants, animés par cette vie factice du café noir pris à trop grande dose et qui seule donne l'énergie de veiller une nuit entière et de voir remonter les éblouissements par-dessus les toits, sans que la petite-main ait laissé retomber son aiguille, au-dessus de la noire sébile, dont les perles, comme les larmes, ne sont jamais taries.

***

II. — Degas paraît avoir sévèrement préparé le décor. Salons aux corniches monstrueusement ornées d'acanthes, d'oves, de rinceaux, qui donneront une mauvaise idée des architectes vers 1900 — mais rien ne subsistera de ces médiocres et bâtardes somptuosités, souhaitons-le pour leur mémoire car on les fait disparaître, dès qu'on le peut. Portes à petits carreaux biseautés, — six portes dans un salon de quatre mètres sur cinq! Des glaces multiplient l'image et renvoient la clarté des fenêtres. Il y a, au rez-de-chaussée, dans la rue Royale, une pâtisserie et les murs de ce second étage ont l'air aussi d'être à la crème, derrière les hauts champignons de bois, peints en blanc, — mais il ne reste qu'un chapeau sur le dernier, près d'une porte, une toque oubliée, et dont le mauve a toutes les résignations... Le jour est gris, six heures ont sonné. Les demoiselles semblent bien fatiguées. Les rames violettes s'ouvrent comme deux

ailes, aussi sous ces yeux-là... L'une est l'abeille-chef, comme là-bas, l'expérience lui a mûri le visage... Et puis, toute la ruche entre dans le salon blanc, voletante, portant d'une façon liturgique une coiffure immense, géante, un grêle échafaudage de laiton, sur lequel on a commencé de répandre les perles d'argent, les pendeloques de diamant et les paillettes et de ficeler de hautes aigrettes orange... On s'épuise à ce labeur, mais comme il plaît; les mains ont des gestes d'oiseaux et les yeux sont demeurés si jeunes. Souvent, entre les lèvres qui s'entr'ouvrent, brille l'or des économies qu'il a fallu remettre à *l'american-dentist*, pour qu'il le fasse fondre et le coule douloureusement, dans les cavités creusées au cœur des molaires, avec le pied qui manœuvre une roue...

— Madame, vous allez être belle... Madame, vous serez la plus belle... belle... belle...

C'est comme un chœur, un chœur, en sourdine, *a cappella*... Mais, dans le salon voisin, on entend une dame américaine qui semble mâcher des banknotes et lance des *aoh!* d'une gorge intempestive, suivis de roucoulements de locomobile pour rouleau à vapeur, sur la route nationale.

— *Belle... belle...*

Le « grand artiste » lui-même est venu juger de l'effet... il faut demeurer jeune, jeune, le cheveu blanc est proscrit dans le commerce de luxe, entre l'Opéra et l'Étoile...

— Vous comprenez, mon petit, dit en se contemplant dans la glace la Belle, belle, belle, aux innombrables rames de cerne mauve dont l'essaim l'environne, — ma coiffure doit être comme un feu d'artifice, comme un jet d'eau, comme une fontaine lumineuse, vous comprenez, mon petit?...

« Mon petit », qui a quinze paires d'yeux, comprend très bien. L'or brille un instant entre les lèvres qui cesseront d'être pâles à la sortie des ateliers. Mais il va falloir veiller... Nous ne serons prêtes qu'à onze heures, ce soir... Et encore!... On vous le portera à l'Opéra...

— Voyez-vous, mon petit, — dit la Belle, belle, belle..., — il faudrait me rajouter des diamants, ici... et puis quelque chose de très brillant, là... Et puis, encore des aigrettes, là-haut...

... *Belle, belle, belle...*

— Mon Dieu, que c'est lourd!...

« Mon petit-en-chef, » qui a des yeux noirs charmants, résignés et rêveurs, des yeux qui ont des visions, toutes les nuits, de palais en aigrettes, de tours en fleurs, de fontaines en plumes d'autruche; des yeux qui en ont tant imaginé que le Bernin auprès de leurs conceptions ne serait qu'un pâle entrepreneur et, aussi, des yeux de poète, — quels sonnets n'ont-ils pas composés, plus miroitants et fastueux que ceux de Heredia ou de Moréas, pour Buenos-Ayres et San-Francisco — et pour la journée des Drags et des mariages à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou et à Saint-Honoré-d'Eylau...

— J'ai bien mal à la tête!... *Belle!*... Jamais je ne pourrai garder ça, mon petit, pendant plus de cinq minutes... *Belle, belle!*...

— On l'a fait le plus léger qu'on a pu...

— Enlevez-moi ça, enlevez-moi ça!... Vite!... Je meurs... *Belle!*... C'est impossible!... *Belle, belle!*... Voyez mon front!...

L'édifice enlevé, soulevant les cheveux, le front de Belle, belle, belle, apparaît lilas, tuméfié, meurtri... Le sourcil comme rayé par l'ongle d'un pouce impitoyable.

— Tant pis, je ne le mettrai sur ma tête qu'au moment de paraître!... Voyez-vous, mon petit... Et Belle, belle, belle, énumère tout ce qu'il faut ajouter encore à la coiffure de six kilos et de 75 centimètres de haut, les diamants, les pendeloques, les cheveux d'ange, les aigrettes... Et le concert *a cappella*, les chérubins de Levallois-Perret, les Benozzo Gozzoli de Montmartre, avec des yeux qui ont l'air d'être à fresque sur un mur de cloître, sourient, extasiés, évoquant le Bal; ce bal qu'elles ne verront pas davantage qu'elles n'ont vu les *garden parties* à San-Francisco et les mariages à Saint-Pierre-de-Chaillot, et les kermesses chez madame la Duchesse de Vendôme...

Et sur un tabouret, le dessinateur d'une grande revue américaine, prend un croquis... pour le téléphoner à Chicago.

***

III. — Pénombre, lumières éparses, vide, immensité, et, tout à coup, à des hauteurs que l'œil ne peut mesurer car il

faut violemment rejeter la tête en arrière, des rais de jour blanc entre des poutres enchevêtrées. Des portants gris et poussiéreux et des rampes de fer, puis des ouvertures que devine le pied, à certaines parties tremblantes du plancher.

L'Opéra, l'Opéra, dernière survivance des privilèges et des divertissements d'autrefois. Pourtant, il flotte là comme une réminiscence de vestibules ministériels et la Fantaisie serait morte avant d'entrer en scène, s'il lui fallait gravir d'abord les escaliers et suivre les couloirs moroses, glacés, plus de *Maison d'arrêt* que de théâtre...

L'animation est grande. Hier soir encore, on représentait *Saint-Sébastien* et madame Ida Rubinstein dansait sur des charbons ardents, en exhalant des lys, tous les lys dont la poésie de Gabriel d'Annunzio est émaillée, car, il n'y a pas à dire, le lys est demeuré « moyen-âge » et c'est bien commode.

Toute la nuit, les machinistes ont veillé pour aménager le parquet. L'atmosphère est électrique. Un parquet ne suffit pas à faire un bal, et, pour l'instant, lui seul est là, bien solide. Et M. Arthur Meyer souriant, qui s'est assis, au milieu de l'amphithéâtre, dans le fauteuil de cartonnage doré destiné au doge. Cependant, peu à peu, des figurants et des figurants paraissent costumés ou à demi, mais ceux qui n'étaient pas tout à fait au point n'ont pas résisté au plaisir d'exhiber leurs plumes et leur tarlatane dès trois heures de l'après-midi, et l'on pourrait déjà reconstituer, de-ci, de-là, sous les oripeaux, les paillettes, les cages à poulet en filigranes, quelques pages du Gotha, du Golgotha et des moindres Mementos parisiens... et même du Bottin, ce gotha du fournisseur...

Un vaste escalier servira de théâtre aux défilés? Ils pourront y évoluer à l'aise et seront mieux vus. Mais, pour que tant de coruscations ressortent à l'avantage des figurants de choix qui daignent participer à la réussite de cette œuvre de charité si bien ordonnée, il a fallu couvrir de noir le fond de la scène et l'escalier. Jamais diamant n'aura connu d'écrin le faisant valoir avec plus de complicité, de mystère et de soumission. Sur un pareil fond, sur ces draperies, qui tombent à plis si lourds, de 15 mètres de haut, comme dans une nef,

qu'est-ce qui ne ressortirait pas, mon Dieu!... Quelle intensité il donne aux visages, aux lignes de la taille, aux mouvements des bras, aux mains, aux pieds, que sais-je, aux pieds, surtout... L'escalier ainsi recouvert, environné de ces amples chutes, n'est plus visible, les marches s'en sont effacées, c'est la nuit sans lune, ni constellation. Mais elles y paraîtront bientôt. Nous faisons le tour de la scène. Silence. Toutes les draperies n'ont pas été employées. Elles gisent en tas, derrière le catafalque. Des étiquettes de grosse toile bise imprimées de caractères à l'encre grasse y sont cousues. Je lis :

*Pompes funèbres de Paris et de la Banlieue*
*H. B.*
*Tenture Unie*
*(Ni larmes, ni croix!)*
*N°* 17.129

La collaboration de M. H. de Borniol à cette fête est un trait de génie... M. Arthur Meyer en revendique l'honneur; il me l'avouera tout à l'heure, sur le siège en carton doré du doge, ajoutant avec un sourire malicieux un de ces mots qu'un véritable Parisien ne regarde jamais à faire et qui ont leur saveur :

— Je leur ai dit au téléphone qu'après une commande de cette importance, ils auraient à me faire une réduction sur mes propres funérailles!

... La rumeur d'une discussion et de ces conciliabules que l'obscurité fait fondre en chuchotements. Vingt machinistes vêtus de bleu sont réunis au fond de la scène, derrière les draps mortuaires. Devant eux, suspendue par trois fils de chanvre, une étoile de première grandeur, en mousseline d'argent, est descendue des frises. Un jeune homme en manches de chemise s'efforce de s'y installer sur une plateforme minuscule qu'on y a réservée pour deux pieds, tout juste, des pieds d'enfant. On fait manœuvrer les cordages, l'homme en bras de chemise oscille en se tenant d'une main contractée à la poignée de fer adaptée sur le côté de l'astre de tarlatane et de bois.

D'une voix enrouée et rauque l'habitant des constella-

tions se plaint que cette poignée à laquelle il se retient de tout son cœur, soit placée trop bas.

— Mais, Monseigneur, — répond un des organisateurs, — les machinistes à qui on avait dit de préparer cette étoile pour *l'Infant* d'Espagne ont cru qu'il s'agissait d'un enfant!...

L'étoile fait osciller les plis de l'étoffe des Pompes Funèbres de Paris et de la Banlieue... On entend crier les marches de bois sous les cortèges qui répètent — *Princesse, princesse...* — et la voix déchirée du maître de ballet, qui a réglé les figures, les défilés, la chaîne anglaise et tous ces balancements, ces « main-dans-la-main » qui enchantent et qu'on répète, un peu partout, depuis trois semaines. On croirait, tant les marches ont de gémissements, que l'escalier de bois va s'effondrer.

« Avancez! avancez! » crie la voix du metteur en scène. Et l'on sent au-dessus de nos têtes, le grand escalier aux innombrables traverses de bois qui se lamente sous ses draperies funèbres — « tenture unie — ni larmes, ni croix! » —, les mêmes qui ont servi à Notre-Dame ou au Panthéon pour des deuils publics, des offices en l'honneur des héros... L'imagination va vite!... Au milieu des vingt machinistes suants, l'Infant continue d'essayer son étoile. Sur l'escalier, on se dispute, en foulant le drap des Pompes funèbres de Paris et de la Banlieue...

***

IV. — Cet après-midi rien n'était prêt, rien ne semblait pouvoir se terminer à temps et, à minuit, devant une salle pleine, les défilés se succèdent avec ordre et magnificence sur les marches de l'escalier gémissant, recouvertes de leur draperie mortuaire. Les gens qui se regardaient d'un œil courroucé et semblaient irréconciliables, trouvant à l'atmosphère une saveur délicieuse, voudraient pouvoir prolonger cette minute incomparable où, sous les feux croisés des projecteurs, ils subissent, enfin, le premier contact avec le public. J'en vois, sur les passages inclinés qui mènent à l'escalier, pressés les uns contre les autres et qui attendent patiemment, depuis près de deux heures, leur tour d'avancer.

— La marquise?... Où est la marquise?... Avez-vous vu la marquise?...

Cette « entrée » est suspendue à sa marquise comme l'essaim à la branche.

La marquise est en retard... Dame!... La robe de la marquise a coûté vingt-six mille francs. Il paraît, lorsqu'elle se place devant le disque en feuilles de métal ondulé, destiné à lui faire auréole, que ce disque éblouissant devient sombre, par comparaison. Mais, il n'y a pas à dire, la marquise est en retard. Cependant, derrière le rideau baissé, se placent en hâte les figurants du ballet imaginé avec tant de goût, par le comte Étienne de Beaumont, les jeunes femmes amusées de paraître sous de tels rayonnements, à la place où leurs maris ont pour habitude de voir danser mademoiselle Zambelli ou mesdemoiselles Meunier et Aïda Boni.

La minute est tout en paillons éblouissants, en scintillements et phosphorescences. Jamais public payant n'aura vu sur une scène, non seulement tant de personnes peu destinées à y paraître, mais encore offusquant la vue par tant de chatoiements et de papillotages.

Je me sens poussé dans la porte du praticable où j'ai pu m'avancer; une main, une petite main s'est accrochée à mon bras sous la pression; je tourne la tête, je retrouve des yeux, des yeux noirs qui ne me sont pas inconnus... les yeux du Bernin de la plume d'autruche, du Moréas de l'aigrette... Je vous reconnais, charmants yeux noirs, cernés de mauve. *Belle, belle, belle!* Bonjour ou plutôt bonsoir, grands yeux noirs, que le marchand de sable a pour jamais rougis... Comme ils brillent ces yeux... Plus que les robes sur le drap noir... Mais voici, près de moi, qui a mis son chapeau à la main pour ne point faire tache, une autre amie de la journée, une autre main, une petite main... Ma foi, nous échangeons une parole de gentillesse et je fais un effort pour que la petite main se trouve au premier rang... C'est bien le moins, pour une fois!... Elle est venue pour habiller « la dame »... Et, quand la robe a été mise, elle s'est risquée par les couloirs de maison d'arrêt jusqu'à la scène... C'est beau, c'est très beau, n'est-ce pas, Petite Main? — Oh! oui... — Vous êtes contente de voir ça? — Oh! oui... — Et c'est bien le hasard...

Parfois, le Hasard est bien bon. J'interroge Petite-Main à voix basse. Petite-Main gagne soixante-douze francs par semaine. Elle est nourrie à déjeuner par la maison, en payant bien entendu; onze sous la portion de légumes... Ça n'est pas cher!... Elle me montre une robe, d'un doigt : « Celle-là vient de chez Z... On est bien mieux payé que chez moi, là... Oui, on gagne quatre-vingt-six francs!... »

Le Hasard a voulu aussi que la marquise arrivât à la minute où elle doit paraître. Ma Petite-Main et mes Yeux noirs ne peuvent retenir une exclamation...

Et puis plus tard, lorsque le rideau est définitivement baissé, les yeux noirs se précipitent vers Belle, belle, belle, et, avec explosion : « Oh! madame, des minutes pareilles, *ça vous dédommage de tout!* »

***

Grand-Prix. — Temps frais et couvert, nuages balayés par le vent, un ciel d'aquarelliste anglais. Un de ces dimanches où le Parisien qui, huit jours plus tôt, aurait mangé de l'herbe, dans sa fringale de vert, regarde en l'air, fait la grimace et se dit qu'il ne doit pas faire bon à la campagne. Et puis, c'est le dimanche du Grand-Prix. Il ne faut pas croire, pour si démodée qu'elle soit, qu'une majorité importante de la population n'y attache d'importance. En haut ou en bas de l'échelle sociale peut-être, mais la petite bourgeoisie a pour les coutumes de la glu aux mains. Elle s'y cramponne avec une opiniâtreté, une ténacité que seule cette glu explique. Et puis, cet élément que l'on nomme *petite bourgeoisie*, c'est comme l'estomac et l'intestin, un organe qui assimile sans cesse, qui fait passer lentement de bas en haut, et de haut en bas, progressivement, tout ce qui monte ou descend. Comment ne tiendrait-elle pas, plus que tout autre élément de la société, à ses traditions?

Je me rappelle avoir vu dans mon enfance, le long des trottoirs des Champs-Élysées, des étalages inouïs de gens, installés sur des masses de chaises, les pieds au ras du granit. Il s'agissait de voir revenir, dans les voitures, d'une manifestation qui passait pour la plus élégante de celles qui se

déroulent en public, les belles toilettes et les visages connus. Mais les équipages n'avaient que deux chevaux et l'encombrement était tel que la descente entre l'Étoile et la Concorde durait un bon quart d'heure, vingt-cinq minutes peut-être. Gens vus et spectateurs en avaient pour leur argent. Aujourd'hui, les autos, même découvertes, ne livrent plus d'une femme, même exhibitionniste, tout ce qu'en offrait une victoria... Et puis, le service de la circulation se trouve si admirablement fait, par une armée d'agents entraînés par la guerre, les voitures défilent avec une telle rapidité que c'est à peine s'il reste la possibilité de discerner à quel sexe appartiennent ceux qui s'y trouvent.

Cependant, malgré le temps incertain, malgré le vent, malgré le vide de la chaussée, la Petite Bourgeoisie est là, sur les mêmes chaises, ombrelles ouvertes, en petits souliers neufs qui la blessent aux pieds, gantée de frais, attendant, soumise, résignée, admirative, que ses taffetas bleus, ses tulles, ses manteaux flottants, ses ruchés soient recouverts par la poussière que soulèveront des automobiles rapides et fermées, dans lesquelles elle ne pourra que deviner des gens d'une problématique élégance.

***

Culture physique. — Chez le grand antiquaire, où je l'aperçois occupée à marchander des objets de valeur, je l'ai tout de suite reconnue à la voix. Il y a des accents qui ne changent pas et qui ne nous trompent jamais. En somme, les Français aiment assez l'accent des Américaines, qui déplaît au contraire beaucoup aux Anglais. Il y a plus de vie dans ces intonations, à la vérité sonores, que dans cette froideur compassée et quasiment muette dont on fait en Europe le témoignage d'une bonne éducation. Et puis, les individus pourvus de tout, ou à peu près, ce que la fortune dispense, montrent un tel désintéressement de ce qni est susceptible d'offrir à leurs yeux quelque imprévu que tout enthousiasme, même avec accompagnement de cuivres, vaut mieux encore. Ces vivacités sont le témoignage qu'un peuple est

neuf, qu'il est jeune encore. Rien ne réjouit tant que la jeunesse, en spécimen collectif ou isolé.

Comme il y a toujours quelques milliers de kilomètres de navigations entre nos rencontres, le bonjour de ces voyageuses a les échos de ces appels qu'on échange d'un navire à un autre ou de deux trains, alors que le courant et l'effort des machines emportent dans des directions opposées.

Sa silhouette me semble plus frêle encore que de coutume, elle a plus de sveltesse, elle est plus juvénile; malgré la coquetterie des cheveux blancs, le visage est d'une nouvelleté frappante, comme la nature au printemps...

Je m'extasie. Évidemment, il y a des petits secrets qu'on ne révèle pas, mais les gens un peu avertis savent qu'en Amérique, le chimiste et le chirurgien collaborent étroitement dans les laboratoires du professeur de beauté, — et que l'âge n'est plus aujourd'hui qu'aux femmes sans initiative, qui veulent bien en accepter les fardeaux.

— Le culture physique!... Ah! le culture physique! — me dit notre amie d'outre-Atlantique, en levant les bras. Puis les bras retombent et pour prouver tout ce qu'elle doit à cette *cioulture*, l'Américaine laisse glisser ses deux mains le long de son buste et de ses flancs, comme pour en constater une fois de plus, avec satisfaction, toute la minceur, l'absence de toute courbe bannie par l'esthétique.

Les Français vous disent avec un air vanné : « C'est trop ennuyeux de faire ça tout seul... On commence, on ne continue pas. »

Oui, mais l'Américaine a découvert qu'un peu de musique est d'une efficacité surprenante pour assurer la stabilité de l'effort. Certains airs s'adaptent avec un bonheur extrême à certains mouvements, aussi, dit-elle, en manière de conclusion : « Je ne voyage plus qu'avec mon phonographe. Sur le bateau, à l'hôtel, à la campagne, partout !...

« Avant-hier soir, avec Mrs. V..., j'avais trois jeunes gens à dîner... Après, on a fait marcher le phonographe sur la terrasse devant le jardin, je suis allée mettre mon petit costume, et je les ai alignés tous les trois, en habit, devant moi, et je les ai fait travailler... Mon maître d'hôtel il faisait des regards extraordinaires! »

Le mot *extraordinaire* est un de ceux que les bouches américaines prononcent de façon... extraordinaire...

***

La danseuse du Feu. — Elle entre, la tête drapée dans une écharpe bleue, enveloppée d'un manteau de soie noire et le nez chaussé d'énormes bésicles en écaille. La reine de San-Francisco l'accompagne et elle a dans sa poche une lettre de la reine de Roumanie... Elle dînait hier au Palais de la Légion d'Honneur, et demain, samedi, le maréchal Joffre l'attend dans l'après-midi. Elle a l'air d'un savant norvégien et d'une nurse américaine, son visage est comme une pomme, mais, lorsqu'elle tourne la tête et vous regarde par-dessus les fameuses lunettes, elle évoque un pastel de La Tour ou de Chardin.

Pendant des années, qui aujourd'hui paraissent former une sorte de petite éternité déjà, son nom nous faisait entendre comme une rumeur à l'orchestre, de la *Gavotte Stéphanie* ou de *Loin du Bal*, qu'elle avait adoptée une bonne fois, pour paraître en public. L'espèce de grelottement, la cadence de ces médiocres mélodies, se prêtaient à ses évolutions dans des voiles légers qu'elle maniait à l'aide de deux bâtons devant les feux croisés, les feux jaillis du plancher, les projections multicolores qui l'incendiaient. Loïe Fuller, ce nom connut, après celui de Sarah Bernhardt, la célébrité mondiale, que depuis surpassèrent encore les Charlot et les Mary Pickford.

La vue presque perdue, au cours d'une expérience, mais aujourd'hui guérie, Miss Fuller, comme Isadora Duncan, qu'elle a précédée, eut de grandes ambitions, fit des rêves... Le monde serait rénové par la danse. On peut dire qu'il a été influencé par elle depuis quinze ans dans une large mesure, mais ce n'est pas celle dont la Loïe Fuller et Isadora se piquaient de faire adopter, dans les deux continents, les rythmes et la cadence. Miss Fuller créa une école, adopta des fillettes auxquelles elle enseigna son art en le perfectionnant toujours. Elles viennent de donner, sans que le public paraisse en avoir eu grand souci, de féeriques représentations au théâtre des Champs-Elysées, pendant trois semaines. Elles reparti-

ront prochainement pour des villes d'eaux et les plages, les kursaals et les casinos.

La conversation de la danseuse du Feu n'est point frivole. La reine de San-Franisco, l'écoute parler dans une continuelle béatitude et avec des assentiments ininterrompus. Mrs. Sp... possède là-bas, copié sur celui de la Légion d'Honneur, mais grandi cinq fois, — comme il sied, — un palais consacré par elle à l'art français et dont elle a fait un musée. Toute une galerie y sera consacrée à Rodin.

Ces admirations pour la France, si touchantes et en somme si flatteuses, sont aussi peu que possible encouragées et soutenues par les Français. Nous jouons à la jolie femme qui supporte qu'on l'adule, et qui, pour répondre aux hommages, donne à baiser sa main en tournant la tête. Pour connaître nos hommes de talent, nos personnages de premier plan, il n'est de petits dérangements, de combinaisons auxquels ces admiratrices ne soient prêtes et je ne connais pas beaucoup de Françaises qui mettraient plus d'émerveillement, de respect, d'émotion, dans la manière dont elles prononcent le nom de Foch ou de Joffre... Est-ce une forme de snobisme? Nous devrions l'encourager... Et, si c'en est une, il faut reconnaître qu'elle est d'assez bonne qualité. Nous devons admirer que d'être en France suffise à procurer à des individus intelligents, spéculatifs, une sorte de griserie particulière qui ne les abandonnera pas un instant pendant tout le temps que durera leur séjour parmi nous. La reine de San-Francisco observe autour d'elle les moindres détails sans parler. Parfois elle tire un carnet couvert de petites lignes au crayon et note un détail, demande une adresse. On devine derrière elle l'immense façade blanche du palais Sp...., et auquel elle pense, auquel elle destine dans le secret de son âme, ces ornements qui la séduisent. Sa sœur qui l'accompagne n'a pas de regards moins expressifs, mais on sent qu'elle n'emmagasine les clichés que pour le plaisir. Un instant elle me dit : « Plus on vit en France (où elle vient pour la première fois), plus on découvre tout ce qui nous manque là-bas!... »

Mais miss Loïe Fuller, elle, ignore tout ce qui n'est point lumière et feu. Entre un fauteuil Louis XVI et une cathèdre gothique, je ne crois pas que son œil se soit jamais aperçu

d'une différence, malgré les immenses bésicles! Et puis, miss Fuller n'a pas de temps à perdre. Elle veut faire répéter ses girls. Elle s'assied, roulée dans un manteau, les jambes allongées sur une chaise, tapie derrière ses lunettes, les yeux clairs, seuls vivants dans l'immobilité de tout son corps... De temps en temps, elle lance quelques mots en anglais, martelés, un appel : « *Girls!* » Une ombre soumise aussitôt parait dans les ténèbres. Puis, après quelques mots, respectueusement écoutés, la forme juvénile s'incline et disparaît. Un déclic, un petit frémissement de charbon enflammé, les projecteurs lancent sur la palette d'ébène de la nuit leurs flots de lumière colorée... *Girls*!...

Les six projecteurs embusqués derrière les portants improvisés, font entendre leurs *chuts* brasillants et, toute seule, au milieu du vide, impassible sur sa chaise, roulée dans les couvertures, derrière ses rondes lunettes, comme un peintre manierait ses pinceaux, la danseuse du Feu exécute une mouvante fresque sur les cloisons de la nuit, une toile ignescente, aérienne, éclatante ou troublée, qui mêle aux phosphorescences de la soirée tropicale, les nacres monstrueuses et opalines des fonds marins, le mouvement onduleux de la méduse et le balancement de la luciole... Pour terminer, les *Girls* ont pris un voile de cinquante mètres carrés qu'elles soulèvent et font retomber lentement sous les projections marbrées, qui mêlent la rouille du sarrancolin aux cœruléums du lapis persan, un velum immense qui s'enlève comme les laves au-dessus du cratère d'un volcan, pour retomber livide et strié d'écume, pareil à la vague qui s'écrase sur les galets broyés.

ALBERT FLAMENT

# LA RÉSURRECTION

# DU CONCOURS GÉNÉRAL

Quand ces quelques pages seront sous les yeux des lecteurs, la distribution des prix du Concours général de 1922 aura eu lieu depuis trois jours, et une des plus anciennes, des plus nobles et des plus utiles traditions de l'Université de France aura été renouée après une interruption de dix-huit ans. Bien des hommes distingués qui se souviennent d'avoir gravi avec orgueil les marches de l'estrade officielle, à pareille occasion, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, auront déjà cherché dans les journaux quotidiens le compte rendu de cette cérémonie. C'est un peu à leur intention et c'est surtout pour les adolescents d'aujourd'hui, que je vais essayer de résumer brièvement l'histoire du concours général, — ses « fastes », comme on eût dit, il y a cent ans.

Mais je dois tout d'abord adresser ici mes remerciements les plus sincères à M. le marquis de Beauchesne, qui a bien voulu, avec une aimable, et infatigable obligeance, me communiquer le résumé des études qu'il a faites, depuis de nombreuses années déjà, sur l'histoire du Concours général. Ancien élève du collège Rollin et brillant lauréat du concours vers la fin de l'Empire, M. de Beauchesne s'est fait l'apôtre d'une institution à laquelle il doit quelques-unes des plus

belles émotions de sa jeunesse. Il a mis généreusement à ma disposition les documents qu'il a rassemblés au cours de ses recherches dans les archives ou de ses visites aux anciens lauréats : je ne saurais lui exprimer une trop vive reconnaissance.

***

Fondé en 1747, par une initiative privée, le concours général n'a subi jusqu'à ce jour que deux interruptions, l'une de sept ans, de la Convention au Consulat, l'autre de dix-huit ans, sous la troisième République; elle a ainsi survécu à tous les régimes et à tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis la monarchie de Louis XV. Collèges de Plessis-Sorbonne ou d'Harcourt, écoles du Panthéon ou de la rue Antoine, lycées Impérial ou Bonaparte, Louis-le-Grand ou Bourbon, Descartes ou Monge, quels que fussent, selon les régimes, le nom et le titre de nos établissements d'enseignement secondaire; quelles qu'aient été les idées politiques du ministre qui détenait le portefeuille de l'Instruction publique; qu'il ait fait l'éloge, dans son discours solennel, du Roi, de la République ou de l'Empereur; que la principale épreuve de latin se soit appelée, suivant les époques, amplification latine, discours latin de composition latine, — ces noms et ces titres n'ont eu aucune espèce d'importance. Une seule chose a compté : l'intelligence, la science et le goût qui se montraient chez de jeunes Français bien doués par la nature, bien instruits par leurs maîtres, ardents aux luttes de l'esprit et du savoir.

Saluons d'abord la mémoire de celui qui fut le fondateur du Concours général, l'abbé Legendre, chanoine de Notre-Dame de Paris, qui mourut en 1734, ayant décidé par testament que sa fortune servirait à récompenser, tous les quatre ans, de jeunes poètes ou de jeunes littérateurs. Ce testament parut être d'une exécution difficile; aussi le Parlement l'interpréta-t-il en disant que le prix du chanoine servirait à récompenser chaque année les meilleurs élèves des dix collèges de plein exercice de l'Université de Paris. Mais il fallut plusieurs années de négociations pour arriver à cet accord,

aussi le premier concours ne put-il avoir lieu qu'en 1747. Les compositions se firent dans le cloître des Mathurins, — qui se trouvait situé sur l'emplacement actuel de la rue de Cluny; — elles étaient purement littéraires : pour la rhétorique, amplification latine, amplification française, vers latins, version latine, et version grecque; pour la Seconde et la Troisième, thème latin, version latine, vers latins, version grecque; pour les classes de Quatrième, Cinquième et Sixième, thème latin et version latine. Tels furent les débuts du Concours général.

La distribution des prix avait lieu au mois d'août dans la grande salle des Écoles extérieures de la Sorbonne — à peu près sur l'emplacement de la rue Champollion. Présidée par le recteur de l'Université, elle était honorée de la présence des membres du Parlement, protecteurs du Concours, et le premier président couronnait de sa main l'élève qui avait remporté le premier prix d'amplification latine : c'est l'origine du « prix d'honneur ». Parmi les lauréats de cette période, il faut citer Thomas, Delille, Laharpe, Maximilien de Robespierre, et, pour le premier prix de discours français, pour la rhétorique, de l'année 1778, un élève du collège de Navarre qui est désigné sur le Palmarès : « *Adreas Maria de Chenier, Constantinopolitanus.* » Premier rayon et premier zéphyre d'un beau jour si tôt terminé!

En 1793, la Convention ayant supprimé les collèges de plein exercice, le Concours général fut par là même aboli.

Il devait être rétabli sous le Consulat. Frochot, préfet de la Seine, avait alors dans ses attributions les trois écoles centrales — écoles du Panthéon, des Quatre-Nations et de la rue Antoine — qui avaient remplacé les collèges. Il établit pour elles en 1801 un nouveau concours, dans lequel la part des langues anciennes était réduite, comme elle l'était dans l'enseignement. Les compositions eurent lieu à l'École des Quatre-Nations, et la distribution des prix dans l'ancienne église de l'Oratoire. Frochot, qui présidait, loua le retour aux études classiques, tandis que Marie-Joseph Chénier, inspecteur général des études, se fit le défenseur des nouvelles méthodes. (On voit que les controverses actuelles sur l'enseignement secondaire ont eu de lointains précédents!) Le prix

d'honneur fut attribué cette année à la composition française.

Mais l'année suivante Frochot fit faire une composition latine aux élèves, malgré l'opposition des professeurs, et c'est à cette composition que fut attribué le prix d'honneur, comme il devait l'être jusqu'en 1880. En 1805, les épreuves redevinrent à peu près ce qu'elles avaient été sans l'ancien régime; en 1804, on rétablit le discours d'apparat, que prononçait — en latin — un professeur de rhétorique. Ces deux années, le prix d'honneur fut décerné à Joseph Naudet.

En 1805, nouveaux changements : les trois écoles centrales étaient remplacées par les quatre lycées : Impérial, Napoléon, Charlemagne et Bonaparte. Les compositions eurent lieu au collège des Irlandais (dans la rue qui porte encore le même nom, près de la rue Lhomond). La distribution des prix fut célébrée avec une solennité nouvelle; elle eut lieu au Panthéon, et il en devait être ainsi pendant trois autres années. En 1806 et en 1807, Victor Leclerc remporta le prix d'honneur.

En 1809, c'est à l'Institut que l'on décerna les prix du Concours, le 16 août, en l'honneur de la Saint-Napoléon et sous la présidence de Fontanes. Tous les dignitaires de l'Université nouvellement fondée portaient les costumes dont l'Empereur avait récemment approuvé et décrété le modèle. Le prix d'honneur valut au lauréat l'exemption du service militaire : aucune distinction ne pouvait mieux indiquer l'importance que le maître de la France attachait à ce titre scolaire. Le soir, Fontanes donna un dîner auquel assistaient les titulaires des premiers prix : ce fut le point de départ d'une aimable et louable tradition.

La philosophie apparut pour la première fois dans les compositions du Concours en 1810, et, cette année, Victor Cousin eut le prix d'honneur, pendant que Casimir Delavigne paraissait sur la liste des lauréats. En 1814, malgré la chute de l'Empire et le retour des Bourbons, il n'y eut de changé que les noms des établissements scolaires : les lycées Impérial, Napoléon et Bonaparte devinrent Louis-le-Grand, Henri-IV et Bourbon, — « Charlemagne » survivant seul à tous les bouleversements politiques. Les sujets de compositions en vers latins furent empruntés aux derniers

événements : le testament de Louis XVI, l'éloge des souvenirs pacifiques, les nymphes de la Seine saluant le retour de Louis XVIII durent inspirer les jeunes poètes. En 1815, il n'y eut pas de distribution de prix.

De 1816 à 1820, Royer-Collard, président de la commission de l'Instruction publique, préside la distribution des prix pour les quatre lycées, qui étaient devenus « collèges royaux ». En 1816, la cérémonie fut particulièrement brillante, parce que le premier ministre, duc de Richelieu, vint y assister sans être attendu et fut accueilli par les acclamations les plus enthousiastes : le public lui témoignait ainsi sa reconnaissance pour l'habileté avec laquelle il était parvenu à faire réduire le chiffre de l'indemnité de guerre et la durée de l'occupation militaire de la France par les Alliés. Cette séance fit connaître aux maîtres de l'Université et aux élèves, le génie naissant de Michelet. « Ce même jour, a écrit madame Michelet sous l'inspiration de son mari, l'enfant ignoré que nous avons suivi dans sa voie douloureuse, dont nous avons constaté les méritants efforts, arrivait à la gloire. » Il remportait, comme élève de rhétorique à Charlemagne, les prix de discours latin, de version latine et de discours français. « Par ce discours, resté célèbre, que les jeunes générations ont toutes appris par cœur et se sont répété d'âge en âge, on peut dire que Michelet, à dix-huit ans, entra d'emblée à l'Académie française. »

Le jeune Michelet fut présenté par Villemain, son ancien professeur, au duc de Richelieu. Il resta lui-même confondu de sa timidité et de sa gaucherie, mais il garda précieusement dans sa mémoire la prédiction que Richelieu fit à Villemain à la fin de l'audience : « Vous verrez que votre élève ira loin. » C'est ainsi que le fils du pauvre imprimeur parisien, qui avait si souvent souffert du froid et de la faim pendant ses années d'adolescence, fut élevé tout d'un coup à une véritable célébrité, et qu'il eut lui-même la révélation de son mérite... Un seul épisode comme celui-ci suffirait peut-être à justifier l'existence du Concours général; mais, connus ou inconnus, il y en a bien d'autres!

A partir de 1817, Royer-Collard encouragea l'enseignement de la philosophie pour laquelle un second prix d'honneur

devait être créé en 1821, et il mit l'histoire au nombre des compositions du Concours général. Littré, Silvestre de Sacy, Champagny, Blanqui furent parmi les premiers lauréats d'histoire. Louis XVIII prenait personnellement un vif intérêt aux succès des lauréats, et se plaisait à lire les copies couronnées, surtout celles de vers latins; Auguste Filon, — père d'Augustin Filon, — ayant obtenu en 1818 le prix de poésie latine en rhétorique, le roi lui envoya, avec ses félicitations, un Virgile et un Horace aux armes royales. L'institution du Concours général allait s'affermissant, et elle fut fortifiée encore par l'accession de quatre nouveaux collèges : en 1819, celui de Versailles; en 1821, le collège Saint-Louis; en 1822, les collèges Sainte-Barbe et Stanislas.

Cette année-là, la distribution des prix eut lieu, pour la première fois, à la Sorbonne, dans une grande salle qui avait été spécialement aménagée et décorée pour cette solennité, et qui a d'ailleurs servi à cet usage jusqu'à la construction de la nouvelle Sorbonne. Le nouveau grand maître de l'Université, Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, présidait. Par ses ordres, la narration latine avait remplacé, en seconde, le thème latin; ce qui était peut-être un bien; mais la composition d'histoire avait été supprimée, comme étant favorable aux manifestations du « libéralisme » politique; et c'était sûrement un mal. Sainte-Beuve, élève de rhétorique, eut, en 1822, le 1er prix de vers latins. Citons encore, parmi les lauréats des années suivantes : Drouyn de Lhuys, Gratry, Arvers, Nisard, Nettement, Montalembert, Pontmartin. En 1825, tandis qu'Alphonse Karr obtenait le 1er prix de version latine en troisième, un de ses camarades de seconde, Alfred de Musset, élève d'Henri-IV, avait un 8e accessit de vers latins. Deux ans plus tard, Musset remportait le second prix de philosophie.

En 1830, la distribution des prix, retardée par la Révolution, n'eut lieu qu'à la fin d'août, et fut très mouvementée. En 1831, le prix d'honneur de philosophie fut transféré de la dissertation latine à la dissertation française. Jean-Joseph Le Verrier fut, cette année-là, lauréat en mathématiques spéciales, et en 1832, Félix Ravaisson eut le prix d'honneur en philosophie. En 1833, Guizot, ministre de l'Ins-

truction publique, avait heureusement rétabli la composition d'histoire en rhétorique : Jean Macé, Albert de Broglie, Camille Rousset furent parmi les lauréats de ce prix sous la monarchie de Juillet. En 1835, un prix d'honneur fut attribué aux mathématiques spéciales pour la première fois.

Comme l'avait fait Louis XVIII, Louis-Philippe témoignait ouvertement sa bienveillance au Concours général. Le duc de Chartres, d'abord, le duc d'Aumale ensuite, y prenaient part comme élèves d'Henri-IV, où ils faisaient de bonnes études, — le second surtout, — et pendant ces années, on vit souvent la famille royale, et son chef lui-même, assister à la distribution des prix. En 1837, le duc d'Aumale obtint en troisième le 1er prix d'histoire, mais son père refusa d'abord de venir le voir couronner, car, pendant la composition, le jeune duc ayant offert aimablement une pêche à un de ses voisins, élève de Charlemagne, celui-ci avait jeté le fruit par la fenêtre en disant : « Voilà ce que je fais des présents des rois! » Louis-Philippe craignit qu'il ne se produisît une manifestation du même genre à la cérémonie solennelle, et il fallut toutes les instances de Cuvillier-Fleury, précepteur du duc d'Aumale, pour le faire revenir sur sa décision.

Bien que ces énumérations soient fort arides, nous devons encore citer, parmi les lauréats de cette époque, pour un prix de vers latins, Charles Baudelaire, — le futur auteur de *Franciscae meae laudes*, — et, pour des prix divers, Émile Augier, Got, Hippolyte Rigault, les deux fils de Victor Hugo, Henri de Pène, Challemel-Lacour, Jules de Goncourt, Taine, About, Sarcey, J.-J. Weiss, et bien d'autres : le palmarès du Concours général est alors vraiment le gotha des jeunes intelligences françaises.

Les ministres de l'Instruction publique s'appellent Guizot, Cousin, Villemain, Salvandy. De ces ministres, le quatrième est assurément le moins illustre, et cependant c'est lui qui eut, dès 1838, l'idée d'étendre aux départements les épreuves du Concours général. Ce projet, abandonné par son successeur, ne devait être mis à exécution que sous le second Empire, par Victor Duruy. Il aurait mérité d'être pris plus tôt en considération, car le Concours général des départements a rendu les plus grands services à la France, en découvrant des intelli-

gences cachées dans l'obscurité d'un établissement scolaire de province. A la suite de ce concours, que d'enfants du peuple envoyés, comme boursiers, dans un lycée de Paris, où le talent a pu se développer et paraître au grand jour! Cette élection, essentiellement démocratique, a contribué à peupler l'École polytechnique et l'École normale; et a permis aux maîtres de la jeunesse, suivant une formule dont M. Léon Daudet s'est servi avec bonheur, l'autre jour, à la Chambre, « d'utiliser toutes les richesses de la nation ».

Mais voici la Révolution de 1848 : cette année-là dans les discours latins de Rhétorique, Aristide demande l'établissement du suffrage universel à Athènes. La distribution des prix est présidée par l'historien Vaulabelle, ministre de l'Instruction publique, et l'on remarque dans son discours la nouvelle orientation qui va être donnée aux études secondaires, par le rôle accordé aux langues vivantes et à l'histoire. Dès 1850, en effet, les premières font l'objet d'une composition au concours général, et la Société d'Histoire de France offre pour la première fois un prix spécial à l'élève qui aura obtenu en Rhétorique le 1er prix d'histoire.

Pendant la durée de la seconde République, on voit apparaître un autre prix spécial, fondé par le Prince président, appelé plus tard prix de l'Empereur, — et devenu le prix du Président de la République, en faveur de l'élève qui remportera le prix d'honneur en Rhétorique. Les grands lauréats de cette période sont Jules Lachelier, Georges Perrot, Jules Poiret, Léon Heuzey.

En 1852, M. Fortoul, ancien professeur de lettres, étant ministre, les concurrents doivent faire, en latin, l'apologie du coup d'État sous la forme d'une lettre de César à Cicéron après la bataille de Pharsale. L'année suivante, la Philosophie doit se dissimuler sous le nom de Logique; le nombre des classes admises à concourir est réduit; les sciences ont désormais le pas sur les lettres; les latinistes paraissent en décadence, tandis que les mathématiciens, les physiciens, les chimistes, ou encore les historiens — tels qu'Émile Boutmy — sont manifestement en progrès.

Il fallut la mort de Fortoul, en 1856, et la nomination, comme ministre de l'Instruction publique, d'un magistrat,

M. Rouland, pour rendre leur importance aux études littéraires et spécialement aux études latines : les compositions de Raoul Frary, d'Augustin Filon, de Pierre Foncin, d'Hary Aron en furent les brillants témoignages. Les frères Alfred et Maurice Croiset obtinrent, pour Louis-le-Grand en seconde, les premiers prix de narration latine et de vers latins avec d'excellentes compositions; en Rhétorique, Jules Dietz, qui s'était déjà signalé dans les classes précédentes par des prix dans toutes les facultés, enlevait une moisson de couronnes pour la gloire du lycée Charlemagne.

A M. Rouland succéda, en 1863, comme ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy. Un de ses premiers actes, comme je l'ai indiqué déjà, fut d'étendre aux départements le principe du Concours général; il chargea une commission de professeurs d'étudier la valeur des copies couronnées depuis 1830 et de lui en faire un rapport; il songea même à faire éditer par l'imprimeur Delalain un ouvrage composé des meilleures copies couronnées à toutes les époques du concours : idée excellente et qui se réalisera peut-être complètement un jour. Nos futurs officiers étudient en détail les campagnes de Turenne, de Napoléon ou de Foch : pourquoi les futurs orateurs, les futurs professeurs, les futurs écrivains ne pourraient-ils étudier les compositions de Michelet, de Lachelier ou de Taine, ou encore, — pour nous en tenir à cette époque, de Jules Dietz, — titulaire de trois prix d'honneur, — d'Auguste Cartault, de Victor de Broglie, de James Darmesteter, d'Émile Varagnac — premier titulaire du prix fondé en 1867 par l'Association des Études grecques, — de Gaston Prunières, de Constantin Lahovary, de Georges Renard, d'Henri Chantavoine?

Victor Duruy tomba en 1869. L'année suivante, la distribution des prix du Concours général ne put, hélas! avoir lieu : le jour auquel on l'avait fixée, ce fut celui de Reischoffen... Les noms qui auraient dû être proclamés avec le plus d'honneur dans cette cérémonie, étaient ceux de Paul Bourget, de Raphaël Georges-Lévy, de Paul Girard, de René Cagnat, de Francis de Pressensé. Il n'y eut pas de distribution des prix en 1871.

En 1872, Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, avait augmenté dans les études la part de la géographie et

des langues vivantes, et la même année, la Société de Géographie créa un grand prix d'encouragement pour les deux élèves de Rhétorique qui, soit au concours de Paris, soit à celui des départements, obtiendraient le 1er prix de géographie.

L'année suivante, les assistants à la distribution des prix acclamèrent longuement et affectueusement deux des lauréats : l'Alsacien Prosper Keller, de Belfort, 1er prix d'histoire en mathématiques élémentaires, et le Lorrain Henri Poincaré, de Nancy, qui avait le prix d'honneur de mathématiques spéciales au concours des départements : ces applaudissements s'adressaient, on le comprend assez, aux jeunes représentants des deux provinces perdues.

A dater de cette époque, sous les ministères qui succédèrent à Jules Simon, une âpre lutte se poursuivit entre partisans et adversaires des vers latins, entre ceux qui voulaient maintenir le prix d'honneur au discours latin et ceux qui voulaient le faire passer à la composition française. Malgré les remarquables pièces de vers latins composées alors par Hauvette-Besnault, par Théodore Reinach, par René Doumic, par Jean Jaurès, les « modernistes » furent vainqueurs en 1880, sous le ministère de Jules Ferry. Aux noms des lauréats que nous venons de citer, et qui remportèrent alors bien d'autres prix que le prix de vers latins, il faut ajouter ceux d'Henri Bergson, de Paul Monceaux, de Léon de Lanzac de Laborie [1], de Germain Lefèvre-Pontalis, d'Abel Hermant.

Quant à l'époque du concours général qui va de 1880 à 1903, elle a donné une foule de lauréats qui occupent aujourd'hui les charges ou les fonctions les plus éminentes et les plus brillantes à l'Institut, au Parlement, dans le clergé, dans l'armée, dans la diplomatie, au Palais de Justice, au barreau, dans l'Université, dans la presse, dans les lettres et les Sciences... Il serait impossible, faute de place, de reproduire ici ce magnifique tableau [2].

1. M. de Lanzac de Laborie a publié un historique très documenté et très vivant du Concours général, dans le *Correspondant* (10 juillet 1904).

2. Cette liste a été donnée par le marquis de Beauchesne dans le *Gaulois du dimanche* du 30 juillet 1921.

***

Lorsqu'on arrive au bout de cette liste, il est une question que l'on se pose forcément : puisque le Concours général a permis à un si grand nombre d'hommes de talent de se révéler dès leur seizième ou leur dix-huitième année; puisqu'il leur a donné la conscience de leur force intellectuelle et peut-être l'envie et les moyens de la développer, pourquoi l'a-t-on supprimé il y a dix-huit ans?

La dernière distribution des prix du Concours a eu lieu en 1903. M. Chaumié étant ministre, il n'était pas encore question de supprimer les concours. Or, en mai 1904, cette suppression, proposée au Conseil supérieur de l'Instruction publique par deux de ses membres, fut votée par le Conseil à une faible majorité, et ratifiée ensuite par le ministre. Quels arguments déterminèrent ce vote? Il est difficile de le savoir, car les procès-verbaux du Conseil supérieur restent secrets, mais on ne peut s'empêcher de faire une remarque : si, en 1904, les inconvénients du Concours général, institution vieille alors de près de cent soixante ans, étaient si graves, ils devaient être déjà connus en 1899, hors de la grande enquête parlementaire qui fut présidée par M. Ribot, et conduite avec le soin le plus minutieux. Or, consultez les procès-verbaux sténographiques de cette enquête : dans ces deux énormes volumes in-4°, imprimés en tout petit texte, vous trouverez des dépositions détaillées sur tout ce qui touche aux études secondaires, mais pas un mot relatif au Concours général, terme et couronnement de ces études.

Quant aux arguments pour la suppression qui ont été donnés par quelques publications pédagogiques, ils sont d'une surprenante faiblesse. Le principal paraît être le suivant : certains professeurs, pour entraîner en vue du Concours quelques concurrents de choix, auraient négligé l'enseignement qu'ils devaient donner à leur classe entière... Mon expérience personnelle, comme élève de Louis-le-Grand, ne m'a jamais rien appris de ce genre, et je n'ai jamais entendu un camarade exprimer de telles doléances... Et quand bien

même ce grief eût été quelquefois exact, le beau malheur à côté de tant d'avantages!

Mais ce dont je suis sûr, c'est que, pour avoir l'honneur d'être envoyé au Concours, pour goûter le plaisir de passer plusieurs heures, pendant les beaux jours d'été, sous les toits surchauffés de la Sorbonne, devant une grande feuille de papier de couleur, ayant pour seule distraction de grignoter un œuf dur en buvant un flacon de mauvais vin tiède; pour gagner le privilège d'être parmi les cinq concurrents désignés par nos professeurs, et de tenir le drapeau de notre lycée pendant ces longues et pénibles épreuves, nous travaillions pendant toute l'année scolaire avec une ardeur, un courage, une émulation que nul autre espoir de récompense n'aurait pu nous donner.

Le décret ministériel de 1904 a détruit tout cela.

Il avait été préparé, à vrai dire, par un autre acte ministériel daté de 1902, d'après lequel le Collège Stanislas avait été exclu des épreuves où il remportait d'habitude de retentissants succès. Les derniers avaient été particulièrement remarquables : en 1900, le prix d'honneur de philosophie; en 1901, le prix d'honneur de rhétorique avaient été décernés à Charrié et à Rousseau de Beauplan, l'un et l'autre de Stanislas. La mesure d'exclusion qui frappa ce Collège, quelques semaines seulement avant la date du Concours, — autre circonstance aggravante — ne fut donc ni élégante, ni même simplement correcte. Mais c'était le temps du ministère Combe. En vain Denys Cochin protesta à la Chambre : « Ah! disait-il, quand j'étais à Louis-le-Grand, en 1868 et 1869, — et je suis sûr qu'aucun de mes vieux camarades ne me démentira, — si on nous avait appris que, pour une raison quelconque, le gouvernement de l'empereur avait exclu un collège, et que des camarades, nos légitimes rivaux, étaient privés de leur chance dans la bataille; ah! alors, les dictionnaires et les encriers auraient volé en l'air, et on aurait vu un joli chahut! »

Les encriers ne volèrent pas en l'air, mais, deux ans plus tard, le Concours général était mort.

Le voilà ressuscité, cette année, par un arrêté de M. Léon Bérard, en date du 21 juillet 1921 et pris après avis conforme

de l'Instruction publique. Certes, le nouveau Concours ne peut se comparer en tout point à l'ancien, puisqu'on a réduit considérablement le nombre des classes qui peuvent y prendre part (classes de Première, de Philosophie et de Mathématiques, réduites à leurs élèves non bacheliers), et le nombre des épreuves. Il est regrettable, en effet, que les élèves ne puissent pas concourir en histoire et en géographie, mais seulement en histoire *ou* en géographie. Il est fâcheux aussi qu'on ait renoncé aux épreuves de langues vivantes : l'enseignement de ces langues a pris une telle importance, depuis la réforme de 1902, qu'il serait très intéressant d'en apprécier les résultats après vingt ans d'efforts.

Mais le temps corrigera ces imperfections. Nous avons vu que le programme du Concours général a varié bien souvent : l'expérience fera connaître les lacunes des épreuves actuelles. L'essentiel, c'est que le principe même du Concours général ait été de nouveau admis par les autorités universitaires, et qu'après une trop longue captivité de Babylone, les jeunes talents puissent enfin se mesurer, dans des luttes sérieuses et loyales, pour la sélection de l'élite française et par conséquent pour le bien de la France.

HUBERT MORAND

# LA CRISE ALLEMANDE

La crise qui vient de s'ouvrir en Allemagne au lendemain de l'assassinat de Rathenau est la plus grave qui ait éclaté depuis l'armistice. Elle a montré dans toute son ampleur l'organisation nationaliste; elle a secoué fortement les partis de gauche; elle a décidé le gouvernement du Reich, si faible entre les monarchistes et les socialistes, à quelques actes d'énergie. Il ne faut pas en conclure que nous sommes à la veille de voir un gouvernement fort se constituer à Berlin. Les manifestations d'autorité risquent d'être éphémères et laissent très sceptiques. Quels qu'ils soient, les événements qui peuvent intervenir prochainement ne marquent qu'une étape dans une histoire qui demeurera longtemps chaotique. Mais jamais l'état d'anarchie de l'Allemagne n'est apparu plus clairement. Et jamais par suite il n'a réclamé de notre part une politique plus attentive et plus résolue.

Rathenau a été assassiné comme Erzberger, parce qu'il y a en Allemagne une conspiration permanente contre tous les hommes au pouvoir, et parce que le pouvoir ne sait pas se défendre. Il n'était pas plus détesté que d'autres ministres; mais il était plus en vue en raison de sa personnalité. A la fois grand industriel et homme politique, il a pu jouer un rôle; il demeurait au fond un isolé. Il était devenu, à la mort de son père, Emil Rathenau, fondateur de la Société Générale d'Électricité, président du Conseil d'administration de cette Société, qui avait grandement prospéré. Pendant la guerre, le gouvernement de Berlin lui avait confié la lourde tâche

d'organiser le ravitaillement de l'Allemagne en matières premières. Adversaire de Ludendorff et de Stinnes, il appartenait à l'aile gauche du parti démocrate, mais il tenait surtout à rester à l'écart des partis. Ses idées économiques et sociales, ses critiques contre le régime capitaliste, dont il était cependant un des représentants, son mysticisme doctrinaire l'inclinaient plutôt à mener une vie d'observateur, à fréquenter les intellectuels comme Gerhardt Hauptmann et Maximilien Harden — qui vient lui aussi d'être victime d'un attentat —, et à se tenir éloigné de la politique active.

Les événements après la guerre en ont décidé autrement. Le bouleversement économique du monde le conduisit à prendre part à la vie publique. Au lendemain de l'ultimatum du mois de mai 1921 et de son acceptation par l'Allemagne, il fut appelé au Ministère des Reconstructions dans le Cabinet Wirth, et il était devenu depuis quelque temps ministre des Affaires étrangères quand il a été assassiné. Il avait pris nettement position : il était opposé aux discussions sur le passé et aux controverses sur la solvabilité de l'Allemagne. La méthode de la droite qui consiste à faire sans cesse le procès de Versailles et à se soustraire ouvertement aux engagements pris, lui semblait mauvaise. Il croyait plus favorable à l'Allemagne de détendre les relations internationales, de travailler au relèvement économique, et, même en tenant les promesses contenues dans les traités, même en procédant à des arrangements avec la France comme ceux de Wiesbaden, de préparer un avenir meilleur. Cette politique, qui lui avait valu l'appui d'une partie des industriels et des socialistes, avait soulevé contre lui l'hostilité des pangermanistes et des populistes.

En ces temps derniers, W. Rathenau avait singulièrement évolué. Il a été le plus actif auteur du traité de Rapallo. D'intelligence souple, il était, malgré ses conceptions dogmatiques hardies et souvent paradoxales, opportuniste et sensible à l'opinion. Le besoin d'aboutir à quelque chose, au milieu des multiples difficultés du Reich, la nécessité d'accomplir un acte qui compte l'a poussé à conclure l'accord avec les Soviets. Il n'était pas seul à prôner cette entreprise. Des diplomates comme M. de Maltzahn, qui ont fait leur spécialité des affaires russes, des collaborateurs bénévoles, comme

le socialiste indépendant Hilferding l'ont souvent aidé et l'ont stimulé. Au milieu du désarroi allemand, s'était développée une conception à la fois sentimentale et toute matérielle du problème russe. Le bolchevisme apparaissait comme une réalité sur laquelle on ne portait aucune appréciation politique ni morale. Il s'agissait seulement de ne pas se laisser devancer par les Alliés, et de traiter avec les Soviets pour profiter de l'immense champ d'action qu'offrait la Russie ruinée. En outre, W. Rathenau toujours très attaqué par la droite, agacé des critiques renouvelées sur ses origines, porté par son caractère à conquérir ses adversaires même les plus rébarbatifs, comptait sur le traité de Rapallo pour avoir un succès. Il a précipité les événements, étonné quelque temps l'Allemagne, et presque tout de suite provoqué les critiques. Sa démarche énergique a paru bientôt le comble de la maladresse. Il a été accusé d'avoir gêné et mécontenté M. Lloyd George. Il a été l'homme qui par sa fâcheuse initiative, au moment où l'Allemagne allait sortir de l'isolement, a reconstitué contre elle l'ancienne coalition.

A partir de ce moment, W. Rathenau n'a cessé d'être combattu, et d'être tenu pour responsable des difficultés du cabinet. M. Wirth paraissait déconcerté et incapable de se décider à une initiative. La place prise tout à coup par M. Hermes, ministre des Finances, à l'occasion des négociations de Paris avec la Commission des réparations et de l'emprunt international, achevait de disloquer le ministère. Dans ces circonstances, W. Rathenau, particulièrement suspect aux nationalistes comme bourgeois socialisant, et d'ailleurs toujours sous le coup des campagnes antisémites, demeurait inactif et ne paraissait plus avoir d'autre politique que de plaire à M. Lloyd George. Les indulgences du premier ministre anglais ont déterminé dans les partis nationalistes allemands un mouvement qui a obligé Rathenau à regarder surtout du côté de Londres. Le cabinet Wirth n'avait jamais été plus faible et plus incertain de ses destinées, au moment où M. Rathenau a été tué.

Cet assassinat a soulevé dans toute l'Allemagne une émotion profonde. Brusquement, le péril pangermaniste est apparu de nouveau. Depuis plusieurs semaines, les partis de droite

annonçaient des manifestations; ils parlaient de l'anniversaire du traité de Versailles comme d'une date fatale [1]. Tout faisait prévoir une suite aux trois cent trente assassinats politiques déjà commis par les organisations réactionnaires. Il existe en Allemagne un plan pour détruire systématiquement le régime qui est né après l'armistice, et pour préparer une restauration monarchiste. Ce plan est notoire : mais le gouvernement étant sans force, préfère l'ignorer. A peine l'assassinat de Rathenau était-il connu que le chancelier Wirth cependant prononçait au Reichstag un discours indigné et proclamait que la « république était en danger ». Les querelles de parti ont un instant disparu. Sous le coup de l'émotion et de l'inquiétude, une concentration des partis de gauche s'est opérée. Les socialistes indépendants sont conviés à entrer dans le gouvernement. Les partis de droite se taisent, blâment formellement le crime, entendent se séparer de ceux qu'ils traitent d'assassins et d'apaches : soit par tactique, et pour faire oublier la campagne insensée qu'ils ont menée contre l'autorité du régime, soit parce qu'ils redoutent l'agitation populaire qui gronde, et qui déjà se manifeste. Toute la politique se trouve soudain renouvelée ou en a l'air.

Ainsi que l'y autorise l'article 48 de la Constitution, le Gouvernement a fait paraître, le jour même de l'assassinat du docteur Rathenau, une ordonnance instituant des mesures d'exception en vue d'assurer la sauvegarde de la République. Cette ordonnance se divise en cinq parties : la première a trait à l'interdiction des cérémonies, cortèges et manifestations qui sembleraient de nature à mettre en danger la forme d'État républicaine ou à provoquer des actes de violence contre les membres du gouvernement. La seconde partie prévoit des pénalités contre ceux qui se rendraient coupables de semblables violences ou qui se laisseraient aller à insulter soit la République, soit les couleurs républicaines, soit enfin les dirigeants du régime. La troisième partie, et la plus importante, concerne la création d'un tribunal d'État spécial pour la protection de la République, tribunal composé de 7 membres, nommés directement par le Président d'Empire, et dont

1. Voir *Revue de Paris* du 1er juillet 1922 : *l'Europe et l'anniversaire du Traité.*

quatre n'auront pas besoin d'appartenir à la magistrature pour être désignés. Enfin, la quatrième et la cinquième partie de l'ordonnance traitent d'autres mesures, telles que l'interdiction et la saisie d'imprimés contraires à la sécurité du régime, et assurent l'exécution des mesures prescrites.

Ces mesures répondent à l'attente générale. Tout le monde en Allemagne a le sentiment que la situation ne peut plus se prolonger et que l'audace des pangermanistes a dépassé toutes les limites imaginables. Mais on se demande en même temps si ce sursaut d'énergie durera. Déjà, en différentes circonstances, le gouvernement a voulu être vigoureux; il a pris quelques décisions; il a même passé à quelques actes. Et puis cette flamme s'est éteinte; les dirigeants du Reich sont retombés dans l'atonie. La paresse et la lassitude ont été les plus fortes. Une sorte de paralysie a paru frapper les hommes responsables du gouvernement et du régime. Et les pangermanistes ont eu la partie belle. Dans un article significatif, la *Gazette de Francfort* remarque que si l'autorité commet les mêmes erreurs, tout continuera de nouveau à marcher comme auparavant jusqu'à ce que l'État meure de façon définitive. Et le même journal ajoute : « Nous le répétons : l'ordonnance toute seule n'est rien; bien au contraire, le combat ne fait que commencer avec elle. La justice dans notre pays reste en grande partie un scandale criant, a dit au Reichstag l'orateur de la sozialdémocratie... Le coup de balai qui eût été nécessaire dans l'administration, dans les Universités, dans l'armée, la République a négligé de le donner... Mais ce n'est pas des gouvernants seuls que l'on doit attendre le salut. Il ne peut venir que si le peuple tout entier commence maintenant à ouvrir les yeux et à se réveiller. »

Toute la question en effet est là. On est en droit d'être sceptique quand il s'agit de l'esprit de décision et de l'autorité du Reich. On évoque les jours d'août 1921, alors qu'Erzberger venait d'être assassiné dans la forêt de Griesbach. A cette époque aussi, il y eut des discours enflammés, des ordonnances, des manifestations dans la rue, des tentatives pour élargir la majorité, des projets de discussion du Reichstag. Toutes les fois que les circonstances ont réclamé de la vigueur, on a vu le

gouvernement de Berlin faire un geste et finalement laisser paraître qu'il ne pouvait rien. Il n'est maître ni des administrations, ni des bureaux, ni de la police, ni des tribunaux. Il a laissé assassiner Kurt Eisner, le député bavarois Gareis, Erzberger, Rathenau. Jamais il n'a procédé à une répression sérieuse et suivie. La *Gazette de Francfort* n'est pas seule à se demander si le gouvernement saura prendre les initiatives nécessaires. Une grande partie de la presse allemande, en signalant avec plus ou moins de violence, selon les opinions et les tempéraments, les responsabilités du parti nationaliste, ne se montre pas rassurée sur le lendemain.

Déjà le chancelier Wirth se heurte à des objections. Il a préparé une loi sur le devoir des fonctionnaires, et sur les membres de la Reichswehr. Mais la droite n'attend pas davantage pour se récrier et faire remarquer que toutes ces mesures visent seulement les monarchistes et n'atteignent par les communistes. La Bavière, qui fit jadis des résistances aux mesures prises après l'assassinat d'Erzberger, se plaint déjà de ce que l'institution d'un tribunal spécial est intolérable, et qu'elle est contraire aux droits souverains des États. Le Président du Conseil bavarois, sans entrer ouvertement en lutte avec Berlin, fait des réserves sur les lois futures. De leur côté, les partis ouvriers, les grandes associations, la parti socialiste indépendant, les communistes, les socialistes majoritaires ont rédigé une proclamation adressée au gouvernement d'Empire et indiquant les prescriptions qu'à leur avis doit contenir la loi sur la protection de la république. M. Wirth n'est pas au bout de ses difficultés.

Quels sont les appuis? Il a pour lui présentement les partis de gauche. Les trois partis socialistes ont lancé des appels, et ordonné une cessation de travail dans tout l'Empire pour montrer leur force. Les syndicats déclarent qu'ils sont décidés à triompher par tous les moyens; des négociations ont commencé pour rapprocher les socialistes indépendants du gouvernement, et amener leur collaboration avec les partis bourgeois démocrates. Il y a donc une tentative pour rassembler toutes les forces opposées aux nationalistes et pour constituer contre la grande coalition de droite une grande coalition de gauche. Dans les éléments qui peuvent aider

M. Wirth, il y a certes des groupements puissants. La Confédération générale des syndicats allemands qui vient de tenir son Congrès annuel à Leipzig et qui est la plus puissante association ouvrière d'Allemagne, compte plus de 7 millions d'adhérents. Mais la grande infirmité des partis de gauche est dans leur division. Les querelles continuelles de deux années ont montré qu'il n'existe entre eux aucune direction politique commune : opposition des bourgeois et des démocrates, opposition des socialistes réformistes et des indépendants, opposition des indépendants et des communistes, voilà ce qu'ont mis en pleine lumière les séances du Reichstag, les congrès et les polémiques de presse. Peut-on imaginer qu'en face du péril pangermaniste, l'union des partis se fasse pour sauver le Reich?

Il y a plus grave, et le chancelier Wirth lui-même dans son discours a laissé voir brutalement son incapacité de proposer une politique à sa majorité. Après une véhémente sortie contre les partis de droite, le chancelier s'en est pris aux Alliés; il les a soudain chargés d'une part de responsabilité. Ce passage de son discours mérite d'être cité textuellement :

Il est évident, a-t-il dit, que les gouvernements de l'Entente n'ont procuré au gouvernement démocrate de l'Allemagne, en l'espace d'un an, à peu près que des humiliations. La décision concernant le partage de la Haute-Silésie a été la plus grande des déceptions pour le peuple allemand, et même pour les ouvriers appartenant aux partis politiques d'extrême-gauche... Je me permets de rappeler en même temps le sort, qui n'est pas décidé encore, des cinq villages de la Vistule, les souffrances de la population de la Sarre, celles des pays rhénans, qui sont une honte pour l'Europe civilisée. Rathenau a souvent demandé que l'on donnât à l'Allemagne démocratique la liberté dont elle a besoin afin de créer au cœur de l'Europe une forme d'État capable de constituer un gage durable pour le maintien de la paix. Mais nos avertissements n'ont pas été écoutés. Colère et vengeance, tels furent les signes qui présidèrent à nos destinées, et ce n'est qu'au moment où l'on s'aperçut que le monde entier souffre, lorsque le peuple allemand descend dans l'abîme, qu'une étincelle de raison se fit jour pour des considérations économiques et non sentimentales. Il est impossible, a dit encore le chancelier Wirth qu'un peuple de 60 millions d'âmes et qu'une Allemagne démocratique continuent à vivre sous la domination de commissions étrangères... Ce qui est avant tout nécessaire, c'est que nous sortions une bonne fois de la politique des ultimatums et des sommations.

Ce langage, tenu par le chancelier Wirth, est exactement le langage des monarchistes. Toute la campagne pangermaniste a consisté à répandre l'idée que les exigences de l'Entente sont fatales au peuple allemand. La masse allemande est apathique. Si elle avait été dirigée, elle se serait peut-être laissé convaincre qu'il lui fallait aller à la libération par le travail. Mais par les journaux, les tracts, les photographies, les projections, elle a été peu à peu persuadée que c'était notre arbitraire, notre impérialisme, notre abus de la force qui causait tout son malheur. Quand nous contrôlions les armements, on lui a fait croire que nous intervenions pour fermer des usines qui étaient un gagne-pain pour de nombreux ouvriers. Quand nous réclamons des garanties financières, on ne lui dit pas que les grands patrons allemands ont fait des mesures fiscales une duperie, mais on lui enseigne que nous saignons l'Allemagne à blanc. L'Allemagne est dans cette situation paradoxale d'avoir une industrie prospère et une population misérable. Dépourvues d'esprit critique, les masses ne cherchent pas les raisons. On leur raconte que nous entretenons sur le Rhin des armées coûteuses, que les généraux touchent plus que le président Ébert, qu'à Mayence un général, peu satisfait des poêles, a fait installer le chauffage central pour quatre cent mille marks; on leur affirme qu'il y a un volumineux dossier des faits pareils. Et ainsi dans un peuple qui souffre de la cherté des vivres et des impôts, on répand l'irritation, le pessimisme, un certain fatalisme, qui fait paraître une faillite comme inévitable et qui la prépare en invitant à la passivité. Divisée par tant de questions intérieures, la majorité démocrate n'est pas réunie par une idée commune sur la politique extérieure. Au moment même où le chancelier aurait besoin d'elle, il répand imprudemment ou consciemment l'argument le mieux fait pour éloigner cette majorité de toute politique cohérente et active : il lui enseigne que l'Entente — c'est-à-dire tout particulièrement la France — est insatiable et qu'elle contribue à l'anarchie de l'Allemagne.

En réalité, entre les deux fractions de l'Allemagne, c'est une question de force. Le parti nationaliste ne reculera devant rien pour renverser le gouvernement, se débarrasser

des chefs de syndicats et des socialistes, rétablir une monarchie et préparer la reconstitution d'une Allemagne forte et guerrière. Le gouvernement et le parti démocrate n'ont qu'un moyen d'échapper au sort qui les attend : c'est d'être les plus forts. Le spectacle de l'Allemagne contemporaine est de nature à édifier les historiens et les politiques. Au XX^e siècle, ce vaste pays, peuplé d'une masse inerte, est disputé par deux groupes de dirigeants et c'est à celui qui détruira l'autre. Cette lutte peut durer longtemps; elle aura ses péripéties, ses surprises et ses brusques retours. Après une guerre aussi dure, une nation battue ne retrouvera pas son équilibre avant plusieurs années. La forme violente et primitive qu'y a pris le combat des partis peut le rendre encore plus incertain et plus long. S'il n'y a pas de péril communiste en Allemagne, il semble que le bolchevisme cependant y ait fait école dans les classes les plus différentes de la population et que nous soyons en présence d'un pays qui, par l'effet de l'inertie des uns, du romantisme catastrophique des autres, est voué à une série de crises.

La situation est aggravée par le fait que les deux partis opposés et aspirant au pouvoir apparaissent tour à tour comme des épouvantails. Les défenseurs les plus actifs et les mieux organisés du régime se trouvent dans les partis les plus avancés : hors des monarchistes, la plus grande puissance actuelle de l'Allemagne, en raison du nombre et de la discipline, est dans les syndicats. Mais dès que les syndicats manifestent, les pangermanistes, après quelques jours d'inquiétude et de prudence, reprennent espoir. Ils réveillent les appréhensions de la petite bourgeoisie, des commerçants, des boutiquiers; ils proclament que si le Reich a besoin du concours des socialistes, il devra aussi en payer le prix. Ainsi l'Allemagne est présentée sous deux aspects différents et également sombres : les partis avancés nous la montrent menacée de *putsch* imminents, de coup d'État, et même selon le mot de la *Freiheit* d'une Saint-Barthélemy prochaine; au contraire les nationalistes dénoncent la montée du socialisme, l'importance prise par les partis avancés, dans le gouvernement du Reich et souhaitent un mouvement révolutionnaire qui leur fournirait l'occasion d'apparaître en sauveurs et de

rentrer en scène. Entre ces deux périls, le gouvernement à demi rassuré tient malaisément l'équilibre. Après le meurtre de Rathenau, le problème capital de la politique allemande est de savoir si le gouvernement démocratique saisira plus fermement le pouvoir : la réponse est bien incertaine.

C'est le moment que, par une coïncidence bien imprévue, M. Lloyd George a choisi pour parler de l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations. Les encouragements venus du gouvernement ont eu pour effet immédiat de rendre plus intense en Angleterre la campagne de presse et de meetings menée depuis quelque temps en faveur de cette admission de l'Allemagne dans la Société, lors de la session de septembre. Tous les journaux libéraux réclament cette mesure dans le plus bref délai possible, et ils ont l'air de trouver là soudain le remède à tous les maux politiques de l'Europe. Les arguments les plus étonnants ont été produits. Dans une importante étude de la *Westminster Gazette*, un écrivain a même suggéré que l'admission de l'Allemagne à la Société des Nations pourrait être la condition du règlement des réparations et de l'annulation de la créance anglaise à l'égard de la France. Et il ajoutait que cette solution était la seule qui pût dans l'avenir garantir l'Europe contre la puissance militaire de l'Allemagne, avouant ainsi l'insuffisance actuelle de la politique des Alliés pour donner à la France la sécurité dont elle a besoin. On a quelque peine à comprendre cette campagne libérale anglaise, surtout quand on se rappelle les circonstances où elle s'est produite à la fin de juin. L'Angleterre était alors en deuil d'un grand soldat, le maréchal Wilson, qui a été un ami sincère de notre pays. Nous sommes bien persuadés que de l'autre côté de la Manche comme chez nous, les événements ont inspiré d'autre pensée que de convertir par une grâce miraculeuse l'Allemagne à entrer repentie dans la société universelle.

Les nouvelles venues d'Allemagne paraissent en effet fort sérieuses à une grande partie de l'opinion britannique. Le *Times* les considère comme graves. Le *Daily Mail* ému par les dépêches qui lui sont parvenues de Bruxelles, fait preuve d'un réel pessimisme au sujet de la situation politique et financière de l'Allemagne. L'assassinat de Rathenau et l'at-

tentat contre Maximilien Harden ne sont que les symptômes extérieurs qui révèlent l'existence d'un vaste complot de restauration monarchique. D'autre part la chute précipitée du change allemand qui est descendu au-dessous de 2 000 marks par livre sterling, fait craindre que les grands financiers allemands qui contrôlent la vie économique du pays n'aient décidé de machiner une banqueroute frauduleuse pour duper les Alliés. Des télégrammes de Berlin et des autres places allemandes laissent entrevoir que les industriels allemands et les grands capitalistes achètent des devises étrangères aussi rapidement qu'ils le peuvent, afin de transférer le plus d'argent possible à l'étranger. Le *Daily Mail* demande que la Commission des Réparations et les gouvernements alliés prêtent la plus grande attention au problème qui peut se poser prochainement de l'insolvabilité de l'Allemagne. Ce n'est vraiment pas l'heure de parler de désarmement, ni de projeter une entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, qui aurait pour conséquence de faire cesser le contrôle des Alliés sur les armements germaniques et de faciliter les intrigues contre la paix européenne. En réalité, jamais nous n'avons eu plus de raisons de nous défier de l'Allemagne : rien ne montre son intention de revenir à une politique de bonne foi; tout laisse paraître son obstination à nier ses responsabilités historiques dans les origines de la guerre et à échapper aux conséquences du traité.

M. Raymond Poincaré a fait en ces derniers temps plusieurs discours où il a défini en termes parfaitement clairs notre position à l'égard de l'Allemagne. Toute la nation l'approuve. Le difficile est de faire passer ces idées dans la réalité. Le problème sera de plus en plus compliqué à mesure que l'Allemagne perdra de son équilibre. La décomposition progressive du Reich fait apparaître l'avenir comme plein d'incertitude. L'Allemagne, plus ou moins stable, que le gouvernement Wirth a essayé de diriger, est la seule avec laquelle les Alliés peuvent négocier en ayant quelque espoir d'obtenir un résultat pratique : elle chancelle et si elle n'a pas l'énergie de se rétablir, elle risque de rouler dans l'anarchie.

ANDRÉ CHAUMEIX

# CORRESPONDANCE

## A PROPOS
### DE
## M. LE PROFESSEUR DELBRÜCK

Nous avons reçu de M. le général Moineville la lettre suivante, dont on appréciera l'intérêt :

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pu oublier l'article si intéressant paru dans le numéro du 1er mai sous la signature de M. A. Aulard : « Ma controverse avec Delbrück ».

Delbrück! Ce nom aura fait dresser l'oreille à plus d'un. Le professeur Delbrück n'est-il pas l'auteur d'une loi, connue du reste sous son nom, en vertu de laquelle un Allemand peut embrasser une nationalité étrangère sans perdre sa qualité de citoyen Allemand? M. Aulard, à qui j'ai posé la question, a bien voulu me répondre : « Je ne crois pas que mon Delbrück soit le même que le Delbrück de la fausse naturalisation ». Il n'en est pas sûr... ni moi non plus. L'identité du personnage mériterait d'être tirée au clair. Mais, que nous soyons ou non en présence de l'auteur de la loi, l'initiative qui l'a suggérée valait la peine d'être remémorée au public. Je ne sache pas qu'il ait été jamais promulgué, en aucun pays, une disposition législative empreinte d'une pareille félonie et le nom de Delbrück évoque l'idée de la plus remarquable perversion morale qui fût au monde. Si un homme put conquérir la célébrité en brûlant le temple d'Ephèse, la renommée de celui qui a édifié l'idéal de la duplicité doit être portée au delà des siècles.

D'ailleurs, qu'il s'agisse même du fameux Delbrück, sa sincérité peut être hors de cause et les preuves que se plaît à en rassembler M. Aulard, conserver toute leur valeur. Les observations auxquelles je me suis livré pendant mes voyages m'ont appris qu'il y a dans les esprits des étrangers de certains jugements absolument incommensu-

rables avec les nôtres. J'ai beaucoup causé avec des Allemands du Pays Rhénan, avec des Prussiens de Poméranie, j'ai constaté que non seulement une savante et inlassable propagande leur avait donné des origines et de la conduite de la guerre une idée manifestement en contradiction avec les faits, mais que ceux-ci, une fois mis en évidence par moi et apparemment acceptés comme vrais, n'avaient pas du tout dans l'esprit de mes interlocuteurs la même valeur que dans le mien. Il est bien aujourd'hui d'invoquer l'autorité de M. Einstein et la « controverse » n'y manque pas. Qu'il me soit donc permis d'ajouter ceci. S'il est philosophe aussi pénétrant qu'il est grand mathématicien, ces divergences d'appréciations ne peuvent l'étonner : les principes comme les mesures ne sont vrais que relativement à quelque chose et nous manquons, les Allemands et nous, d'un point de départ commun. Tandis que notre critique française s'appuie sur les vieilles notions de droit qui ont forgé notre personnalité morale à travers les siècles depuis l'antiquité latine et qu'elle s'inspire de l'esprit de libre examen, les Allemands sont toujours retranchés derrière l'argument d'autorité, qui se traduit pratiquement par l'obéissance au Chef. Tacite voit déjà dans l'acceptation de cette discipline leur principale force; chacun sait qu'il n'en va pas autrement aujourd'hui et que, par exemple, il n'y a pas chez eux une science tout court, mais une science allemande. Un Prussien me fit un jour toucher du doigt la solidité de son armure quand, à propos de la destruction sauvage de la Cathédrale de Reims, il laissa tomber cette sentence : « Les généraux Allemands ne peuvent avoir commis un crime contre la civilisation. » Sa conviction était si absolue que toutes les preuves de l'inutilité d'un tel vandalisme, non plus que la parole du Pape, n'auraient pu l'ébranler. En discutant, je faisais figure de niais; je me tus.

Tel est le public allemand. Mais tout de même, il doit y avoir là-bas des gens qui, pour avoir été mêlés aux affaires, savent bien qu'ils mentent; rien que d'après l'étude de M. Aulard, on en pourrait citer quelques-uns. M. Delbrück — encore une fois, est-ce le vrai? — quoique « instruit et réfléchi », n'est pas du nombre, c'est un homme « sincère, archi-sincère ». Et donc, si c'est vrai, un cas relevant de la pathologie cérébrale et des criminalistes.

Au reste les explications confuses et pitoyables citées par M. Aulard ne donnent pas de ses témoins Boches une bien haute idée. M. Viviani les juge sainement d'un mot; je gage qu'il n'en tire pas vanité : le gendarme le plus borné, devant un tel dossier, arriverait à la même conclusion.

Tout cela ne serait qu'objet d'un peu de mélancolie pour un philosophe Marsien observant dans son microscope les tares du cerveau humain. Mais nous sommes en France, la France glorieuse et meurtrie d'après guerre, où, avec une activité accrue, l'exécrable propagande allemande poursuit sa campagne de mensonges. A la séance de la Chambre du 30 mai, M. Barrès la dénonçait éloquemment; le Président Poincaré, loin de nier le péril, attirait l'attention du Parlement sur

ce que nos lois actuelles sont insuffisantes à nous en protéger et il ajoutait que le Gouvernement allait en présenter une nouvelle. On est donc en droit de se demander s'il n'est pas de la dernière imprudence d'engager une controverse avec un Delbrück quelconque. Je dis plus : on ne peut se défendre d'un profond chagrin à constater que des Français semblent avoir oublié déjà les travaux d'approche faits par nos ennemis avant 1914, ou qu'au moins ils ne se méfient plus de leur perfidie. Que les morts fassent donc la leçon aux vivants! Des milliers des nôtres se dressent de leurs tombes et tendent vers celui dont le nom est synonyme de malfaiteur leur bras décharné : « Delbrück! C'est son œuvre diabolique qui m'a ravi la douce lumière de France. Il vint au pays un homme à l'accent, il est vrai, un peu suspect, mais si bon compagnon, si serviable! On lui fit confiance. A la mobilisation, il disparut. On le revit quelques jours plus tard guidant une escouade de casques pointus par nos sentiers dérobés, désignant les otages, le sourire aux lèvres. Pour prix de l'accueil reçu à l'atelier, à la table de famille, il nous destinait une balle! »

Et après tout, qu'importe que le correspondant de M. Aulard soit ou non le célèbre Delbrück! « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. » Il acceptera sans sourciller tous les brevets de valeur morale que lui décerneront nos compatriotes et il fera à l'occasion ce que firent les socialistes Allemands, ce que firent tous les Herren Professoren, ceux qui ont signé le manifeste des 93 et les autres. Que faut-il donc pour instruire les hommes, puisque les avatars d'hier ne leur ont pas dessillé les yeux, puisque toute la littérature d'outre-Rhin, la classique et la moderne, n'a pu faire la lumière dans leur esprit et qu'ils restent toujours aussi neufs devant la psychologie germanique? Il leur faut l'expérience personnelle. Elle viendra, n'en doutons pas. Au bout de leur doux commerce avec les pacifistes de là-bas, nos pacifistes innocents connaîtront que dans leur troupeau candide s'étaient glissés quelques loups déguisés en agneaux; ils apprendront aux dépens de leur amour-propre — puisse-t-il être seul à souffrir et la France ne pas faire encore les frais de leurs divertissements naïfs! — ce que leur philosophie un peu courte ignore, ce que le sens national sait de science certaine depuis cent générations, à savoir qu'on n'a raison avec les Allemands que tant qu'on est le plus fort.

GÉNÉRAL MOINEVILLE

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la* Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint Honoré. — Paris (VIIIe).*

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

# LIVRES NOUVEAUX

## LE DOMAINE,

par **John Galsworthy.**

George Pendyce s'éprend de madame Bellew. Il devient son amant. Madame Bellew ne tarde pas à se lasser de lui et le quitte (à un moment passablement opportun d'ailleurs car le capitaine Bellew, époux alcoolique et violent, menace d'une vilaine affaire). George s'abandonne à un désespoir profond, mais qui — tout porte à le croire — ne sera pas d'une excessive durée. Voilà l'action. Elle n'a, manifestement, dans la pensée de l'auteur, qu'un intérêt de second plan : ce qui lui importe ce sont les réactions. Horace Pendyce, père de George, propriétaire du *domaine* de Worsted Skeynes, est un grand propriétaire foncier, imbu de préjugés variés et nombreux. Quel bouleversement pour lui d'apprendre que l'héritier du domaine va être mêlé à un scandaleux procès de divorce. Dans le paisible château de Worsted Skeynes, loin de l'intrigue George Pendyce-Bellew qui se déroule à Londres, se joue un drame plus silencieux, plus nuancé et autrement émouvant. Horace n'a qu'une préoccupation : le nom, le domaine. Sa femme qu'une angoisse : son fils. Et à la faveur de cette opposition, toutes les profondes divergences de nature qu'une vie régulière avait masquées se révèlent. Par bonheur l'affaire de George s'arrange, et tout s'apaise; les époux Pendyce connaissent de nouveau la quiétude, car ils se montrent l'un à l'autre non point tels qu'ils sont, mais tels qu'une habitude commune les a faites, leur distribuant chaque jour sa grande paix et ses petits bonheurs. Les lecteurs de la *Revue* retrouveront dans ce beau roman toutes les rares qualités de mesure et de finesse, toute l'émotion subtile et profonde qu'ils ont appréciée dans le *Dernier Été*.

## LES JOURS SANS GLOIRE,

par **Binet-Valmer.**

Le colonel Groux s'est acquis, pendant la Grande Guerre, une renommée méritée de droiture et de courage. Viennent les jours sans gloire, l'après-guerre : de louches trafiquants de stocks offrent au colonel de magnifiques commissions s'il veut couvrir leurs tripotages de son nom. Groux les repousse avec indignation. Mais les fripons sont adroits et, semblables au fameux séducteur du carnet de chèques de Caran d'Ache, ils ont l'art de renouveler leurs offres dans des conditions particulièrement tentantes. Pourtant la vertu du colonel triomphera, soutenue qu'elle est fort opportunément par l'intervention de deux nobles femmes dévouées... Autour de ces personnages s'agite tout un curieux monde de bas politiciens et d'hommes d'affaires sans scrupule : il y a là des portraits vigoureusement brossés, un adroit amalgame de luttes d'intérêts, d'opinions et de sentiments. L'ensemble est animé, presque trépidant, et constitue un tableau exact de certains épisodes de la vie sociale d'après-guerre.

## LUCIENNE,

par **Jules Romains.**

Que Lucienne enseigne le piano dans une ville de province, qu'elle pénètre ainsi dans une famille bourgeoise où elle instruit deux jeunes sœurs, qu'elle finisse par épouser l'homme qu'aimaient en secret ses élèves, est-ce bien cela qui intéresse M. Romains ou n'y voit-il pas, plus simplement, prétexte à subtiliser, à rêver et à quintessencier? On optera peut-être pour cette deuxième solution lorsqu'on réfléchira à la désinvolture voulue de la composition. Et Lucienne même existe-t-elle? Lorsque nous fermons le livre, nous ne la connaissons point. Elle est Jules Romain réincarné. Ne nous en plaignons pas. Ce déguisement n'a pas dû moins ravir l'auteur qu'il ne nous séduit nous-mêmes. La finesse des analyses n'y a rien perdu.

## HEINRICH VON KLEIST,

par **I. Rouge.**

Henri de Kleist occupe une place assez à part dans l'histoire littéraire du romantisme allemand. Épris d'étrange, de merveilleux, à la fois tendre et violent, mais poussant presque à la perfection l'art de la composition, il a laissé des œuvres fort différentes les unes des autres, toutes d'une singulière saveur. M. I. Rouge a consacré à ce très grand poète tragique, monomane du suicide et rêveur passionné, une étude remarquable, et opéré une sélection caractéristique de ses œuvres.

## TRIMARDEUR,

par **Isabelle Eberhardt.**

Un révolutionnaire qui se sépare des révolutionnaires par amour de la liberté individuelle, n'est, après tout, que logique avec lui-même. Et ce n'est pas ce geste là qui donnerait à Orschanow une bien rare originalité. Mais ce qui nous révèle curieusement son âme singulière, c'est qu'il renonce à un amour qui lui tient profondément au cœur et à des études pour lesquelles il avait eu tout d'abord le goût le plus accusé, pour n'être assujetti à aucune règle. Et voilà notre jeune Russe qui vagabonde à travers la Suisse et la France, trimardeur joyeux de l'être. Débardeur à Marseille, un meurtre involontaire l'oblige à se réfugier dans la légion étrangère. Contre cette dure discipline, Orschanow n'éprouve aucune révolte. Être libre, il s'en rend compte maintenant, ce n'est pas tant avoir le droit de faire ceci ou cela que la possibilité de renoncer à tout : à un être comme à un pays. Et Orschanow n'aime que le soleil, l'universelle nature et surtout les grand'routes où l'on chemine au hasard : il est heureux. Le talent le plus vigoureux se manifeste dans cette intéressante étude de psychologie slave.

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

## PRIX DE L'ABONNEMENT

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE. . . . . | 60 » | 31 » | 16.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | 66 » | 34 » | 18 » |
| ÉTRANGER. . . . . | 72 » | 37 » | 19.50 |

*La* Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

*Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.*

---

## PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
*Deuxième* Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

---

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.